



Co-funded by the
Erasmus+ Programme
of the European Union



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

UNIVERSIDADE DE ÉVORA

Mestrado em Gestão e Valorização do Património Histórico e Cultural - Master Erasmus Mundus TPTI

(Techniques, Patrimoine, Territoires de l'Industrie : Histoire, Valorisation,
Didactique)

De la montagne à la vallée : les espaces de sociabilité dans le bassin minier des Asturies du Vallée du Caudal (1950-1975)

Enol Martínez Pérez

Orientador / Sous la direction de : **Maria Ana Bernardo**

Évora, agosto de 2022 | Évora, août 2022

UNIVERSIDADE DE ÉVORA



Mestrado em Gestão e Valorização do Património Histórico e Cultural - Master Erasmus Mundus TPTI

(Techniques, Patrimoine, Territoires de l'industrie : Histoire, Valorisation,
Didactique)

De la montagne à la vallée : les espaces de sociabilité dans le bassin minier des Asturies du Vallée du Caudal (1950-1975)

Enol Martínez Pérez

Orientador / Sous la direction de: **Maria Ana Bernardo**

Évora, agosto de 2022 | Évora, août 2022

MEMBRES DU JURY

Président du Jury :

Antónia Fialho Conde
(Professora Auxiliar c/ Agregação – Universidade de Évora)

Directuer du Memoire :

Maria Ana Bernardo
(Professora Auxiliar – Universidade de Évora)

Examineur :

Maria Zozaya
(Investigadora do CIDEHUS – Universidade de Évora)

Autres :

Ana Cardoso de Matos
(Proffesora Associada c/ Agregação – Universidade de Évora)

Jorge Uría
(Catedrático de Universidad - Universidad de Oviedo)

Da montanha para o vale: espaços de sociabilidade na bacia mineira asturiana do Vale Caudal (1950-1975)

Resumo

A tese apresenta uma análise dos espaços e práticas de sociabilidade nas zonas mineiras das Astúrias (Espanha), especificamente no Vale Caudal. Através da análise de fontes escritas e iconográficas, em conjunto com entrevistas orais, o autor desta obra propõe uma abordagem às formas de socialização dos mineiros, as suas práticas. Inquirir, através de uma abordagem holística, sobre a história e as mudanças fundamentais na sociedade e na cultura.

A cronologia proposta, 1957-1975, cobre o período de pico da indústria mineira nas Astúrias. Através deste importante período, os objectivos são estabelecidos para ver como a sociabilidade contribuiu para a construção da cultura mineira na região asturiana.

Palavras-chave: Astúrias, Mineração, Sociabilidade, Cultura, Século XX.

De la montagne à la vallée : les espaces de sociabilité dans le bassin minier des Asturies du Vallée du Caudal (1950-1975)

Résumé

La thèse présente une analyse des espaces et des pratiques de sociabilité dans les zones minières des Asturies (Espagne), plus précisément dans la vallée de Caudal. A travers l'analyse des sources écrites et iconographiques, en lien avec des entretiens oraux, l'auteur de ce travail propose une approche des modes de socialisation des mineurs, de leurs pratiques. Enquêter, par une approche holistique, sur l'histoire et les changements fondamentaux de la société et de la culture.

La chronologie proposée, 1957-1975, couvre la période de pointe de l'industrie minière dans les Asturies. À travers cette période importante, les objectifs sont fixés pour voir comment la sociabilité a contribué à la construction de la culture minière dans la région des Asturies.

Mots-clés : Asturies, Mines, Sociabilité, Culture, 20e siècle.

From the mountain to the valley: spaces of sociability in the asturian mining basin of the Caudal Valley (1950-1975)

Abstract

The thesis presents an analysis of the spaces and practices of sociability in the mining areas of Asturias (Spain), specifically in the Caudal Valley. Through the analysis of written and iconographic sources, in conjunction with oral interviews, the author of this work proposes an approach to the ways of socialisation of miners, their practices. Inquiring, through a holistic approach, into the history and fundamental changes in society and culture.

The chronology proposed, 1957-1975, covers the peak period of the mining industry in Asturias. Through this important period, the objectives are set to see how sociability contributed to the construction of mining culture in the Asturian region.

Keywords : Asturias, Mining, Sociability, Culture, 20th Century.

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je tiens à remercier l'Union européenne, qui a reconnu mon potentiel et m'a donné l'opportunité de poursuivre ce master grâce à son soutien financier par le biais du programme de master Erasmus Mundus TPTI.

Je tiens également à exprimer mon immense gratitude à ma directrice de thèse, María Ana Bernardo, dont le dévouement et l'expertise ont été essentiels à la réalisation de ce travail. Sans ses efforts, l'œuvre n'aurait pas vu le jour.

Je tiens également à remercier mes collègues, avec qui j'ai pu partager des moments d'angoisse et de joie. Partager les connaissances, les histoires et les expériences qui m'ont accompagné sur cette longue route.

Je remercie ma mère, María Belen Perez García, et mon père, Miguel Angel Martínez de la Torre, de m'avoir donné des ailes et de m'avoir permis de réaliser mes rêves. Merci beaucoup.

A mes amis, qui étaient toujours prêts à écouter mes plaintes, mes souffrances à chaque étape. À mes professeurs de la Faculté de philosophie et de littérature d'Oviedo, en particulier à Jorge Uría, sans qui je n'aurais pas pu arriver là où je suis maintenant, à Jorge Muñiz Sánchez et Luis Benito García, dont le soutien et les conseils ont rendu ce travail possible.

Enfin, je voudrais dédier ce travail à ma compagne et partenaire de vie, Silvia Estepa Garcia, qui m'a accompagné tout au long de ce voyage, qui m'a apporté son soutien, ses conseils avisés et qui a su m'encourager dans les moments où j'avais le plus besoin de mots doux.

TABLEAU DES ILLUSTRATIONS

Figure nº 1 - Esquema Geológico Regional de Asturias	12
Figure nº 2 - Mapa Geológico de España, E. 1 : 50.000, Mieres, 53 (13-5)	14
Figure nº 3 - Premier four à coke dans la vallée de Nalón	50
Figure nº 4 - Mercado de Quirós de Mariano Moré	72
Figure nº 5 - Marché aux bestiaux sur la place Requejo en 1905	72
Figure nº 6 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal d'Oviedo en 1900	75
Figure nº 7 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal de Gijón en 1900	76
Figure nº 8 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal de Mieres en 1900	76
Figure nº 9 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal de Langreo en 1900	77
Figure nº 10 - Instituciones populares en Asturias (1875-1900)	78
Figure nº 11 – Population active des Asturies par secteur au début du XXe siècle	79
Figure nº 12 – El Carbayon, Diario asturiano de la mañana	71
Figure nº 13 – Célébration de la Sainte-Barbe par la Sociedad Hullera Española 1963	82
Figure nº 14 - Procession de Santa Bárbara à Turón, 1959	82
Figure nº 15 - Romería de Los Mártires de Valdecuna, Mieres	101
Figure nº 16 - Jóvenes en los prados de la romería de los Mártires. Años 60-70 del pasado siglo XX	102
Figure nº 17 - La Pasera, con el mercado de tiendas al aire libre, un domingo del año 1904	105
Figure nº 18 - Competición niños con aro, 1957	107
Figure nº 19 - Combate de boxeo infantil, a finales de los años 50. En el parque de Turón	107
Figure nº 20 - Fiesta popular sobre burros	109
Figure nº 21 - Extracción de carbón de un minero con tracción animal con vagón ..	110
Figure nº 22 - Simulation du système de pompage dans les mines souterraines	112
Figure nº 23 - La mine (pozu) Santa Bárbara ou La Rabaldana, Turón (Mieres) en 1913	112
Figure nº 24 - El minero Canor, en 1957, delante de una locomotora del tren minero que se había despeñado, portando bocadillo y bota con vino	117
Figure nº 25 - La Calle Teodoro Cuesta, en primer plano (a la derecha), la terraza del chigre Casa Urbano. Al fondo la iglesia San Juan, 1957	127

TABLEAU DE MATIÈRES

INTRODUCTION	9
1. Caractérisation géomorphologique et spatio-temporelle	11
2. Synthèse de l'industrie minière espagnole aux XIXe et XXe siècles	15
3. La justification du sujet	26
4. Problématique	27
5. Objectifs	31
6. Méthodologie	32
6.1. Sources	34
7. Structure de la Mémoire	36
8. État de l'art	37
CHAPITRE 1 CONTEXTE HISTORIQUE. LES ASTURIES AUX XIXE ET XXE SIÈCLES. L'INDUSTRIE MINIÈRE	45
CHAPITRE 2. LA SOCIÉTÉ ASTURIENNE AU 20E SIÈCLE	68
2.1. Le monde agraire asturienne 1850-1913	69
2.2 La société ouvrière asturienne 1850-1910	74
2.3. La classe minière asturienne 1910-1975	79
CHAPITRE 3. SOCIABILITÉ : PRATIQUES ET ESPACES DANS LA VALLE DEL CAUDAL (1957-1975)	85
3.1. Introduction, historiographie et études de sociabilité en Espagne et dans les Asturies. Brève description	85
3.2. Sociabilité et méthodologie. Une approche de la catégorie et des méthodes d'analyse	88
3.3. Sociabilité, espaces et pratiques minières dans la Valle del Caudal	94
3.4. La campagne la sociabilité minière : les fêtes et les romerías	97
3.5. Autres modèles de socialisation : les rues et leurs habitants	102

3.6. L'espace minier, la mine et ses relations avec l'environnement et les pratiques de sociabilité	111
3. 7. Tavernes et alcools, espaces de sociabilité	124
3.8. Conclusions finales et questions méthodologiques	128
CHAPITRE 4. PATRIMONIALISATION ET GESTION DU PATRIMOINE IMMATÉRIEL : UNE CONTRIBUTION AU DÉVELOPPEMENT SOCIAL ET TERRITORIAL.....	131
CONCLUSIONS	140
BIBLIOGRAPHIE	143
ANNEXES	155

INTRODUCTION

En décembre 2019, la fin d'une industrie centenaire a été annoncée : à partir de janvier 2019, les mines de charbon de la communauté autonome des Asturies et de la province de León, qui appartient à la communauté de Castille-et-León, fermeront¹.

Avec cette décision, après des décennies de reconversion et d'adaptation, une activité industrielle, qui a jeté les bases de l'industrialisation de la région des Asturies, et de l'Espagne, a marqué sa fin irrémédiable².

La fermeture n'était pas une proposition préméditée ; depuis les années 80 et 90 du 20e siècle, plusieurs mines (pozos en asturien) ont été fermées, ne laissant qu'une douzaine de mines qui ont poursuivi leurs activités extractives³.

Cette fermeture industrielle a été accompagnée de fortes protestations de la part des syndicats, des mineurs et de la population, qui se plaignaient de la fin irrémédiable d'une activité industrielle qui, en plus d'être la seule source de revenus de la région, signifiait la construction d'une identité culturelle propre⁴.

Une industrie qui, à son apogée, représentait plus de la moitié, environ 66%, du quota national de production de charbon⁵. En outre, elle employait un total de 30 000 mineurs⁶, ce qui donne une indication du poids de l'industrie du charbon dans la région des Asturies elle-même. Cela montre l'importance du secteur, non seulement au niveau régional, mais aussi au niveau national.

¹ Site officiel d'El País. Consulté le 19 janvier 2022.

https://elpais.com/sociedad/2018/12/28/actualidad/1546022046_742137.html

² Fernández García, Aladino, «La reconversión industrial en España: impacto regional y transformaciones espaciales», *ERIA*, n°17, 1989, p. 195-198. Pascual Ruiz-Valdepeñas, Henar, «Reconversión y reestructuración industrial en Asturias», *ERIA*, n° 28, 1992, p. 153 – 162.

³ Site officiel d'El País. Consulté le 19 janvier 2022.

https://elpais.com/politica/2018/12/15/actualidad/1544905323_348881.html

Site officiel de RTPA. Consulté le 19 janvier 2022.

https://www.rtpa.es/noticias-asturias:El-cierre-de-las-minas-en-Asturias-afectaria-a-4.000-personas_111279796321.html

⁴ Pour plus d'informations sur la construction de l'identité asturienne autour de l'industrie charbonnière et sa disparition, voir les travaux du professeur Rubén Vega García à *Constructing Industrial Pasts: Heritage, Historical Culture and Identity in Regions Undergoing Structural Economic Transformation, en torno al capítulo 11 Sounds of Decline. Industrial Echoes in Asturian Music*.

⁵ Díaz-Faes Intriago, Manuel. *La minería de la hulla en Asturias (un análisis histórico)*. Oviedo, Universidad de Oviedo Ser vicio de publicaciones, 1979, p. 95, Tableau n°3.19.

⁶ *Ibidem*, p. 208, Annexe n°14.

L'exploitation du charbon a été un énorme stimulant pour une région qui, au début du XIXe siècle, était relativement arriérée et éloignée des principaux centres industriels⁷, le Pays basque, avec sa sidérurgie, la Catalogne, avec son industrie textile, et des régions au sud comme l'Andalousie avec des exploitations minières (plomb, pyrite).

L'industrialisation s'est accompagnée d'importants investissements, d'abord étrangers puis nationaux, qui ont contribué à façonner un paysage et à construire une culture qui s'est maintenue jusqu'à la première décennie de ce siècle.

Cette relation entre l'industrie et la population a sans aucun doute créé un large éventail de patrimoine, tant matériel qu'immatériel⁸, qui s'est imprégné au fil des ans et a été une partie indivisible du développement social et culturel asturien.

Ce travail peut donc s'articuler avec les différentes études et diffusions⁹ sur l'exploitation minière asturienne. En outre, elle s'inscrirait également dans le cadre des travaux sur le patrimoine immatériel que différentes associations ont promu pour sa protection, comme le travail réalisé par l'Archive de sources orales pour l'histoire sociale des Asturies (AFOHSA), dans le but de préserver la mémoire de la région asturienne.

Toutes ces analyses et études ont cherché à comprendre comment les Asturies, à travers l'exploitation du charbon, sont passées d'un modèle préindustriel à un modèle pleinement industriel, tant dans ses aspects économiques, politiques que sociaux, dont le travail se concentrera davantage sur ces derniers, et comment tout cela a créé un sentiment d'identité à travers les espaces de travail, de représentation et de sociabilité.

Enfin, l'importance de préserver la mémoire et les espaces où s'exerçaient ces pratiques de sociabilité a également été examinée. Pour cette raison, un chapitre a été proposé pour

⁷ Muñiz Sánchez, Jorge, «Administrar minas, cuerpos y mentes. Los ingenieros del siglo XIX, una fuente fundamental para la Historia Social de Asturias», *Historia, Trabajo y Sociedad*, n° 2, 2011, p. 13-18.

⁸ Álvarez Areces, Miguel Ángel. «Patrimonio minero y museos en Asturias», dans vv.aa. (ed.), *Asturias y la mina*, Gijón, Ediciones Trea, S.L., 2000, p. 45-65.

⁹ Pour plus d'informations, voir les conférences, colloques et travaux d'INCUNA, association pour l'étude de l'archéologie industrielle et du patrimoine culturel et naturel, qui a mené ces dernières années une politique très active dans le domaine de la préservation du patrimoine, depuis les registres d'archives documentaires d'entreprises, les campagnes de défense du patrimoine, l'édition de publications et l'organisation de cours, d'activités et de congrès dans toute l'Espagne et en Amérique latine, dont le représentant le plus notable est la Conférence internationale sur le patrimoine industriel, inaugurée en 1999, et qui continue à se tenir annuellement.

promouvoir la protection et/ou l'analyse des espaces de sociabilité informelle, à travers des propositions éducatives qui réactivent les souvenirs du passé.

1. Caractérisation géomorphologique et spatio-temporelle

Les Asturies sont une communauté autonome monoprovinciale d'Espagne, avec une population de 1 011 792 habitants¹⁰ et une superficie totale de 10 603,57 km². Son territoire est bordé à l'est par la communauté autonome de Cantabrie, à l'ouest par la province de Lugo (Galice) et au sud par la province de León (Castilla y León) et au nord par la mer Cantabrique.

La composition géologique sera un facteur déterminant dans l'évolution industrielle de la région. La division géologique des Asturies est basée sur trois axes : la géologie des Asturies orientales, des Asturies centrales et des Asturies occidentales. Il est possible d'analyser, dans les grandes lignes, les principaux composants lithologiques qui composent ces trois zones :

- a) dans la zone occidentale, les grès, quartzites, granites et ardoises prédominent, donnant des sols acides, qui conditionnent les sols. Affleurement de matériaux du Paléozoïque inférieur. Il y a une absence totale de matériaux mésozoïques et tertiaires.
- b) Dans la zone centrale, il y a des ardoises, des grès et du charbon qui donnent des sols acides et dans la zone centre-nord (Gijón - Caravia) il y a une prédominance de calcaire avec des sols basiques. Des matériaux du Paléozoïque supérieur et du bassin du Méso-Tertiaire (situé entre Gijón, Oviedo et Ribadesella) affleurent.
- c) Dans la zone orientale, les matériaux carbonatés dominent, donnant un sol basique. Les matériaux du Carbonifère supérieur prédominent, qui dans cette zone (Formation Picos de Europa) sont improductifs. Cette accumulation calcaire, dont l'épaisseur dépasse 1 500 m, est unique au monde.

¹⁰ Données fournies par le Instituto Nacional de Estadística (INE), fecha a 2021. Consulté le 20 janvier 2022.

La délimitation spatiale de la recherche se concentre sur l'étude des zones correspondant au bassin caudal, appartenant à la région des Asturies centrales et connu sous le nom de bassin houiller des Asturies centrales (Cuenca Hullera Central Asturiana).

Cette zone géologique dans laquelle se distingue la Cuenca Hullera Central Asturiana avec une surface cartographique d'environ 1 400 km² où la prédominance de matériaux plastiques tels que l'ardoise, le charbon (voir Figure 1) et le grès donne lieu à une zone très plissée au sol acide sur laquelle s'étendent de nombreuses forêts de hêtres, de châtaigniers, de bouleaux, etc.

Dans cette région, on extrait du charbon, du cinabre, du cuivre, etc. Dans la partie occidentale de la zone, on trouve des plis et des manteaux, avec d'abondants affleurements calcaires qui donnent lieu à des reliefs karstiques, par Teverga, Quirós.

C'est la prédominance des matières plastiques comme le charbon qui a conditionné l'évolution industrielle de la région, passant d'une économie agraire à une économie primaire d'extraction de la houille. Les réserves de charbon sont dispersées dans la vallée et dans les principales vallées de la région (voir la Figure 2).

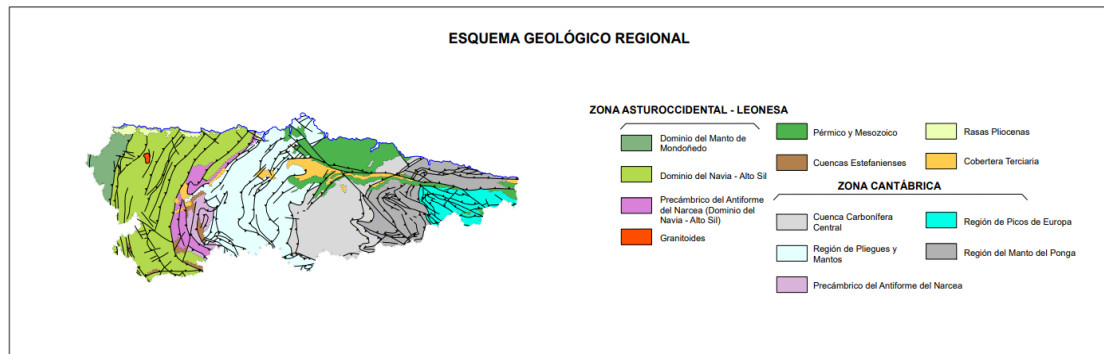


Figure n° 1 - Esquema Geológico Regional de Asturias. Mapa Geológico Digital Continuo del Principado de Asturias (GEODE), Gobierno del Principado de Asturias.
<https://ideas.asturias.es/geologia>

La nature abrupte de la géologie asturienne a fait que la production de l'industrie minière s'est limitée à quelques enclaves dans des zones stratégiques, des vallées et des plaines où la production à grande échelle pouvait être réalisée en utilisant la technique du puits vertical, reléguant les premiers exemples d'exploitation de la houille dans les Asturies, qui se sont poursuivis au fil du temps et ont impliqué une production à faible coût, à la production de montagne.

À son tour, la chronologie exposée dans le titre du Mémoire, 1950 à 1975, se base sur les importantes transformations économiques, politiques et sociales qui ont eu lieu dans les Asturies, et qui seront expliquées dans les Chapitres 1, *le contexte historique, politique et économique des Asturies*, et 2, *la société asturienne au XXe siècle*.

Le choix de vingt-cinq ans est donné par l'étirement historique qui commence avec le début de ce que l'on appelle le premier régime franquiste (1940/1950 - 1959), une étape historique importante pour comprendre l'évolution de la société asturienne et la transformation des mineurs asturiens en une classe prolétarisée et politiquement et syndicalement organisée, et le Plan de Liberación Económica en 1959, qui a signifié un changement radical dans l'industrie minière asturienne et a conduit à la formation d'une société qui contrôlerait toute la production minière dans les Asturies (HUNOSA). Ce plan devait transformer l'économie asturienne jusqu'en 1975, date à laquelle nous avons assisté aux premiers symptômes de la désindustrialisation asturienne. Et il y a aussi des événements historiques et sociaux, notamment grèves minières qui ont eu lieu en 1962 et qui ont constitué une étape fondamentale pour la classe minière asturienne.

La combinaison de toutes ces dimensions nous amène à considérer cette période comme l'une des plus importantes et décisives pour comprendre l'histoire des ouvriers de l'industrie minière asturienne, sa formation en tant que classe révolutionnaire, ainsi qu'une classe consciente qui, à l'ombre des changements, non seulement économiques mais aussi politiques et sociaux s'affirme et acquiert sa propre identité.

Nous allons cependant remonter dans le temps, dans les divers chapitres de la Mémoire, pour mieux contextualiser et caractériser la période historique couverte par notre découpage temporel.

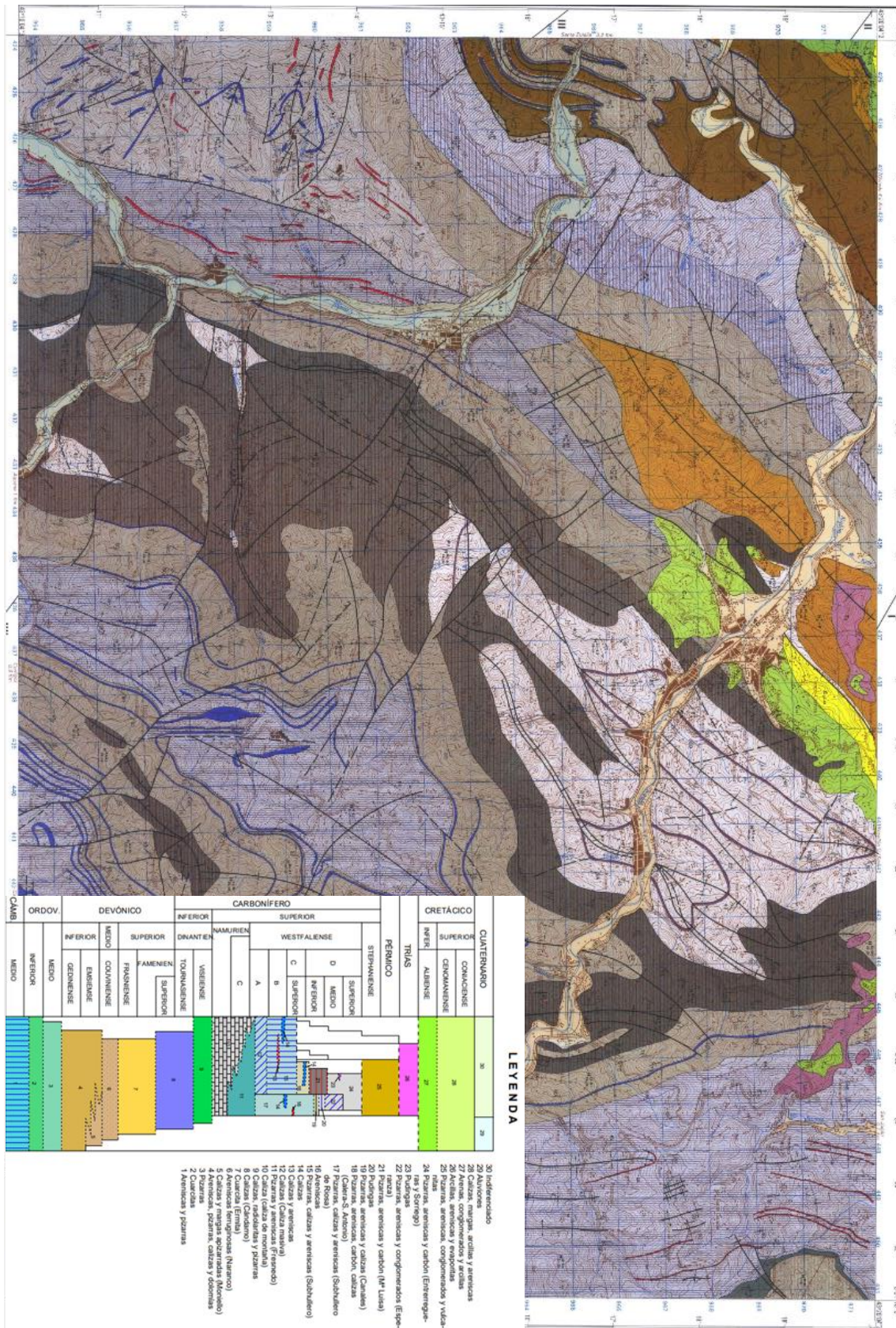


Figure nº 2 - Mapa Geológico de España, E. 1 : 50.000, Mieres, 53 (13-5), Instituto Geológico y Minero de España.

2. Synthèse de l'industrie minière espagnole aux XIXe et XXe siècles

Le minerai de charbon était exploité à petite échelle, initialement dans des dépôts de surface, depuis des milliers d'années. Dès l'époque romaine, on trouve des traces d'exploitation du charbon au Pays de Galles et en Angleterre¹¹. Mais cette production et cette consommation seraient réduites à un niveau purement local, bien qu'il existe des preuves de sa production et de sa vente par des organismes d'État au Moyen Âge¹².

Ce n'est qu'avec la révolution industrielle, qui a débuté en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle et s'est ensuite étendue à l'Europe continentale, que l'industrie s'est appuyée sur la disponibilité du charbon pour alimenter les moteurs à vapeur.

Cette dépendance à l'égard du minerai s'explique par le fait que le charbon était moins cher et beaucoup plus efficace que le combustible bois (charbon de bois). Ce changement a entraîné une véritable révolution dans les méthodes d'extraction du minerai. Les techniques à petite échelle ne pouvaient pas répondre à la demande croissante, et l'extraction est passée de la surface aux puits profonds à mesure que la révolution industrielle progressait¹³.

L'industrialisation, basée sur le charbon, est arrivée en Espagne à l'époque du régime du souverain absolutiste Ferdinand VII (19 mars 1808-6 mai 1808 ; 1814-1833) et s'est largement développée sous le régime de sa fille Isabelle II (1833-1868) et du libéralisme espagnol¹⁴.

¹¹ Smith, A. H. V. «Provenance of Coals from Roman Sites in England and Wales», *Britannia*, Vol. 28, 1997, pp. 297–324.

¹² Pour plus d'informations, voir le travail de López Rider, Javier, «La producción de carbón en el reino de Córdoba a fines de la Edad Media: un ejemplo de aprovechamiento del monte mediterráneo», dans *Anuario de estudios medievales*, Vol. 46 Núm. 2 (2016), p. 819–858, avec le cas du charbon de bois pendant le Royaume de Cordoue (1236-1833).

¹³ W. Flinn, Michael. *The History of the British Coal Industry. Volume 2. 1700–1830: The Industrial Revolution*. Oxford: Clarendon Press, 1984, p. 39-72.

¹⁴ Pour plus d'informations, voir les travaux de Caballero Espericueta, Mariano, *Comercio e industria madrileños en la transición del Antiguo Régimen al Sistema Liberal (1788-1833)*, [Thèse de doctorat non publiée], 2006, Universidad Complutense de Madrid. notamment le rôle des Français et le traité de Bayonne, qui fut l'un des premiers épisodes d'industrialisation de la péninsule ibérique. La période Fernandine (1813-1833) est également pertinente, car la purge des francophiles espagnols, associée aux politiques absolutistes, a conduit à une période de récession commerciale et industrielle (1814-1820), corrigée par l'éphémère triennat libéral (1820-1823) et qui s'achèvera avec le retour absolutiste de Ferdinand VII (1823-1833) et le début des grands problèmes de l'industrie espagnole, comme les infrastructures. Cet héritage a été repris par sa fille Isabella II (1833-1868).

Il existait auparavant plusieurs manufactures royales¹⁵, d'inspiration colbertiste, et quelques signes d'industrialisation, basées sur la production de coton et de textile, mises en œuvre en Catalogne et au Pays basque (Pays Basque, Navarre) ; le processus de transformation de l'industrie locale, plus artisanale, en une sidérurgie moderne¹⁶ commençait. Mais la Guerre d'Indépendance (1808-1814) et la 1ère Guerre Carliste (1833-1840) ont tronqué nombre de ces initiatives et condamné l'industrialisation jusqu'à l'accord de Vergara en 1839, qui a apporté une stabilité bien nécessaire et le début du projet libéral en Espagne.

Le grand décollage de l'industrialisation en Espagne, qui a d'abord tourné autour de l'exploitation du charbon, d'abord étranger, principalement anglais, puis national avec des importations étrangères, a commencé avec l'installation définitive du régime libéral, avec l'implantation des premières industries minières dans les régions espagnoles autour des années 1830¹⁷, notamment dans la province des Asturies, qui aura un grand dynamisme et une grande importance au XXe siècle.

Les premières années du développement du capital industriel s'articulent autour de deux secteurs, l'extraction du charbon et la sidérurgie, fortement influencés par le capital étranger, avec une forte présence d'investisseurs belges, français et anglais¹⁸, qui ont donné naissance aux premières phases de la population ouvrière asturienne et espagnole¹⁹. Une étape qui signifie, dans certains cas, que les modèles préindustriels coexisteront avec les modèles industriels. Dans le cas des Asturies, cela se traduira par le fait que les

¹⁵ Voir les manufactures royales d'artillerie existant dans les provinces du nord de l'Espagne, en particulier celles situées au Pays basque, ainsi que l'existence de mines de plomb et/ou d'autres minéraux nécessaires à l'industrie de la guerre, pour plus d'informations voir Bullón de Mendonza et Gómez de Valuguera, Alfonso. *La Primera Guerra Carlista*, 1991, Universidad Complutense de Madrid, pp. 185-188, pp.251-253.

¹⁶ González Portilla, Manuel. «Aspectos de la industrialización vasca», *Ekonomiaz: Revista vasca de economía*, n° 9-10, 1998, p. 173. Monge Juárez, Mariano «Orígenes de la industrialización en Vizcaya. Aproximación al marco jurídico liberal, 1868-1900», *PURIQ*, Vol. 3 Núm. 4. 2021, p. 870-871.

¹⁷ Erice, Francisco. *La burguesía industrial asturiana (1885-1920): aproximación a su estudio*, Gijón, Silverio Cañada, 1980, p. 22-24.

¹⁸ *Ibidem*, pp. 27-29. Muñiz Sánchez, Jorge, González Palomares, David y González Prieto, Luis Aurelio, «Los entramados empresariales para la explotación del carbón en Asturias a mediados del siglo XIX», *Investigaciones Históricas, época moderna y contemporánea*, 39, 2019, p. 443-472. Ojeda, Germán. *Asturias en la industrialización española, 1833-1907*, Madrid, Siglo Veintiuno de España, 1985, p. 13-18; p. 59.

¹⁹ Moradiellos, Enrique, «El proceso de formación de la clase obrera de las minas en Asturias», *El Basilisco: Revista de materialismo filosófico*, n° 2, 1989, p. 43-50.

mineurs continueront à travailler à la campagne. Ce type de changement social sera abordé plus en détail au Chapitre 2, *La société asturienne au XXe siècle*.

Cette première phase de développement industriel minier est liée au développement du secteur maritime et colonial²⁰, ce dernier étant réduit aux dernières possessions espagnoles en Amérique (Cuba) et en Asie (Philippines). Ce premier essor de l'industrie charbonnière, vers 1886, a pris fin avec la crise coloniale provoquée par la guerre hispano-américaine (1898), qui a signifié que l'Espagne a non seulement perdu ses dernières possessions coloniales, provoquant une crise intellectuelle, sociale et économique qui a eu un impact sur la façon dont l'élite industrielle espagnole avait abordé l'essor industriel, mais a également forcé, dans de nombreux cas, la diversification et les investissements, en bref, la modernisation économique²¹.

Un autre résultat de la perte des territoires coloniaux serait une nouvelle étape historique où la pression s'imposerait entre la classe industrielle et l'État dans la promulgation de plusieurs ordonnances et lois royales à la recherche du protectionnisme²² de l'État et de la subvention du charbon espagnol, et spécifiquement du charbon asturien, par rapport au charbon étranger. Cette période a duré de la fin du XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle, lorsque l'événement connu sous le nom de Grande Guerre ou Première Guerre Mondiale a eu lieu.

Les années correspondant à la Grande Guerre (1914-1918) ont été, dans le cas de l'Espagne, une période de prospérité économique en termes de production de houille, un événement lié à la neutralité de l'Espagne dans le conflit, et qui a conduit à une augmentation des principales mines de charbon des Asturies, et à l'ouverture de nouvelles

²⁰ Pour plus d'informations, voir Maluquer de Motes, Juan. *España en la crisis de 1898: de la gran depresión a la modernización económica del siglo XX*. Barcelona, Ediciones Península, 1999, p. 137.

²¹ *Ibidem*, pp. 199-210.

²² Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 65-75. Les différentes lois et protections pour le charbon asturien sont nées d'un argument de l'industrie charbonnière selon lequel il y avait une "crise du charbon", ce qui était irréaliste si l'on analyse le volume de production et d'importation de 1900 à 1913, avec une augmentation du volume de tonnes de charbon extraites, les pics les plus élevés correspondant aux années 1907 à 1913. Ce moyen de pression s'est traduit par les mesures prises par l'État en matière de protectionnisme, telles que la suppression de la taxe de 3 % sur le produit extrait en tant que taxe sur le transport de ce produit en 1904 ; des mesures tarifaires pour taxer le charbon étranger en 1906 et, entre 1907 et 1909, des lois sur la consommation de charbon national (mais uniquement avec des contrats d'État) en tant que subventions pour le transport du charbon national respectivement.

réerves minières dans d'autres endroits, comme Ciudad Real, León et Palencia en 1916, et Burgos, Logroño et Badajoz en 1917²³.

La période de la Première Guerre Mondiale a été un tournant pour l'industrie minière espagnole, et plus particulièrement pour l'industrie minière asturienne, qui sera abordée plus en détail au chapitre 1. Elle a été le point de départ de sa modernisation, grâce à l'accumulation de capital dont ils disposaient, en raison du volume des exportations entre 1914 et 1917. Cependant, le plus grand changement était sans doute à venir au niveau des lois et de la législation prévues pour l'industrie charbonnière, qui témoigneraient d'une politique dans les régimes futurs qui tournerait autour de la défense de la houille nationale, et qui conditionnerait plus ou moins l'évolution de l'industrie jusqu'au milieu des années 80.

La crise de la houille en Espagne a affecté l'ensemble des provinces²⁴ et a forcé dans de nombreux cas la mise en œuvre de mesures protectionnistes qui ont duré dans le temps et ont couvert les trois régimes suivants : la Dictature de Primo de Rivera (1923-1930), la Seconde République (1931-1933/39) et la Dictature de Francisco Franco (1939-1975).

Ce protectionnisme et ce changement, que nous verrons plus loin, ont affecté la société elle-même, qui était déjà plongée dans le changement vers une société entièrement industrialisée, avec l'émergence de grandes villes industrielles²⁵, et avec elle l'émergence de la classe prolétarienne, ainsi que des changements dans d'autres régions à forte présence industrielle, comme le Pays basque, Barcelone, Séville et les Asturies²⁶, que nous verrons en profondeur au Chapitre 2.

²³ *Ibidem*, p. 75.

²⁴ La forte inflation entre 1915 et 1920 rompt avec la période de stabilité entre 1830 et 1936, comme on peut le voir dans le cas de l'IPC espagnol et de l'augmentation du coût du charbon, par Jordi Maluquer de Motes, «La inflación en España. Un índice de precios de consumo, 1830-2012», *Estudios de Historia Económica*, n°64, 2013, p.70, p. 86.

Cette pénurie se traduit par une pénurie de matériaux pour la production d'électricité dans les usines à gaz espagnoles et par l'augmentation du coût des services fournis dans les villes, comme ce fut le cas à Madrid, ce qui a conduit à détourner la production de charbon vers les exportations, par Nuria Rodríguez-Martín, « "Ni luz, ni carbón, ni autoridad". La crisis del alumbrado público y del suministro de gas en Madrid durante la Primera Guerra Mundial », *Historia Social*, 2021, No. 101. 2021, p. 23-42

²⁵ Cruz Martínez, Rafael, «El órgano de la clase obrera, los significados de movimiento obrero en la España del siglo XX», *Historia Social*, n°53, 2005, p. 155-174.

²⁶ Moradiellos, Enrique, «El proceso de formación de la clase obrera de las minas en Asturias», *El Basilisco: Revista de materialismo filosófico*, n° 2, 1989, p. 43-50.

Les années suivantes peuvent être appelées les années du protectionnisme et de l'interventionnisme. À partir des années 1920, la crise de la houille a donné lieu à une série de mesures préventives qui ont d'abord protégé la production nationale de charbon, puis à un interventionnisme qui a conduit l'État à contrôler les prix et la production²⁷.

Cette politique protectionniste sera suivie d'une législation plus féroce qui conditionnera le rôle de l'État dans les carburants. Ces politiques étaient axées sur la protection du charbon national contre le charbon étranger, une série d'exonérations fiscales²⁸ et l'utilisation obligatoire du charbon dans les navires et le transport ferroviaire²⁹.

Ces mesures ont été étendues sous le régime de Primo de Rivera (1923-1930), ce qui a conduit à l'introduction de mesures protectionnistes, que d'autres régimes ont maintenues, comme dans le cas de la Deuxième République, et au passage à une politique interventionniste³⁰. Parmi les premières mesures, et peut-être la plus importante et la plus cruciale, figure l'application par décret de la consommation nationale de charbon dans tout le pays. Cette politique visait à privilégier et à promouvoir la consommation de houille dans les secteurs qui en dépendaient le plus, à savoir la Marine de guerre et les secteurs ferroviaire et maritime³¹. L'ère du protectionnisme s'est poursuivie avec la création du Conseil national du combustible, qui avait le pouvoir d'arbitrer et d'organiser la politique charbonnière du pays.

L'action législative du gouvernement a continué d'apporter un changement retentissant dans le protectionnisme. Nous avons assisté à un changement de direction, vers l'interventionnisme en 1927 avec le statut du charbon, qui stipulait une série de mesures avec une tendance interventionniste claire :

²⁷ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *Op. cit.*, p. 109.

²⁸ *Ibidem*, p. 65-75.

²⁹ *Ibidem*, p. 103-107.

³⁰ Caro Cancela, Diego, «Capítulo 21. La Dictadura de Primo de Rivera (1923-1930)» dans Javier Paredes (coord.), *Historia contemporánea de España*. Barcelona, Editorial Ariel, 2009, p. 369-392.

³¹ *La Gaceta de Madrid*, Lundi 24 Décembre 1923, Núm. 358, p. 1835-1836.

« L'État intervient dans l'exploitation du charbon minéral pour le bien de l'économie du pays, afin d'aider ceux qui, par eux-mêmes, ne peuvent faire face aux dépenses que nécessite le développement d'une exploitation économique, et principalement dans le but d'assurer la consommation nationale de charbon pour la production espagnole »³²

Parallèlement, les entreprises ont été classées en fonction de leur statut d'exploitant ou non, de leur type de concession, du caractère visible ou caché du gisement, de leur relation de dépendance vis-à-vis de l'État, du fait qu'elles soient subventionnées ou non, ce qui a permis d'établir le modèle des aides publiques pour l'acquisition d'équipements, l'expansion, l'amélioration des infrastructures et la protection³³.

Cette politique visait à rassembler toutes les entreprises productrices de charbon de l'État, par le biais de l'adhésion obligatoire aux syndicats régionaux des travailleurs du charbon, qui faisaient eux-mêmes partie de la Fédération des syndicats espagnols des travailleurs du charbon. Cela marque irrémédiablement le contrôle de l'État sur l'industrie charbonnière, qui en 1927-1928 ne laisse libre qu'environ 14,01 % des entreprises libres³⁴.

Toutes ces mesures ont augmenté la production de charbon, et nous avons donc assisté à une augmentation de la production nationale de charbon de 1914 à 1918. Selon les statistiques des *Minería y Metalurgia de España*³⁵, la production de charbon en 1922 était d'environ 4179,5 milliers de tonnes. Le bilan pour 1930, à la fin du régime de Primo de Rivera, était de 6596,2 milliers de tonnes, soit une augmentation de 36,63%. Cependant, cette augmentation n'est pas due à une amélioration des mines, nous parlons de modernisation et de mécanisation, mais plutôt à une augmentation de la main-d'œuvre³⁶. Cela entraînera une stagnation de la production en raison de l'impossibilité de produire davantage.

³² *La Gaceta de Madrid*, Mardi 9 août 1927, Núm. 221, p. 819. Citation originale: «El Estado interviene en las explotaciones de carbón mineral en bien de la economía del país, para auxiliar a las que por sí solas no pueden realizar los gastos que el desarrollo de una económica explotación requiere, y principalmente con objeto de asegurar el consumo nacional de carbón para la producción carbonera española»

³³ *Ibidem*, p. 820-822.

³⁴ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *Op. cit.*, p. 114.

³⁵ *Ibidem*, p. 201, Annexe n° 7.

³⁶ *Ibidem*, p. 208, Annexe n° 14.

Cette situation, interventionnisme de l'État, faible productivité minière, et une production qui deviendra stationnaire, se poursuivra tout au long des années 30, interrompues par la guerre civile espagnole (1936-1939).

C'est sous le régime dictatorial de Francisco Franco Bahamonde que s'est achevée la dernière étape de changement et de restructuration de l'industrie minière espagnole dans les années 80 et 90 du 20e siècle.

Deux périodes bien distinctes en termes d'événements politiques, économiques et sociaux vont marquer le franquisme, qui sera vécue en deux temps : la première période, de la victoire des rebelles en 1939 au début du *Plan de Estabilización* en 1959, connue comme le Premier franquisme associé à l'autarcie, et la seconde, de l'ère d'ouverture politique et économique au début de la désindustrialisation minière et à la mort du caudillo entre 1973 et 1975, connue comme le Second franquisme ou franquisme développementaliste.

Le Premier franquisme (1940-1959) a été une période de continuité par rapport aux périodes précédentes en termes d'interventionnisme, surtout avec la dictature de Primo de Rivera, dans laquelle de nombreux idéologues du régime ont puisé intellectuellement³⁷, malgré ce qui a été promulgué du Nouveau Régime, la réalité est qu'il y a eu peu ou pas de réforme ou d'innovation. Il y a un excès dans tout ce qui concerne les questions industrielles, de l'interventionnisme qui, selon les mots de Buesa, signifiera «*exacerbation de la politique de substitution des importations*»³⁸ et il n'hésitera pas à faire des tournures sémantiques pour cacher la réalité, un manque d'importance dans ce qu'on appelle à tort l'Autarcie ou l'indépendance économique³⁹.

Les parallèles avec Primo de Rivera et son régime sont très marqués en termes d'interventionnisme dans les entreprises, créant de véritables monopoles et les favorisant dans l'intérêt d'un marché libre. Cette politique a pris effet lorsque la loi du 6 décembre 1940 a été appliquée et que les Syndicats Nationaux ont assumé les fonctions des

³⁷ González Calleja, Eduardo. (2010). Novísima. Actas del II Congreso Internacional de Historia de Nuestro Tiempo. *La dictadura de Primo de Rivera y el franquismo ¿Un modelo a imitar de dictadura liquidacionista?* (p. 39-58). Logroño: Universidad de la Rioja.

³⁸ ³⁸ García Delgado, José Luis. «Notas sobre el intervencionismo económico en el primer franquismo», *Revista de Historia Económica*, Año III. N° 1, 1985, p. 137.

³⁹ *Ibidem*, p. 138.

Commissions de régulation de la production. Elle a créé un conseiller externe au ministère de l'industrie, l'organisation syndicale, qui aurait des responsabilités consultatives et décisionnelles en matière de politique industrielle. En bref, cette monopolisation du contrôle et de l'accès au marché des nouvelles industries par quelques-uns a créé un *statu quo* sectoriel⁴⁰.

De 1940 à 1950, la production minière stagne, de même que les autres activités industrielles, mais à partir de 1950, le taux de production industrielle atteint un niveau confortable⁴¹, grâce aux changements intervenus en termes d'interventionnisme, comme l'ouverture du régime au reste du monde occidental.

En ce qui concerne l'activité charbonnière, la période d'autarcie a été marquée par une augmentation de la production au détriment d'une augmentation de la main-d'œuvre⁴². Cette augmentation, ajoutée à la demande nationale qui dépassait l'offre, un rappel malheureux de ce qui s'est passé lors de la crise du charbon après la fin de la Première Guerre Mondiale, a provoqué un certain nombre de problèmes d'approvisionnement⁴³. L'approche de l'État consistant à intervenir et à surmonter, par la production nationale, la demande qui avait été satisfaite par la consommation de charbon national plus les importations, s'est avérée désastreuse et insuffisante, donnant naissance à un marché noir (*estraperlo*) pour satisfaire la demande des ménages⁴⁴.

Nous pouvons résumer le premier régime franquiste comme une tentative du chef de l'État de stabiliser le marché, en adaptant la production à la demande par le biais de plans interventionnistes, dont beaucoup ont été hérités des régimes précédents, qui, loin de remplir leur objectif initial, ont conduit à un grave problème d'offre qui s'est traduit par

⁴⁰ *Ibidem*, p. 138.

⁴¹ *Ibidem*, p. 141.

⁴² Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 123.

⁴³ Fontana, J. y Villares, R. (dir.). *Historia de España. La dictadura de Franco. Vol. 9*. Sabadell: Crítica, p. 269. Divers produits étaient échangés sur le marché noir, notamment des matières premières comme le coton pour les usines textiles et le charbon. En effet, dans une situation de pénurie totale, en raison de l'impossibilité d'importer ces matériaux de l'étranger, tout ce qui était en quantité insuffisante était susceptible d'être vendu et acheté sur le marché noir. Cela a donné lieu à de véritables fortunes au sein du secteur, même promues par des secteurs bourgeois.

⁴⁴ Del Arco Blanco, Miguel Ángel «El *estraperlo* pieza clave en la estabilización del régimen franquista», *Historia del Presente*, n° 15, 2010, p.65-78

une économie aux conséquences catastrophiques⁴⁵, comme le décrit Carlos Barciela López :

« L'évolution de l'économie espagnole dans les années 40 a été catastrophique. Il n'y a aucune comparaison entre la crise de l'après-guerre dans les pays européens et celle subie par l'Espagne. Dans notre pays, la crise a été plus longue et plus profonde. L'effondrement de la production et les pénuries ont entraîné une chute spectaculaire du niveau de la consommation espagnole. Les produits de première nécessité sont soumis à un rationnement rigoureux et un vaste marché noir apparaît rapidement ; les cartes de rationnement pour les produits de base ne disparaissent qu'en 1952. La sous-consommation, la faim, les pénuries de charbon, les maisons froides, les coupures de courant, le manque d'eau courante et les maladies dominaient la vie quotidienne. Finies les proclamations impériales de haut vol et les slogans franquistes : "Pas un Espagnol sans pain, pas une maison sans feu". À cela s'ajoutent les conditions de travail épouvantables.... Avec la liberté d'association abolie et les grèves déclarées crime contre la patrie, le nouveau syndicalisme national est né comme instrument de soumission des travailleurs. Au contraire, les employeurs ont conservé une certaine autonomie et, en fait, ce sont les patrons qui ont pris le contrôle de l'appareil syndical et non l'inverse »⁴⁶.

Le changement économique est le résultat de deux axiomes : d'une part, les résultats économiques désastreux de l'autarcie et, d'autre part, l'ouverture du régime après la fin de la Seconde Guerre Mondiale et le contexte international, la Guerre Froide.

⁴⁵ Barciela López, Carlos. Guerra Civil y primer franquismo (1936-1959) dans Francisco Comín, Mauro Hernández Benítez, Enrique Llopis Agelán (ed.). *Historia económica de España, siglos XIX-XX*. Barcelona, Crítica, 2003, p. 354-355

⁴⁶ *Ibidem*, p. 355. Citation originale: «La evolución de la economía española en los años cuarenta fue catastrófica. No hay posible comparación entre la crisis posbélica en los países europeos y la que sufrió España. En nuestro país, la crisis fue más larga y más profunda. El hundimiento de la producción y la escasez se tradujeron en una caída dramática del nivel del consumo de los españoles. Los productos de primera necesidad quedaron sometidos a un riguroso racionamiento y pronto surgió un amplio mercado negro; las cartillas de racionamiento para productos básicos no desaparecieron hasta 1952. El subconsumo, el hambre, la escasez de carbón, el frío en los hogares, los cortes de luz, la carencia de agua corriente y las enfermedades fueron los rasgos que dominaron la vida cotidiana. Lejos quedaban las altisonantes proclamas imperiales y los eslóganes franquistas: "Ni un español sin pan, ni un hogar sin lumbre". A ello hay que unir unas condiciones laborales penosas... Suprimida la libertad sindical y declarado delito de lesa patria la huelga, el nuevo nacionalsindicalismo nació como un instrumento para el sometimiento de los trabajadores. Por el contrario, los empresarios mantuvieron cierta autonomía y, de hecho, fueron los patronos los que tomaron el control del aparato sindical y no al revés»

Dans ce nouveau cadre mondial, il est important de comprendre le rôle joué par les États-Unis en tant que garant et promoteur de l'intégration du franquisme dans le bloc occidental et de sa reconnaissance internationale, ainsi que des concordats avec l'Église catholique⁴⁷, par le biais des pactes de Madrid de 1953⁴⁸.

Sur le plan économique, la participation étrangère à la modernisation de l'Espagne a été importante, en particulier le rôle de la France par le biais de contrats d'assistance entre entreprises espagnoles et françaises, comme dans le cas de la société française SOFRES et de ses deux chemins de fer (SOFRERAIL) et des mines (SOFREMINE)⁴⁹. Les politiques visant à atteindre la stabilité économique, l'équilibre de la balance des paiements et le renforcement de la monnaie, afin qu'elle devienne une monnaie stable, ainsi que la libéralisation progressive de l'importation de marchandises et, parallèlement, du commerce intérieur, étaient également importantes.

Les mesures adoptées en 1959 par le décret-loi du 21 juillet 1959 dépassent la simple recherche de l'équilibre interne et externe qu'implique la stabilisation ; elles s'inscrivent dans un plan de transformation structurelle. L'objectif était non seulement de rétablir l'équilibre, mais aussi d'abandonner le modèle de développement replié sur lui-même qui avait été mis en place pendant la période 1939-1959, et d'intégrer l'économie espagnole aux marchés internationaux, une ouverture de l'économie, encouragée par le soutien des États-Unis et de l'Église catholique, et d'assainir l'économie afin de jeter les bases d'une croissance économique ultérieure⁵⁰.

En ce qui concerne l'industrie minière, le *Plan de Liberación* de 1959 marque, en principe, le début de la modernisation et de l'exploitation du réseau minier espagnol. Cependant, les données fournies par le Sindicato Nacional del Combustible (Syndicat

⁴⁷ De la Hera, Alberto. «Las relaciones entre la Iglesia y el Estado español (1953-1974)», *Revista de estudios políticos*, n° 211, 1977, p. 9.

⁴⁸ Payne, Stanley G. *El primer franquismo. Los años de la autarquía*. Madrid: Historia 16-Temas de Hoy, 1997, p. 109.

⁴⁹ Castro, Rafael. «Transferencia de conocimiento en la España del desarrollismo: el caso de las empresas francesas de consultoría técnica», *TST*, junio 2012, n° 22, pp. 46.

⁵⁰ Ortega, Bienvenido; Núñez, J. Aníbal, «El proceso de crecimiento de la economía española(I): Los cambios que introduce el Decreto-Ley de Ordenación Económica de 21 de julio de 1959» en *Economía Española*. Madrid, Ariel, 2009, p. 57-82

national du combustible) pour les années 1957-1967 montrent un faible rendement par rapport aux autres pays producteurs de charbon⁵¹.

L'une des raisons de cette situation est la faible utilisation du capital dans le processus de production, c'est-à-dire un faible investissement dans l'adaptation de l'industrie minière à des modèles plus productifs, un phénomène récurrent dans l'industrie minière depuis les années 1920. Prenons l'exemple de la puissance installée dans les machines à moteur, un indice de la mécanisation de l'industrie minière, qui est passée de seulement 195 mille CV en 1960 à 228 mille CV en 1966, soit une augmentation de 56%, mais une augmentation insuffisante si l'on tient compte de l'obsolescence de la plupart des mines.⁵²

Le Plan de Estabilización a eu un effet qui s'est prolongé jusqu'à la transition espagnole (1975-1986) et qui a conditionné la carte industrielle de la péninsule. La forte intervention du gouvernement a produit un désordre territorial, créant des noyaux fortement industrialisés au détriment des banlieues et des industries locales ayant de fortes racines historiques. La centralisation autour des grandes villes⁵³, Madrid, Barcelone, Séville, Valence, a entraîné une forte disparité régionale, les cinq régions ayant le plus gros volume de production passant de 40% à environ 43% en 1973⁵⁴. Dans le cas des Asturies, si cette réorganisation n'a a priori pas affecté la région, elle a été atténuée à partir de 1975⁵⁵ avec la désindustrialisation et le désintérêt de l'État pour le charbon par rapport à d'autres combustibles, comme le pétrole.

Malgré la bonne reprise et le décollage économique, le soi-disant "miracle espagnol", la crise pétrolière de 1973 et la faible productivité de certains secteurs clés dans les premières années du régime franquiste, en particulier le secteur des mines de charbon, ont fait que le processus de reconversion industrielle dans l'industrie minière soit un horizon plus que visible dans les débats économiques espagnols vers 1975, après la mort du dictateur Francisco Franco. Ce débat a marqué un tournant et a revêtu une importance accrue dans les localités où ces zones industrielles avaient des répercussions

⁵¹ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *Op. cit.*, p. 137-138.

⁵² *Ibidem*, p. 139.

⁵³ Calderón Calderón, B., García Cuesta, J. L., «La estructura de las ciudades españolas: un complejo entramado de relaciones entre permanencias y cambios, formas y usos», *Boletín de la Asociación de Geógrafos Españoles*, 77, 2018, p. 283-314.

⁵⁴ Biescas Ferrer, José Antonio. «La economía española durante el periodo franquista», *Gerónimo de Uztariz*, N° 3, 1989, p. 72.

⁵⁵ Benito del Pozo, Paz, «Pautas actuales de la relación entre industria y ciudad», *ERIA*, 66, 2005, p. 64-67.

économiques, sociales et culturelles. Ce sujet sera traité plus en profondeur au Chapitre 2, la société asturienne au XXe siècle.

3. La justification du sujet

Depuis plus d'un siècle, l'industrie minière dans les Asturies a eu une empreinte directe sur le développement de la région, que ce soit par un impact économique, voire social et culturel, également autour du patrimoine lui-même à travers les infrastructures, les chemins de fer, comme les espaces industriels, les mines, les bassins houillers, les terrils.

Toutefois, ce panorama a commencé à changer, comme déjà mentionné au point précédent, avec le début de la désindustrialisation et de la reconversion du secteur minier industriel. La production de minerai a cessé et a laissé, entre les mains de la communauté autonome des Asturies, un patrimoine industriel qui s'étend de la fin du XIXe siècle à tout le XXe siècle.

Nous commençons donc par analyser par analyser l'impact de l'industrie sur la population, en particulier les causes de la reconversion minière et sa transformation d'une exploitation minière de montagne ou à faible rendement ou à petite échelle (populairement connue dans la région sous le nom de *chamizu*⁵⁶) à une exploitation minière de vallée, avec la typologie des puits verticaux. Ce changement a conduit à un modèle de travail connu sous le nom d'exploitation minière mixte, alternant entre le travail dans la mine et l'économie agricole.

Mais l'intérêt principal de cette recherche est d'élargir les connaissances liées aux questions de sociabilité minière, de comprendre les changements sociaux et comportementaux induits par l'agglomération des travailleurs et la transformation en une classe entièrement prolétarisée.

Pour atteindre cet objectif nous étudions les espaces et les pratiques de sociabilité des mineurs, surtout les espaces et les activités de sociabilité plus informelles, avec un accent

⁵⁶ Voir la définition de *Chamizu* Diccionario General de la Lengua Asturiana (DGLA): Mina pequeña de carbón que ofrece poco rendimiento [Ca.] : Fezo un chamizu y va sacando bramante de carbón [Ca.] . Minucha [Min.] . Mina de reducidas dimensiones [Llg.] . Explotación minera de poca importancia [Sr. Ay. Ll.]

particulier sur l'espace même de la mine, les bains et les lampisteries - lieux où l'on gardait les lampes. Nous considérerons également les espaces et les pratiques qui renforçaient les liens entre les mineurs en dehors des heures de travail et ceux qui les reliaient au reste de la communauté, comme les fêtes et les pèlerinages, les activités qui se déroulaient dans les rues et sur les places, ainsi que les tavernes.

De plus, nous voulons contribuer pour la connaissance et la valorisation du patrimoine immatériel de l'industrie charbonnière de Valle du Caudal entre 1950 et 1975. Ce constat s'appuie sur des études antérieures réalisées par des associations telles que TICCIH Espagne et INCUNA (Industrie, Culture, Nature)⁵⁷.

En outre, une nouvelle vision des espaces industriels serait apportée, qui consisterait à révéler un patrimoine industriel minier qui n'est pas lié à l'extraction et à l'exploitation, mais plutôt à la population et à la construction d'une identité minière à travers des espaces de sociabilité informelle.

4. Problématique

La notion de patrimoine industriel a progressivement commencé à s'imposer dans le monde entier par le biais de différents organismes, du Council for British Archaeology (CBA) en 1959 au TICCIH (Comité international pour la conservation du patrimoine industriel) en 1978, et enfin en paraphant la définition de ce qu'est le patrimoine industriel et sa valorisation par la Charte de Nizhny Tagil en 2003. Cependant, le patrimoine immatériel lié aux changements apportés par la révolution industrielle présente encore de nombreuses lacunes. En particulier en ce qui concerne la construction d'une identité de groupe, fondée sur les pratiques de sociabilité.

L'UNESCO comprend le patrimoine immatériel à travers la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel en 2003 :

« Le patrimoine culturel immatériel ou "patrimoine vivant" désigne les pratiques, expressions, connaissances ou compétences transmises par les communautés de génération en génération.

⁵⁷ Pour plus d'informations, voir les citations numéro 9 et 63 de l'*Introduction* pour en savoir plus sur le travail de l'INCUNAS en matière de patrimoine industriel.

Le patrimoine immatériel procure aux communautés un sentiment d'identité et de continuité : il favorise la créativité et le bien-être social, contribue à la gestion de l'environnement naturel et social et génère des revenus économiques. Une grande partie des connaissances traditionnelles ou indigènes sont intégrées, ou peuvent être intégrées, dans la politique de santé, l'éducation ou la gestion des ressources naturelles »⁵⁸.

Il y a encore un certain oubli de la valeur et de l'importance des facteurs immatériels par rapport à la question du patrimoine industriel minier, et de l'importance de la mémoire collective de la classe minière comme témoignage des manières, des attitudes, des espaces et des expériences au-delà du syndicalisme et de la question du genre. Si nous examinons le patrimoine immatériel, dans le cas de l'Espagne, nous pouvons trouver dans le Plan Nacional de Salvaguardia del Patrimonio Cultural Inmaterial du Ministerio de Cultura y Deporte, qui définit le patrimoine immatériel comme suit :

« La définition du patrimoine culturel immatériel [...] les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire - ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, dans certains cas, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel ". Ce patrimoine culturel immatériel, qui se transmet de génération en génération, est constamment recréé par les communautés et les groupes [...], leur donnant un sentiment d'identité et de continuité et contribuant ainsi à la promotion du respect de la diversité culturelle et de la créativité humaine »⁵⁹.

⁵⁸ Le patrimoine immatériel de l'UNESCO sur son site web, web <https://es.unesco.org/themes/patrimonio-cultural-inmaterial> , consulté le 21 juin 2022. Citation originale: «El patrimonio cultural inmaterial o "patrimonio vivo" se refiere a las prácticas, expresiones, saberes o técnicas transmitidos por las comunidades de generación en generación.

El patrimonio inmaterial proporciona a las comunidades un sentimiento de identidad y de continuidad: favorece la creatividad y el bienestar social, contribuye a la gestión del entorno natural y social y genera ingresos económicos. Numerosos saberes tradicionales o autóctonos están integrados, o se pueden integrar, en las políticas sanitarias, la educación o la gestión de los recursos naturales»

⁵⁹ Définition du patrimoine immatériel donnée par le Ministerio de Cultura y Deporte de Espagne sur son site web, <https://www.culturaydeporte.gob.es/planes-nacionales/planes-nacionales/salvaguardia-patrimonio-cultural-inmaterial/definicion.html> , consulté le 10 janvier 2022. Citation originale: «[...] la definición de Patrimonio Cultural Inmaterial [...] los usos, representaciones, expresiones, conocimientos y técnicas -junto con los instrumentos, objetos, artefactos y espacios culturales que les son inherentes- que las comunidades, los grupos y en algunos casos los individuos reconozcan como parte integrante de su patrimonio cultural. Este patrimonio cultural inmaterial, que se transmite de generación en generación, es recreado constantemente por las comunidades y grupos [...], infundiéndoles un sentimiento de identidad y continuidad y contribuyendo así a promover el respeto de la diversidad cultural y la creatividad humana»

Parmi les dispositions, nous trouvons le cas qui concerne l'étude proposée cette Mémoire, les espaces de sociabilité. Si l'on consulte le Bulletin officiel de l'État (Boletín del Estado, BOE) du mercredi 27 mai 2015, au TITRE I Dispositions générales, la notion de patrimoine immatériel recouvre, entre autres considérations, les formes de socialisation collective et les organisations⁶⁰.

Il existe donc une disposition qui considère la socialisation, ses modes, ses coutumes et ses espaces, comme faisant partie du patrimoine immatériel. Mais si l'on consulte la liste des biens d'intérêt culturel (BIC) de la Principauté des Asturies, on trouve parmi les biens considérés comme des traditions culturelles immatérielles des espaces associés à des festivités, comme dans le cas du costume de village et du Porruanu Llanisco, des cultures de cidre, des jeux, comme le bowling asturien, des événements musicaux et religieux comme la messe de la cornemuse asturienne. Parmi les biens d'intérêt culturel matériel, il n'y en a que deux associés à l'activité minière, à savoir le Castillete de la mine d'Arnao et l'établissement Bustiello, ainsi que les zones des Cuarteles de Santa Bárbara, de l'Hospital de la Sociedad Hullera Española et de Minas Dos Amigos⁶¹.

Il n'y a donc pas de patrimoine minier immatériel d'intérêt, qu'il s'agisse de traditions, d'événements, de festivités ou d'espaces. Par conséquent, nous constatons, au regard de la valeur et de l'importance de ce patrimoine, un manque de soutien tant gouvernemental qu'intellectuel. Ainsi, plusieurs restes et vestiges de complexes miniers risquent encore d'être détruits par abandon en raison de la méconnaissance du capital culturel lié à ce patrimoine.

Le manque de compréhension et de connaissance des différents restes et vestiges miniers représente un problème fondamental et justifie la pertinence de la recherche. Ainsi que l'objet de la valorisation patrimoniale, qui sera traité au chapitre 4. Comme l'indique le chercheur Martínez cités dans l'article Teresa Montoya Hernández, Jorge Montoya Rivera, Alina María Cuadréns Villalón, Alina « *l'intervention socioculturelle en tant que processus d'éducabilité dans la socialisation [est] un facteur important [qui]*

⁶⁰ BOE, num. 126. Mercredi 27 mai 2015, p. 10

⁶¹ Inventario Bienes de Interés Cultural de Asturias (BIC), Consejería de Educación y Cultura, Gobierno del Principado de Asturias, juillet 2021.

garantit l'internalisation des progrès collectifs et individuels, tout en assurant la qualification appropriée des différentes initiatives mises en œuvre »⁶².

Bien que la notion de patrimoine industriel soit actuellement acceptée en Espagne, il existe encore une grande méconnaissance, tant sociale que professionnelle, des cultures minières immatérielles.

Bien que le travail louable des organisations de diffusion de l'histoire minière dans les Asturies, et en Espagne, comme INCUNA⁶³, soit louable, nous sommes encore loin du compte dans ces domaines ; et comme le soulignent et l'observent les travaux d'Octavio Puche Riart, Ana Hervás Exojo et Luis Felipe Mazadiego Martínez⁶⁴, le patrimoine minier-métallurgique espagnol et son impact ont été dus à l'aspect touristique. Si nous prêtons attention à l'inventaire, nous observons que la plupart des espaces protégés ont été des mines (puits) et que la muséalisation a visé davantage une histoire de l'ingénierie, ignorant la participation syndicale et les activités de sociabilité minière⁶⁵, en plus du fait que de nombreux espaces sont récents dans le temps, entre 2000 et 2010.

Cependant, en ce qui concerne les Asturies, les espaces de sociabilité minière en particulier restent étrangers à la notion de patrimoine industriel, soit parce qu'il s'agit d'espaces dépourvus d'intérêt industriel, soit parce que leur typologie est éloignée de la notion même de patrimoine industriel (en tant qu'espaces extérieurs à la mine elle-même, comme la taverne ou les places). Suite à cette situation, et à ce qui précède, les questions suivantes ont surgi, qui constituent la base de ma recherche :

⁶² Montoya Hernández, Teresa; Montoya Rivera, Jorge; Cuadréns Villalón, Alina María. «La gestión del patrimonio intangible minero. Una mirada desde la formación», *Revista de Investigación, Formación y Desarrollo: Generando Productividad Institucional*, vol.7, no. 2, 2019, p. 69. Citation originale: «la intervención sociocultural como proceso para la educabilidad en la socialización [es] un factor importante [que] garantiza la interiorización de los progresos colectivos e individuales, asegurando al mismo tiempo la adecuada cualificación de las diferentes iniciativas puestas en marcha»

⁶³ Voir *las XII Jornadas Internacionales dedicadas al Diseño, Imagen y Creatividad del Patrimonio Industrial*, qui s'est tenue à Gijón en septembre 2010, qui a traité de sujets communs et a inclus de nombreuses communications relatives au tourisme minier et à la protection du patrimoine minier en général.

⁶⁴ Puche Riart, Octavio; Hervás Exojo, Ana; Mazadiego Martínez, Luis Felipe. «El patrimonio histórico minero-metalúrgico en España: su impacto en el turismo cultural», *De Re Metallica*, 17, 2011, p. 27-46.

⁶⁵ Consultez le site Web du Museo de la Minería y la Industria de Asturias (MUMI), dont les principaux thèmes vont des anciennes technologies minières et à vapeur aux objets miniers, lampes, explosifs, fossiles et minéraux. Cependant, il n'y a aucune référence à la lutte syndicale, un acte extrêmement important dans l'histoire de la mine asturienne, ni aucune mention des espaces miniers réutilisés et appropriés pour des activités sociales, dont beaucoup ont été le prélude à des manifestations et des grèves minières.

- Comment la société et la culture asturiennes ont-elles été affectées par l'introduction de modèles industriels ? La société et la sociabilité se sont-elles transformées, adaptées ou ont-elles disparu avec la création de la culture minière ?
- Ces espaces de sociabilité sont-ils une conséquence directe de l'industrie minière ou sont-ils une évolution existant dans les étapes de pré-industrialisation ?
- Quelles stratégies adopter pour protéger, diffuser et comprendre un aperçu de ces bâtiments ?
- A partir du cas particulier de ces espaces, peut-on considérer qu'il existe une relation entre le patrimoine industriel et le patrimoine immatériel asturien des communautés minières ?

Mon approche en ce qui concerne le projet de mise en valeur du patrimoine des communautés minières consiste à préserver ces espaces miniers où se déroulaient les pratiques conviviales, afin de réactiver les souvenirs du passé. Ces espaces de réactivation des pratiques du patrimoine immatériel serviront de point central à partir duquel seront menées des activités éducatives visant à préserver les souvenirs et l'identité de la culture minière asturienne.

5. Objectifs

De cette manière, et sur la base des problèmes et des questions de recherche, une série d'objectifs peut être définie dans le cadre du projet :

- **Objectifs généraux**
 1. Déterminer l'influence des changements dans l'exploitation minière sur l'émergence d'espaces de sociabilité de la communauté minière entre 1950 et 1975.

2. En outre, cette étude a l'ambition d'apporter une contribution de valeur théorique, incluant de nouvelles connaissances, concernant la sociabilité minière informelle et le lien entre patrimoine immatériel et patrimoine industriel, à partir de l'étude de ces espaces et de leurs pratiques entre 1950 et 1975.

- **Objectifs spécifiques**

1. Établir le lien entre le patrimoine immatériel et le patrimoine minier industriel dans le cas spécifique des Asturies, dans la vallée de Caudal.
2. Proposer des activités qui récupèrent et réactivent les souvenirs du passé, à travers des activités éducatives et informatives sur les espaces de sociabilité et leurs pratiques.
3. Diffuser des une série de documents graphiques, documentaires et bibliographiques sur ces espaces (histoire, localisation, signification, images, plans, cartes).

6. Méthodologie

L'objet principal de la recherche est l'analyse les zones minières des Asturies, en particulier la vallée et ses changements, comme déclencheur de nouveaux espaces et pratiques de sociabilité des travailleurs des mines dans Vallée du Caudal entre 1950 et 1975. L'objectif est donc d'établir le lien entre ces espaces et leurs pratiques et les notions de patrimoine immatériel et patrimoine industriel. Par conséquent, recherche consiste, du parte, dans l'analyse de documents écrits et iconographiques sur l'histoire de l'industrie minière et charbonnière et de la société asturienne. D'autre part, la source la plus importante pour l'étude des espaces et des sociabilités minières seront les interviews c'est-à-dire la construction de documents primaires à travers l'interaction avec les des gens qui ont travaillé dans les mines, des sources orales.

Ainsi, notre méthodologie est basée sur la recherche documentaire⁶⁶, qui, selon les termes de Francisco Alía Miranda, est « *l'analyse de sources et de documents historiques afin de comprendre et de contraster le document pour analyser et valider, ou non, les hypothèses avancées* »⁶⁷.

Avec un support bibliographique, indispensable dans toute recherche historique, qui fournit le cadre contextuel, conceptuel et théorique tant dans l'analyse du sujet que dans la résolution des problèmes posés et des hypothèses émises. Selon les mots de Julio Aróstegui :

*« Toute recherche dans une science sociale, quelle qu'elle soit, et donc en historiographie, est impossible à mener sans un support bibliographique correct et suffisant. C'est-à-dire sans consulter l'appareil précis de la bibliographie scientifique sur un sujet donné [...] »*⁶⁸

D'autre part, et sur la base des objectifs généraux, en termes de sociabilité, d'immatérialité et d'identité, la recherche directe, descriptive et explicative est considérée comme idéale. Dans cette section, la méthodologie de l'histoire orale entre l'enquêteur et l'interviewé est indispensable, passant d'une position passive, se référant au source, à une position active.

Ces deux perspectives, passive et active, toutes deux réflexives, établissent une analyse complète de toutes les sources concernant le sujet de la thèse.

Par conséquent, et sur la base de ce qui a été décrit ci-dessus, pour mener à bien le projet, il est nécessaire de commencer par classer les sources d'information en deux catégories :

⁶⁶ Arias, Fidias, *El proyecto de investigación. Introducción a la metodología científica*, Caracas, Editorial Episteme, 2012, p. 27.

⁶⁷ Alía Miranda, Francisco. *Técnicas de investigación para historiadores. Las fuentes de la Historia*, Madrid, Síntesis, 2008, pp.51-56. Citation originale: « del análisis de las fuentes y documentos de la historia para comprender, contrastar el documento con el fin de analizar y validar, o no, las hipótesis planteadas »

⁶⁸ Arostegui, Julio. *La investigación histórica: teoría y método*. Barcelona, Crítica, 1995, p. 405. Citation originale: « toda investigación en cualquier ciencia social y, por tanto, en historiografía es imposible de llevar a buen término sin un correcto y suficiente apoyo bibliográfico. Es decir, sin la consulta del aparato preciso de la bibliografía científica sobre un determinado tema [...] »

- a) Des sources vivantes (entretiens avec l'objet de l'analyse, les mineurs, avec un accent particulier sur les questions syndicales et de sociabilité, sans ignorer d'autres dimensions comme le genre).
- b) Les sources documentaires (imprimées, audiovisuelles et électroniques). Une fois l'origine des références déterminée, elles seront analysées et examinées.

6.1. Sources

Comme expliqué dans la section Méthodologie, la thèse sera abordée à partir de deux sources principales, documentaires et orales. Néanmoins, étant donné qu'une partie de l'étude des espaces et des pratiques de la sociabilité portera sur les bâtiments où se déroulent ces pratiques quotidiennes (les tavernes et les églises en sont des exemples), les espaces de la sociabilité eux-mêmes seront intégrés à l'analyse, non pas d'un point de vue architectural mais plutôt à partir d'une analyse socioculturelle de ces espaces et des pratiques qui y ont lieu.

Cette approche a pour but d'enrichir et d'élargir l'étude, en liaison avec les deux sources mentionnées ci-dessus.

Les principaux bâtiments à analyser seront ceux appartenant à la mine elle-même où, selon les témoignages documentaires ou oraux, des processus et/ou des pratiques de sociabilité ont eu lieu. De même, certains espaces extérieurs à la mine seront tout aussi intéressants pour l'analyse de la sociabilité minière, comme les *chigres*⁶⁹, les places publiques ou celles situées devant les édifices religieux, les maisons de village et autres espaces de sociabilité.

Les principales sources documentaires proviendront des archives des entreprises elles-mêmes, qui jusqu'en 1967 étaient constituées d'une douzaine de sociétés minières historiques. Après le décret de 1967, toutes les entreprises ont convergé en une entité publique, avec une participation privée, appelée "Hulleras del Norte, S.A." (HUNOSA),

⁶⁹ Diccionario General de la Lengua Asturiana (DGLA), *chigre*:

Taberna [Lln. Rs. Pa ("no se usaba antes. Ahora sí. Se decía siempre la tabierna"). Cb. Cg. Xx. Cp. Cñ. Ac. Bi. Sr. Sb. Ca. Ay. Ll. Ri. Sd. Qu. Tb. Sm. An. Gr. Pr. Vd. Tox. /Mánt/.] . Taberna pequeña, tasca [Md.] . Bar, tasca [Llg.] . Tienda donde se venden licores al por menor o sidra en botellas [JH.] . Tienda de bebidas al por menor [R.] . Taberna de sidra y vino [JS.] . Lugar donde se bebe y vende sidra [Llib]

qui reprendrait toutes les archives minières existant dans les autres entreprises, tout en produisant ses propres archives d'entreprise.

Les sources orales auront un poids important dans la production du matériel scientifique de la thèse. En raison du sujet de l'étude, de l'objet, les pratiques et espaces de sociabilité, et du sujet, les mineurs, la méthode la plus fiable pour pouvoir contraster les expressions de sociabilité informelle est la méthodologie directe utilisant, à cette fin, l'entretien semi-structuré. Pour cela, on utilisera les archives de l'AFOHSA, en se référant à deux entretiens, ainsi que la construction d'une archive propre à travers les entretiens réalisés entre l'enquêteur et les personnes interrogées, avec un total de sept entretiens.

Cette raison est due à l'objet de l'étude, qui étant un sujet d'intérêt et de nouveauté, il n'existe pas d'entretiens qui se concentrent directement sur les espaces et les pratiques de sociabilité dans la mine asturienne. Il a donc été nécessaire de réaliser plusieurs entretiens dans la zone d'étude.

Les critères utilisés pour interviewer les mineurs, pour réaliser le travail de ce mémoire, étaient basés sur plusieurs questions, la première et la plus évidente étant que les personnes interrogées aient travaillé comme mineurs dans la région d'étude, la vallée du Caudal, entre les années proposées dans le cadre temporel. Une fois ce filtre établi, le critère suivant à prendre en compte était la catégorie (quelle profession la personne interrogée exerçait au sein de la mine) de la personne interrogée. Dès le départ, l'hétérogénéité des personnes interrogées a été établie, afin de pouvoir couvrir un maximum de points de vue, et de ne pas limiter le travail à quelques mineurs appartenant tous à la même catégorie.

En effet, nous voulions voir comment les pratiques de sociabilité étaient réalisées entre les différentes catégories de mineurs, s'il y avait des différences entre un mineur qui extrait du charbon et un autre qui collecte du charbon pour le transporter dans la mine, ou s'ils partageaient des pratiques et des espaces ensemble.

Une autre question très importante concernait la capacité de mémoire des personnes interrogées. L'objectif était d'avoir un contact avec les personnes interrogées dont la mémoire était plus claire, ce qui permettrait un entretien sans accroc.

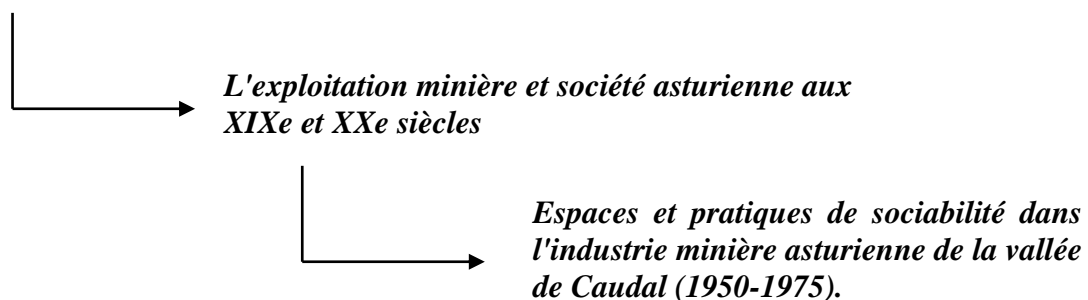
Enfin, une catégorie a été prise en compte : la pertinence de la personne interrogée. Certains d'entre eux étaient des icônes au sein du mouvement minier, mais le travail ne visait pas une analyse syndicale. L'intérêt et la question du choix des personnes interrogées tenaient plutôt au fait qu'il s'agissait de mineurs respectés et reconnus, dont beaucoup continuaient à exercer des pratiques de sociabilité qu'ils avaient apprises d'autres mineurs, les transmettant d'une génération à l'autre. La solidarité est un pilier fondamental, un élément insondable de la culture minière.

Tout ce matériel est étayé par une liste bibliographique qui soutient la partie théorique non seulement de la méthodologie mais aussi des sections successives, historique, technique, économique, et qui permet d'accorder un environnement et un cadre général à la thèse, en la plaçant dans un contexte géographique, chronologique et contextuel afin de comprendre le sujet et l'objet de la thèse.

7. Structure de la Mémoire

Outre l'Introduction, qui présente et justifie la pertinence du thème, expose l'objet de la recherche, la méthodologie, les sources et l'état de l'art, le Plan de Mémoire obéit au schéma suivant, en partant d'une approche plus générale à une question plus particulière.

Industrie espagnole



Cette structure nous permet de comprendre, À partir d'une contextualisation historique sur l'industrie espagnole, comment a-t-elle affecté une région particulière et comment la société et ses pratiques en particulier dans le domaine de la sociabilité, ont répondu aux

changements non seulement économiques et politiques, mais aussi aux changements de la société elle-même, passant des modèles préindustriels aux modèles industriels.

La structure du travail prévoit, à travers cette articulation et séquence logique, d'enquêter et d'analyser ces espaces et pratiques, comment ils étaient, comment ils étaient organisés, comment ils fonctionnaient et aussi, bien qu'indirectement, si ces pratiques et espaces ont survécu d'un mode de vie préindustriel ou ont été adaptés à la nouvelle réalité industrielle qui existait dans les Asturies à la fin du XIXe et au XXe siècle.

Les chapitres successifs traitent de questions plus spécifiques, avec un chapitre consacré à la mine asturienne et un autre consacré au thème principal de ce Mémoire, les espaces et les pratiques de la sociabilité asturienne. Un dernier chapitre traitera d'une proposition de contribution à la société avec une proposition d'offre et de sensibilisation à l'importance des espaces et des pratiques de sociabilité, pour réveiller la mémoire des souvenirs, à travers l'éducation et la diffusion.

On peut ainsi observer une structure en pyramide inversée, avec des questions générales au sommet, suivies de questions plus spécifiques.

8. État de l'art

L'industrie minière a été le premier processus d'industrialisation des Asturies. En raison de l'ampleur de cet événement, le processus de construction de l'industrie minière a été abordé et analysé d'un point de vue historique, économique et social.

L'analyse a convergé à partir de différentes positions, de l'histoire purement économique, Manuel Diaz-Faes Intriago, à l'émergence de la classe bourgeoise asturienne, Francisco Erice, ou au développement industriel des Asturies elles-mêmes aux XIXe et XXe siècles, Germán Ojeda, ou en introduisant des questions sur le patrimoine industriel et sa relation avec le territoire, Miguel Ángel Álvarez Areces.

Il est important de souligner la pertinence des travaux sur le patrimoine industriel et les mines de charbon, qui ont motivé de nouvelles recherches pour approfondir et construire l'histoire des mines de charbon dans les Asturies. Grâce à cette historiographie, il est possible de réaliser une analyse qualitative du rôle joué par le charbon dans les

processus d'industrialisation, ainsi que de l'émergence de la bourgeoisie asturienne, du mouvement ouvrier et du patrimoine industriel.

Certains des principaux ouvrages et auteurs sont cités ci-dessous pour guider le projet de recherche, ainsi que pour fournir un cadre général du contexte social, économique et politique :

- «La investigación histórica: teoría y métodos» Julio Arostegui; «El proyecto de investigación. Introducción a la metodología científica » Fidiás Arias. Tout travail scientifique doit commencer par une réflexion approfondie sur son objet d'analyse, ses problèmes, ses objectifs et sa méthodologie. Ces points, parfois négligés ou réduits au minimum dans certains travaux universitaires, constituent la base sur laquelle reposeront tous les travaux ultérieurs. Il est donc essentiel de disposer d'une bonne base de départ pour réaliser les objectifs et les approches proposés. C'est pourquoi, pour ce mémoire, l'un des premiers points, avant de commencer la recherche de matériel, il était essentiel de lire et d'avoir un bon cadre de référence dans les questions soulevées au début de ce paragraphe.
En la matière, les deux grandes références en matière de projets de recherche historique, Julio Arostegui et Fidiás Arias. A travers leurs ouvrages, ils ont permis de construire le "comment" de l'étude afin de répondre aux problèmes soulevés dans *l'Introduction*.
- «Asturias en la industrialización española, 1833-1907» Germán Ojeda; «La minería de la Hulla en Asturias (un análisis histórico)» Manuel Díaz-Faes Intriago. Des ouvrages de référence sur tout ce qui concerne l'exploitation minière dans les Asturies et son contexte dans l'industrialisation espagnole des XIXe et XXe siècles. Sa valeur au sein de la thèse est donnée par l'énorme analyse de la production de houille, qui nous permet d'avoir une vision exacte du volume productif des Asturies par rapport au charbon, et dans l'analyse des premières entreprises industrielles de la région. L'analyse tirée de ces deux ouvrages sera importante pour le Chapitre 1.
- «La burguesía industrial asturiana (1885-1920)» Francisco Erice; «Historia de España. La dictadura de Franco. Vol. 9» Fontana, J. y Villares, R. (dir.). Ces deux

volumes sont essentiels pour comprendre, d'une part, l'émergence de la bourgeoisie industrielle, qui est allée de pair avec le processus d'industrialisation des Asturies, et permet de vérifier, à travers l'analyse de cette classe sociale, l'évolution de l'industrie minière-métallurgique, l'origine de nombre de ces actifs, tant étrangers que nationaux, et l'histoire économique de la région elle-même. L'autre volume introduit historiquement la période couverte par la thèse, les années franquistes, 1950-1975, et grâce à son étude actualisée et récente, les analyses sociales et économiques nous permettent de présenter l'exploitation du charbon asturien dans le contexte national. Les deux livres offrent une perspective non seulement sur l'histoire industrielle et économique, mais aussi sur la manière dont une bourgeoisie s'est formée à la suite de ce développement de l'industrie, tant en Espagne que dans les Asturies. Leurs travaux sont donc fondamentaux pour le Chapitre 1 de ce Mémoire.

- «El Primer franquismo. Los años de la autarquía» Stanley G. Payne. L'un des points les plus importants du Chapitre 1 est le rôle joué par le franquisme dans le développement de l'industrie minière pendant le premier régime franquiste (1939-1957). C'est au cours de ces années que les mineurs ont commencé à se constituer en une classe ouvrière unique, marquée par le contexte politique et économique de l'époque et du lieu. Pour cela, le travail de Stanley G. Payne est fondamental, car son analyse de l'économie, ainsi que de la politique et de la société, nous permettra d'avoir une base à partir de laquelle projeter le travail.
- «Tierra negra, minas y mineros Volumen I, II y III» Eduardo Urdangaray y Ramón Jiménez. Ce photoreportage unique en son genre dans les expositions photographiques sur le charbon est une analyse, à travers plus de trente mille diapositives, de l'exploitation du charbon dans les régions charbonnières espagnoles (Asturies et León) et dans d'autres régions de pays à tradition minière (Allemagne, France, Pologne ou République Tchèque), qui révèle que les territoires charbonniers ont un dénominateur commun similaire. Ce sont des histoires avec des liens communs. L'activité minière a façonné les territoires, leur économie et leur société. Sans que personne ne le dise directement, les images qui composent l'exposition Tierra Negra révèlent un récit commun. On peut y voir et

y sentir l'histoire d'un boom économique, la transformation d'un territoire, la croissance démographique et aussi le déclin, la récession industrielle et les efforts pour maintenir le territoire en vie, ce que nous connaissons comme la réactivation, faite de nouvelles infrastructures et d'entreprises palliatives. Les travaux d'Eduardo Urdangaray et de Ramón Jiménez illustrent les changements intervenus sur le territoire asturien, notamment dans l'exploitation du charbon. C'est grâce à leurs photographies et à la compilation de ce matériel provenant de différentes archives que nous avons une vision spatiale et temporelle qui nous permettra d'illustrer les Chapitres 2 et 3 de ce Mémoire.

- «Trabajo industrial: Identidades, memoria y patrimonio» Rubén Vega García. Les fonds documentaires de *Archivo de Fuentes Orales para la Historia Social de Asturias* (AFOHSA) constituent un élément indispensable et obligatoire si l'on souhaite aborder une question telle que l'exploitation minière asturienne, que ce soit du point de vue de la lutte syndicale, du genre ou du patrimoine immatériel. La contribution de ces fonds à la reconstruction de l'histoire des Asturies dans le contexte du franquisme est incontestable et nous permet d'approfondir de plus en plus les questions liées au travail industriel, mais aussi à la société. L'œuvre de Rubén Vega sera indispensable pour l'analyse de la société asturienne, en particulier la société minière, dans le Chapitre 2.
- «El proceso de formación de la clase obrera de las minas en Asturias» Enrique Moradiellos; «La clase obrera asturiana durante el franquismo» Carmen Benito del Pozo. Les travaux d'Enrique Moradiellos et de Carmen Benito del Pozo sont incontestables dans leur domaine lorsqu'ils traitent de la manière dont la classe ouvrière asturienne s'est formée. Ces ouvrages sont indispensables pour aborder le Chapitre 2, qui traite de la manière dont la société asturienne s'est formée en passant d'un modèle préindustriel à un modèle industriel. Ainsi que la formation de la classe ouvrière minière elle-même. Des ouvrages qui traitent de son origine, de son évolution et de diverses questions qui donnent une vision très large de cette classe sociale.
- «Sociología: Estudios Sobre las Formas de Socialización» et «Cuestiones fundamentales de la Sociología» George Simmel ; «The división of Labour in

Society» Émilie Durkheim; «Las formas de sociabilidad» G. Gurvitch. La question des pratiques de sociabilité est l'axe fondamental et principal de ce Mémoire. C'est pourquoi il est nécessaire d'obtenir une bibliographie spécialisée sur cette question. Des classiques aux ouvrages les plus récents, il s'agit d'une étape importante pour répondre à la question "Qu'est-ce que la sociabilité ?". C'est dans ce but que les premiers travaux sur ce concept ont vu le jour. Pour George Simmel, la plupart des relations humaines peuvent être considérées comme un échange dans la mesure où elles doivent gagner en substance et en contenu. Toute action réciproque doit donc être considérée comme un échange. L'homme a une impulsion innée vers la sociabilité, il a toujours tendance à établir des relations avec les autres, à interagir avec ces autres. Cette tendance à l'interaction est rarement désintéressée, causée par des besoins et des intérêts économiques ou sociaux particuliers. Bien qu'il puisse y avoir une sociabilité qui ne soit pas désintéressée, dans les questions de sociabilité minière, nous constatons que beaucoup de ces pratiques sont basées sur un intérêt purement solidaire, et que nous pouvons correspondre à la description de George Simmel d'établir des relations avec les autres. Les travaux de Durkheim et de G. Gurvitch, ainsi que ceux de Simmel, permettent de comprendre ce qu'est la sociabilité, ses pratiques et comment elles s'expriment dans une société. Par conséquent, malgré leur caractère classique, leur valeur réside dans le fait qu'il s'agit de livres fondamentaux pour comprendre le point principal de l'étude de la Mémoire, à savoir les espaces et les pratiques de la sociabilité. Cette triade est donc le point de départ du Chapitre 3. Il comprend des aspects historiographiques tels que Zozaya, María⁷⁰.

- «La producción del espacio» Henri Lefebvre. Tout le travail d'Henri Lefebvre consiste à soulever dans son œuvre une question d'une grande pertinence : peut-on faire exister plusieurs espaces dans un même espace ? Autrement dit, lorsque nous parlons d'espaces, ceux-ci peuvent se référer à un bâtiment, mais aussi à un espace qui n'est pas assujéti à une vision architecturale (voir par exemple les espaces ouverts à forte charge symbolique religieuse ou sociale). Henri propose que différentes visions, interprétations puissent coexister dans un espace, par

⁷⁰ Zozaya, María, *El Casino de Madrid, orígenes y primera andadura*, Madrid, Casino de Madrid, 2002, p. 280.

exemple, dans une usine il peut y avoir un espace productif, social et même de genre. Cette vision plurielle des espaces s'inscrit dans la proposition de l'ouvrage, puisque la mine elle-même est un espace industriel mais où se déroulent des pratiques de sociabilité informelle. Ainsi, le travail de Lefebvre ajoute une autre couche à l'analyse des espaces, ce qui est essentiel dans le Chapitre 3.

- « Sociabilité minière et changement social à Sallaumines et à Noyelles-sous-Lens (1900-1980) » Claude Dubar, Gérard Gayot, Jacques Hédoux. La sociabilité minière couvre une multitude d'espaces temporels et géographiques. En fait, il existe plusieurs ouvrages qui traitent de la même question dans d'autres pays ayant une forte tradition d'études minières, comme l'exploitation du charbon. On peut tirer des conclusions de ces travaux, car ils ont travaillé sur la question des espaces et des pratiques de sociabilité, ainsi que sur la connaissance d'autres communautés et la vérification de l'existence ou non d'une culture minière qui présente des similitudes, en gardant toujours à l'esprit les similitudes entre ces communautés et la région étudiée dans ce travail. C'est de cette réflexion que découle l'étude menée par Claude Dubar, Gérard Gayot, Jacques Hédoux sur la sociabilité minière dans la région de Sallaumines et de Noyelles-sous-Lens dans le Nord-pas-de-Calais. Une région minière, très similaire à la région des Asturies, tant au niveau de la géologie que du développement de la culture minière. C'est pourquoi le travail de ces chercheurs permet de retracer, au Chapitre 3, en quelque sorte, les ponts et les similitudes entre des régions éloignées mais similaires.
- «Sociabilidad informal y semiótica de los espacios. Algunas reflexiones de método» Jorge Uría. Jorge Uría a été l'un des principaux chercheurs sur la sociabilité formelle et informelle dans les Asturies aux XIXe et XXe siècles. Plusieurs de ses travaux sur les espaces de sociabilité comme les théâtres, les cafés et les espaces informels comme les tavernes des Asturies en témoignent. Elle a également contribué à la création d'un cadre méthodologique, tel que le travail présenté ci-dessus, pour fournir des outils d'analyse de la sociabilité afin d'aborder le travail de ce Mémoire dans le Chapitre 3.
- «El mutualismo minero en la Asturias Contemporánea» Luis Benito García Álvarez. Le mutualisme a été un processus de grande importance dans la région

des Asturies, sans lequel il est impossible de comprendre bon nombre des pratiques sociales d'aide et de survie qui existaient parmi les mineurs et qui ont permis des processus tels que la mobilisation syndicale ou les pratiques de sociabilité.

- «Trabajo y espacio social en una comunidad minera asturiana» José Luis García García. Un travail important pour comprendre la dimension de l'espace dans l'industrie minière. Dans cette analyse, José Luís García García analyse l'importance de comprendre et d'appréhender deux espaces très différents : l'intérieur de la mine, avec sa propre dynamique soumise au rythme et à la réalité même de la mine : peu de lumière, des dangers et la construction et la déconstruction d'espaces et de non-espaces. Il y a aussi l'espace extérieur, où la communauté et les pratiques sociales sont tout aussi importantes pour comprendre comment la culture minière s'est étendue au-delà des mines et des districts miniers. Les travaux portent sur la considération même du mineur, ainsi que sur des études autour de lieux et d'époques.
- «Paternalismo y construcción social del espacio en el poblado de Arnao (Asturias), 1855-1937» Jorge Muñoz Sánchez. Le village d'Arnao à Castrillon (Asturies) est remarquable pour être l'une des premières zones industrielles des Asturies, et un exemple de productivité et de paternalisme industriel. Ce modèle a ensuite été reproduit par d'autres entrepreneurs espagnols. Ce travail n'est pas seulement consacré à une histoire de l'entreprise dans les Asturies, mais couvre également les pratiques de sociabilité, les premières que nous aurions dans les Asturies autour de l'exploitation minière, ainsi que les pratiques commerciales pour détruire cet associationnisme informel et cette sociabilité spontanée. Ces modèles ont beaucoup de points communs avec ceux que nous verrons dans les vallées minières, et sont similaires dans leur spontanéité et leur informalité.
- «Paisaje y patrimonio mineros en Udías, Cantabria» *Ería: Revista cuatrimestral de geografía*, N° 63, 2004, p. 58-71; «"Rough Characters": Mineros, alcohol y violencia en el Linares de finales del siglo XIX» *Historia social*, N° 19, 1994, p. 77-98; «¿El minero borracho?: Alcoholismo y disciplinas industriales en Asturias», *Los Cuadernos del Norte: Revista cultural de la Caja de Ahorros de*

Asturias, Año nº 6, Nº 29, 1985, p. 58-63; *El obrero soñado: : ensayo sobre el paternalismo industrial (Asturias, 1860-1917)*, Madrid, Siglo Veintiuno de España Editores, 1990; *La fomación de un espacio minero: transformaciones producidas por la explotación de mineral de hierro en la bahía de santander, 1841-1936*. Gerardo J. Cueto Alonso. Thèse de doctorat supervisée par José Sierra Álvarez (dir. tes.). Universidad de Cantabria (2002), José Sierra Álvarez. Les travaux de José Sierra Álvarez sur l'exploitation minière et ses pratiques sont indispensables pour comprendre et appréhender le développement de l'activité industrielle et son impact sur les communautés. Les éléments traités par le Dr. José Sierra permettent de comprendre comment les communautés minières sont configurées, ainsi que leur développement à différentes échelles (ménage, local, communauté) et les interactions entre mineurs et gestionnaires.

Cette présentation est loin d'être exhaustive et son propos est avant tout d'énoncer les principaux ouvrages qui ont servi de base pour le Mémoire. Beaucoup d'autres études seront utilisées dans les différents chapitres de la thèse et, à ce moment-là, leur contribution pour notre recherche sera plus évident.

CHAPITRE 1. CONTEXTE HISTORIQUE. LES ASTURIES AUX XIXE ET XXE SIÈCLES. L'INDUSTRIE MINIÈRE

«Asturias te saluda cariñosa,
Benéfico Marqués; y sus montañas,
Á impulso de tu diestra poderosa,
Tesoros brotarán de las entrañas
Á enriquecer sus playas deliciosas
Vienes á este rincón de las Españas,
Era feliz! Al misero mendigo
Le darás pan, ocupación y abrigo»⁷¹

L'industrialisation asturienne s'est articulée dès ses débuts autour de l'exploitation du charbon, les premières exploitations documentées remontant à 1792 et l'activité perdurera jusqu'aux années 80 et 90 du XXe siècle avec les débuts de la décarbonisation dans les Cuencas Mineras, même si c'est entre le début de 1900 et 1975 que se situe l'âge d'or⁷² de l'exploitation minière asturienne. Nous parlons donc d'une industrie qui, à la fin de 1990, comptait 160 ans de tradition, de développement et d'exploitation, située dans une géographie très spécifique et qui a affecté le paysage ainsi que les modes sociaux et la société asturienne elle-même.

Le premier intérêt pour l'utilisation du charbon est venu de l'État lui-même, tant sous le règne de Charles III que dans les dernières années du règne de Ferdinand VII⁷³.

⁷¹ De Llanos de Noriega, Eulalia. *A la venida y muerte del Excmo. Sr. D. Alejandro Aguado, Marqués de las Marismas del Guadalquivir* / por la Señorita Doña E. de Ll.; publicado por la Sociedad Económica de Amigos del País de Gijón, 1842, Recuperado el 8 de febrero 2022, del sitio web Biblioteca de Asturias "Ramón Pérez de Ayala": Biblioteca Pública Estatal de Oviedo.

<https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/registro.cmd?id=2418>

⁷² Díaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 15.

⁷³ Erice Sebares, Francisco. *La burguesía industrial asturiana (1885-1920): aproximación a su estudio*, Silverio Cañada, 1980, p. 21. Díaz-Faes Intriago, Manuel. *op. cit.*, p. 17.

Les premières manifestations d'intérêt pour le minéral dans les Asturies proviennent du siècle des Lumières, en vogue dans le courant général de l'Europe au XVIIIe siècle⁷⁴. La première contribution écrite et diffusion du minéral du charbon que nous avons dans les Asturies est l'ouvrage *Historia natural y medica del Principado de Asturias* (1762), de Gaspar Casal y Julián⁷⁵, qui a effectué une première analyse des minéraux trouvés dans la région, détectant du charbon dans «*de nombreux endroits*»⁷⁶. Un peu plus tard que le travail de Gaspar, on trouve celui de Fray Íñigo de Buenaga, qui atteste l'existence de charbon de pierre à Rengos (Cangas de Narcea)⁷⁷.

Avant les publications sur la houille, au cours du XVIIIe siècle, les travaux dont nous disposons sur l'établissement d'études et l'utilisation du charbon asturien proviennent de la main d'hommes éclairés et militaires, les plus éminents de cette période étant Gaspar Melchor Jovellanos et Fernando Casado de Torres e Irala.

Gaspar Melchor Jovellanos concentre ses préoccupations sur les pouvoirs, les avantages et l'utilisation du charbon au sein du Royaume, comme en témoigne sa correspondance avec d'autres hommes politiques et intellectuels espagnols sur le thème de la houille. Dans sa lettre au ministre Valdés⁷⁸, il décrit comment le charbon des Asturies était consommé à Santander et Bilbao avant d'autres charbons étrangers, comme il l'indique «*[...] qu'à Santander le charbon anglais a déjà été complètement banni, et que le charbon des Asturies a été généralement introduit.*»⁷⁹.

⁷⁴ Jean le Rond D'Alembert lui-même a caractérisé le XVIIIe siècle comme le siècle de l'histoire naturelle (José María de Peralta y Sosa, 1987-1988, p. 93). L'ardeur à analyser et à numéroter l'Histoire naturelle entraînera de nombreux savants des Lumières dans de véritables épopées pour cataloguer et diffuser les premiers écrits paragéologiques. Cette fièvre scientifique n'était pas exempte d'un intérêt de l'État pour la connaissance, la domination et le contrôle des ressources naturelles disponibles sur leurs propres territoires, bien qu'elle ait été répandue dans les expéditions menées par la Couronne espagnole dans les colonies (Nieto, Mauricio, 1995, p. 3), il ne serait pas exorbitant ou impossible que de tels travaux soient réalisés dans le territoire insulaire.

⁷⁵ Gutiérrez Claverol, M.; Ordaz Gargallo, J., «Anotaciones geológicas de Joseph Townsed en su viaje por Asturias en 1786», *Trabajos de Geología*, 30 (2010), p. 396.

⁷⁶ Gaspar Casal y Julián. *Historia natural y médica del Principado de Asturias*, Madrid, 1762, p. 33. Citation originale: «*muchos parages*».

⁷⁷ Gutiérrez Claverol, M.; Ordaz Gargallo, J., *op. cit.*, p. 396.

⁷⁸ Il s'agit d'Antonio Valdés y Fernández-Bazán, qui a occupé le poste de ministre de la Marine (1783 - 1795).

⁷⁹ Melchor Jovellanos, Gaspar. *Carta de JoveLlanos al Ministro Valdés sobre consumo de carbón [Manuscrito] 1791*, Recuperado el 8 de noviembre 2021, del sitio web Biblioteca de Asturias "Ramón Pérez de Ayala": Biblioteca Pública Estatal de Oviedo, hoja 1. Citation originale: «*[...] que en Santander está ya del todo desterrado el carbón Inglés, y introducido generalmente el de Asturias*»

Ce n'était pas une tâche facile, en raison de l'effort à fournir pour introduire le charbon national et étendre son utilisation au sein de la population en abaissant le prix ainsi qu'en citant la qualité du charbon, Ce ne fut pas une tâche facile, en raison de l'effort pour introduire le charbon national et étendre son utilisation parmi la population en baissant le prix ainsi qu'en citant la qualité du charbon, en citant le cas de Bilbao que Jovellanos relate ci-dessous :

« [...] après de nombreux efforts faits par les Anglais pour retenir l'introduction des charbons au profit de la modicité du prix qui descendait jusqu'à 4½ rs. (reales) vn. le quintal castillan, le charbon des Asturies l'emporta finalement, par sa bonne qualité et son juste prix. »⁸⁰

La conclusion que tire Jovellanos lui-même est la nécessité d'introduire des maîtres charbonniers et que ceux-ci, à leur tour, introduisent l'utilisation du "fruit national"⁸¹, le charbon, pour leur consommation et bannissent ainsi le fruit étranger⁸².

On peut y voir les premières déclarations politiques sur la question du protectionnisme, une tendance qui se manifesterà dans les années suivantes lorsque les premières industries charbonnières s'établiront sur le sol asturien et chercheront, par le biais de politiques protectionnistes, à proclamer des tarifs sur le charbon étranger, ainsi que des statuts protectionnistes pour le charbon national afin de monopoliser le marché espagnol avec le produit local⁸³.

La question de la préférence pour le charbon est due au caractère bon marché de ce minéral, qui trouve son origine dans la longue tradition d'exploitation minière qui a existé dans les îles britanniques pendant 250 ans. Outre cette pratique, plusieurs éléments déterminants ont contribué à l'essor de l'industrie charbonnière anglaise, tels que la vente à la mine et l'absence prolongée de taxes sur le minerai, qui ont permis aux mines d'en

⁸⁰ *Ibidem*, hoja 1. Citation originale: «[...] Después de muchos esfuerzos realizados por los ingleses para retener la introducción de los carbones en favor del bajo precio, que bajó a 4½ rs. (reales) vn. el quintal castellano, el carbón asturiano se impuso finalmente, por su buena calidad y justo precio»

⁸¹ Citation originale: «Fruto nacional»

⁸² *Ibidem*, hoja 3.

⁸³ Ojeda, Germán. *Asturias en la industrialización española, 1833 – 1907*, Madrid, 1985, pp. 73-94.

tirer profit, et la présence d'infrastructures, les canaux⁸⁴, pour le transport rapide du minerai.

La question des infrastructures allait devenir l'un des débats les plus passionnés de la politique et de l'histoire de la houille. Un exemple de la détermination des acteurs de l'exploitation minière asturienne à doter la région d'infrastructures sont les deux lettres de Fernando Casado de Torres et d'Irala, dans lesquelles l'ingénieur regrette que le Nalón ne soit pas navigable, car s'il l'était, ils construiraient sur les rives du fleuve « [...] *Je dis que nous verrions des usines de bouteilles, des forges, des raffineries de cuivre, des fours à tuiles et à briques, des poteries, des moulins à marteaux et d'autres moulins dans lesquels le charbon minéral entre comme agent ou comme auxiliaire* »⁸⁵.

Cette perception est étayée par les propos du marquis Bernando de Campo lui-même, qui indique dans la même lettre que « *les mines de charbon et les canaux sont les clés de tout* »⁸⁶, faisant référence au fait que le charbon était l'énergie pour tout ce dont un État avait besoin et que les canaux rendaient le prix du charbon moins cher, d'où son expression ils sont les « *clés de tout* ». Une approche viable si l'on tient compte de l'expansion du système de canaux en Angleterre de 1780 à son apogée vers 1810, qui a permis le transport du minerai des mines vers les grandes villes commerciales et consommatrices, faisant ainsi baisser le prix total⁸⁷. En témoignent les taux payés à Londres et dans les villes de l'intérieur, qui s'inscrivent dans le schéma du canal anglais.

Fernando Casado de Torres e Irala fut un autre des promoteurs du charbon et le principal moteur des premières mines des Asturies⁸⁸, situées autour de la rivière Nalón,

⁸⁴ Del Campo, Bernando. *Dos cartas del Marqués del Campo, Embajador de España en Londres a JoveLlanos, sobre carbonos*, 1790, Consulté le 8 novembre 2021, sur le site de la bibliothèque " Ramón Pérez de Ayala " des Asturies : Bibliothèque publique de l'État d'Oviedo, hoja B-21 (3). https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/busqueda_referencia.cmd?idValor=18825&id=1144936&posicion=1&forma=ficha

⁸⁵ Casado Torres, Fernando. *Dos cartas de Casado de Torres a JoveLlanos sobre carbonos*, Oviedo, 1791-1792, Consulté le 8 novembre 2021, sur le site de la bibliothèque " Ramón Pérez de Ayala " des Asturies : Bibliothèque publique de l'État d'Oviedo, hoja XL1-20-117 (2). Citation originale: «[...] digo, veríamos fábricas de botella, farderías, refinerías de cobre, hornos de teja, y ladrillo, alfarerías, martinetes, y otros ingenios en que el carbon mineral entra como agente, ó como auxiliar» <https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/registro.cmd?id=4202>

⁸⁶ Del Campo, Bernando, *op. cit.*, B-21 (3). Citation originale: «minas de carbón y canales, son las llaves de todo»

⁸⁷ Turnbull, Gerard. «Canals, Coal and Regional Growth during the Industrial Revolution», *The Economic History*, Nov., 1987, Vol. 40, No. 4, p. 540-545

⁸⁸ Si la première initiative n'est pas celle de Fernando Casado de Torres e Irala, il faut remonter aux années 70 du XVIIIe siècle avec la création de la Compagnie de San Luis. Son objectif était d'exploiter tous les gisements de charbon de la région. Cependant, elle n'a pas pu remplir cette tâche en raison de la

dans les actuelles communes de Langreo et San Martín del Rey Aureliano. Le nombre total de mines que Fernando Casado « *met en service* »⁸⁹ s'élève à quelque 25, ce qui indique et révèle l'intérêt avéré pour les puissances charbonnières de la région. Ces capacités sont louées dans les propres lettres de l'ingénieur, où il fait l'éloge de la qualité du charbon et de la facilité avec laquelle il est possible de profiter des filons, sans avoir besoin de machines d'assèchement ou « *d'autres appareils* »⁹⁰. Il conçoit également le premier four à coke (Voir Figure 3), en copiant les modèles anglais, mais ses performances sont désastreuses et conditionnent l'industrie minière jusqu'au milieu du XIXe siècle.

À cette activité géologique et productive s'ajoute l'activité déployée en matière de politique intérieure, avec l'émission de plusieurs arrêtés royaux visant à légiférer sur les mines, comme celui du 26 décembre 1789, qui exempte les mines de charbon du principe de la redevance minière, prévoyant que le bénéfice de ce type d'exploitation ainsi que le trafic et l'exportation sont libres, et celui du 15 septembre 1790 reconnaissant l'impérieuse nécessité de convenir d'une réglementation générale des mines.

En outre, des propositions et des initiatives ont été encouragées pour la modernisation et le progrès de la région en matière minière, comme la création de *Real Instituto Asturiano de Náutica y Mineralogía* en 1794⁹¹. Ces propositions sont nées d'un réel intérêt pour la valorisation du grand capital que représente le minerai de houille dans la région des Asturies.

Cependant, toutes les mesures prises ne pouvaient qu'être abandonnées et ruinées, car elles n'avaient que peu de résultats pratiques et donc réels par rapport à ce qui était proposé dans les manuscrits et les ordonnances royales de la fin du siècle. Parmi les échecs de la production et de l'extraction du minerai, nous pouvons entrevoir dans les

désorganisation implicite de l'entreprise elle-même, ainsi que des aspirations excessives et démesurées de l'entreprise, ce qui a conduit à sa fermeture, comme mentionné dans Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 16.

⁸⁹ Casado Torres, Fernando, *op. cit.*, hoja XLI-1. Citation originale : «poniendo en corriente»

⁹⁰ *Ibidem*, hoja XLI-1. Citation originale : «otros aparatos»

⁹¹ Díaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 16 ; Gutiérrez Claverol, M. ; Ordaz Gargallo, J., *op. cit.*, p. 398. Bien que la proposition de création de trois chaires, marine, mathématiques et minéralogie, ait été faite en 1789 et 1792 dans une proposition de G.M. Jovellanos au roi Charles IV, ce n'est qu'en 1794 que les cours ont commencé à être dispensés et que nous pouvons dater le début de l'Institut royal asturien de marine et de minéralogie.

Informe de la Sociedad Económica de Madrid al Real y Supremo Consejo de Castilla en el expediente de ley agraria,

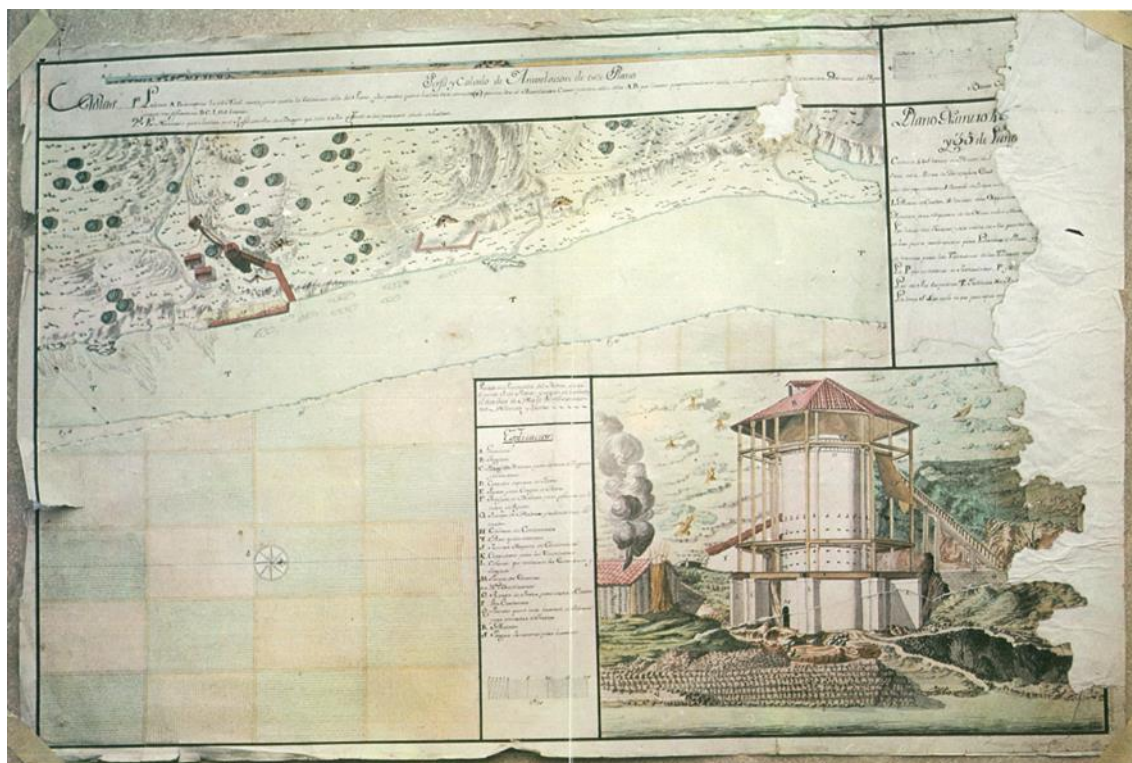


Figure n°. 3 - Premier four à coke dans la vallée de Nalón, source extraite de Adaro Ruiz, Luis. *Datos y documentos para una historia minera e industrial de Asturias. Tomo I*, Oviedo, Suministros Adaro S.A, 1981, Biblioteca de Filosofía y Letras, Oviedo.

En 1834, une raison possible dans ce que Jovellanos appelle «*entraves*»⁹², énumérant un total de trois entraves qui s'opposent au bonheur public, seule de ces trois est intéressante, pour le sujet traité, celle intitulée Troisième Classe et qui correspond aux «*entraves physiques ou celles dérivées de la nature*»⁹³. Ceux qui sont liés à l'environnement physique et aux problèmes qui en découlent par rapport à la nature, comme le manque d'irrigation ou la difficulté de communiquer en raison de l'absence ou de l'amélioration des routes intérieures et du manque de ports.

⁹² Real Sociedad Económica Matritense de Amigos del País, *Informe de la Sociedad Económica de esta Corte al Real y Supremo Consejo de Castilla en el expediente de ley agraria*, Madrid: En la Imprenta de Sancha, 1795, p. 137; Ruiz Torres, Pedro. Volumen 5. Reformismo e Ilustración, en Josep Fontana, Ramón Villares (dircts.), *Historia de España*, Madrid, Crítica, 2008, p. 20. Citation originale: «*estorbos*»

⁹³ *Ibidem*, p. 589. Citation originale: «*estorbos físicos o derivados de la naturaleza*»

Jovellanos comprit, peut-être grâce à la correspondance prolifique qu'il entretenait avec différentes personnalités de la scène politique espagnole, ainsi qu'à sa propre éducation éclairée⁹⁴, l'impérieuse nécessité de doter, d'étendre et de mettre en valeur le littoral péninsulaire de ports commerciaux permettant l'exportation du fruit national. Pour lui, le manque de mouillages et de quais était une étape préalable à un commerce extérieur profitable, l'absence de ce bien prioritaire pour l'industrie entraînait le manque de profit de la navigation, c'est pourquoi c'était un objet aussi recommandable qu'attendu⁹⁵.

On peut conclure que le XVIIIe siècle est la première étape de l'intérêt scientifique pour le charbon asturien. Ce ne sont pas seulement les habitants de la région qui ont été fascinés par ce minéral, mais le récit des voyages étrangers, dont l'exemple le plus éclairant est le voyage de l'Anglais Joseph Townsed à travers la Principauté en 1786⁹⁶, détaille l'intérêt pour les sciences naissantes de la minéralogie et de la géologie, ainsi que l'attrait de l'une des régions les plus riches en charbon d'Espagne.

Cependant, le manque de dynamisme des autorités en matière d'exploitation du minerai, ainsi que les vicissitudes politiques du début du XIXe siècle, l'occupation du Royaume d'Espagne par les troupes napoléoniennes et la guerre d'indépendance (1808-1814), ont conduit à l'apathie et à l'impossibilité de réaliser les transformations que Jovellanos et Fernando Casado de Torres e Irala jugeaient nécessaires pour tirer parti du grand capital minéral des Asturies.

Mais ce serait lié au décollage et à l'établissement définitif du régime libéral en Espagne, dans le gouvernement d'Isabel II (1833-1868), que commenceraient les premiers pas vers l'établissement de l'industrie minière dans les Asturies. Le gouvernement espagnol a joué un rôle clé dans cette phase proto-industrielle, concrétisé par la promulgation de plusieurs lois minières, la première étant la loi minière de 1825⁹⁷, encore sous le gouvernement de Ferdinand VII, mais qui a été complétée et étendue par des lois

⁹⁴ Il est intéressant de noter que le manuscrit envoyé par l'ambassadeur d'Espagne à Londres, Marques de Campo, comprend plusieurs volumes, dont la Richesse des nations d'Adam Smith. Cela souligne la connaissance que les savants espagnols des Lumières avaient eux-mêmes des courants économiques en vogue à l'époque, cités dans Bernardo del Campo. Dos cartas del Marqués del Campo, Embajador de España en Londres a JoveLlanos, sobre carbonos, 1790, hoja B.21. (3)

⁹⁵ Real Sociedad Económica Matritense de Amigos del País, *op. cit.*, p. 137.

⁹⁶ Gutiérrez Claverol, M.; Ordaz Gargallo, J., *op. cit.*, p. 400.

⁹⁷ Ojeda, Germán, *op. cit.*, p. 13

minières successives, huit d'entre elles ayant été publiées entre 1833 et 1897, y compris des décrets royaux, des statuts et des lois.

Cette publication prolifique de lois, statuts et codes est en partie due à l'intérêt des différents gouvernements pour la création d'un cadre juridique et législatif pour l'exploitation minière et les questions connexes, comme les lois successives réglementant la police des mines en 1897, puis en 1910 et 1934.

Nous pouvons souligner la législation sous le gouvernement d'Isabel II, où nous trouvons pendant cette période une tentative de réadapter les lois minières au contexte politique espagnol. Auparavant, des lois minières existaient, mais la plupart d'entre elles étaient adaptées à la réalité hispano-américaine, dont la principale production était basée sur les métaux précieux. Ce n'est qu'avec les Guerres d'Indépendance Hispano-Américaines (1808-1829) et la perte du territoire américain que l'intérêt pour l'exploitation des ressources minérales péninsulaires s'est accru ; ce changement a entraîné l'adaptation des lois existantes au nouveau cadre, mais cette adaptation n'a pas été menée à bien, car certaines lois ont hérité d'articles de lois antérieures.

Un exemple de cette tentative d'adaptation est le cas de la *Ley de Minas* de 1849, qui dans son article n°11 fixe la longueur et la largeur des concessions minières à 300 varas par 200 varas castellanas, ainsi que la possession de plusieurs mines par un même propriétaire⁹⁸. Ces dispositions ont été reprises dans la *Ley de Minas de Elhuyar* de 1825, qui fixait également les dimensions des opérations minières⁹⁹.

On constate qu'au cours du premier tiers du XIXe siècle, en termes de législation, les lois minières ont hérité des approches et des dispositions de lois plus axées sur l'exploitation minière à petite échelle, plus en phase avec l'obtention de matériaux précieux. Cependant, il ne serait pas juste de négliger les premiers précédents de l'exploitation du charbon, puisque la loi sur les mines de 1849 prévoyait, dans le cas de la houille, des dimensions plus importantes que pour les autres exploitations minières, comme l'indique la loi elle-même «*Dans les mines de charbon, de lignite ou de tourbe, chaque appartenante sera de six cents cannes de long sur trois cents de large, et jusqu'à*

⁹⁸ *Gaceta de Madrid*, n° 5327, samedi 14 avril 1849, p. 1

⁹⁹ *Gaceta de Madrid*, n° 81, jeudi 7 juillet 1825, p. 323.

*quatre appartenances pourront être concédées*¹⁰⁰, ainsi que l'importance du minéral au sein du gouvernement élisabéthain.

C'est à ce moment-là que les mines d'acier des Asturies et de Biscaye, qui soutiennent les manufactures d'armes de Trubia, Orbaiceta et Eugui, et les mines de charbon des Asturies dans les Conseils de Morgin et Riosa, figurent dans le Trésor royal.

Nous assistons donc aux premières manifestations législatives de l'intérêt suscité par la houille au sein du gouvernement d'Isabel II, avec les premiers signes d'industrialisation de la région des Asturies à travers l'usine d'armement de Trubia et l'exploitation du charbon pour sa subsistance, et la nécessité pour l'État de fournir un cadre juridique qui évoluera au cours des années suivantes, s'étendant à des réglementations de nature nettement économique, d'abord à travers les lois tarifaires¹⁰¹, et qui évoluera en fonction des intérêts et des besoins de la région avec la promulgation de diverses exemptions et privilèges économiques pour attirer les capitaux étrangers, une pratique déjà réalisée sous le gouvernement de son père, Ferdinand VII¹⁰².

Les premières années de développement du capital industriel asturien s'articulent autour de deux vecteurs, l'extraction du charbon et la sidérurgie, basés sur le capital étranger, avec une forte présence d'investisseurs belges, français et anglais¹⁰³, qui ont

¹⁰⁰ *Gaceta de Madrid*, n° 5327, *op. cit.*, p. 2. Citation originale: «En las minas de carbón, lignito ó turba, cada pertenencia tendrá seiscientas varas de largo por trescientas de ancho, y podrán concederse hasta cuatro pertenencias»

¹⁰¹ Ojeda, Germán, *op. cit.*, pp. 13, 15, 20, 23.

¹⁰² Il s'agit d'un phénomène curieux dans lequel l'État, face à l'urgence et à la nécessité d'introduire des capitaux, initialement de l'étranger, n'a eu aucun scrupule à contrevenir à plusieurs des lois qu'il avait précédemment légiférées afin de faciliter l'apparition des premières industries sur le sol asturien. Un exemple clair est celui de la Real Compañía Asturiana de Minas, qui après de longues et difficiles négociations (Ojeda, Germán, 1985, p. 13) a été autorisée non seulement à détenir les terres, mais aussi "vastes territoires dans la Principauté de Asturies pour le charbon, et dans la région de Bilbao pour le fer". Cela contrevenait à l'article 10 de la première loi minière de 1825, qui stipulait que chaque mine aurait une taille ajustée à 200 varas castellanas (environ 167,181 m) de longueur par la moitié de la latitude (environ 83,59 m) et une exemption fiscale de 25 ans (Ojeda, Germán, 1985, p. 15). Ce type d'action de la part du gouvernement espagnol visait à créer les conditions nécessaires à l'implantation d'une grande industrie moderne sur le territoire.

¹⁰³ Ojeda, Germán, *op. cit.*, p. 15, p. 27-29, p. 59. Muñiz Sánchez, Jorge, «El germen belga de la industrialización en el norte de España. Asturias, 1833 – 1838», *Signos Históricos*, vol. XXI, núm. 41, enero-junio, 2019, p. 46. Muñiz Sánchez, Jorge, González Palomares, David y González Prieto, Luis Aurelio, «Los entramados empresariales para la explotación del carbón en Asturias a mediados del siglo XIX», en *Investigaciones Históricas, época moderna y contemporánea*, 39 (2019), p. 443-472

donné naissance aux premières phases de la population ouvrière asturienne et espagnole¹⁰⁴.

Au XIXe siècle, à partir de 1830, on commence à entrevoir l'apparition d'entreprises charbonnières et métallurgiques dans les Asturies, l'une des premières étant la *Real Compañía Asturiana de Minas y Carbón* en 1833 qui, après avoir constaté la difficulté de la production de charbon dans la région, a décidé de convertir sa production au zinc et, en 1853, la *Real Compañía Asturiana de Minas*¹⁰⁵ a été créée en Belgique, qui devait être « *un exemple d'organisation et de pratique d'extraction* »¹⁰⁶.

Cette première graine de l'industrialisation des Asturies a été rejointe par d'autres projets, étrangers (anglais et français), comme la *Asturian Coal and Iron Company* en 1842, qui a connu des changements de mains et de propriétaires jusqu'à la constitution d'une société française basée à Paris, la *Compagnie Minière et Métallurgique des Asturies* en 1853.

Il y avait aussi des initiatives nationales visant non seulement à créer un réseau industriel, mais aussi à doter la région d'une infrastructure, une demande que Gaspar Melchor Jovellanos et Fernando Casado de Torres e Irala avaient déjà formulée, une nécessité pour l'extraction et le transport du minerai. Cette première tentative a conduit à la création de la *Carretera Carbonera* en 1838, qui, par l'intermédiaire de son principal promoteur, Alejandro Aguado, Marques de las Marismas, a obtenu du gouvernement l'autorisation de construire la route. Grâce à l'*Empresa del Camino Carbonero de Asturias*, 1838, les travaux ont été achevés en 1842 et ont permis de relier la vallée de Nalón et les exploitations minières, notamment la *Sociedad de Minas de Carbón de Siero y Langreo*, qui appartenait au Marques de las Marismas lui-même.

Bien qu'il s'agisse de la première route, elle n'a jamais donné de bons résultats, entre autres en raison de la faible charge transportée par les wagons qui l'empruntaient et du prix élevé du péage exigé pour son utilisation. Il a finalement été fermé en 1852 avec l'ouverture du chemin de fer de Langreo.

¹⁰⁴ Moradiellos, Enrique, «El proceso de formación de la clase obrera de las minas en Asturias», *El Basilisco: Revista de materialismo filosófico*, n° 2, 1989, p. 43-50.

¹⁰⁵ Muñiz Sánchez, Jorge, «Los inicios de la emigración de trabajadores cualificados en la industria asturiana: la Real Compañía Asturiana de Minas a principios del siglo XX», *Historia social*, 2017, no. 87, p. 49-50

¹⁰⁶ Ojeda, Germán, *op. cit.*, p. 15-18. Citation originale: «un ejemplo de organización y práctica de extracción»

Le chemin de fer, qui reliera Langreo à Gijón, sera l'une des entreprises les plus ambitieuses et les plus décisives pour le développement de l'industrie du charbon dans la région de Nalón au milieu du XIXe siècle¹⁰⁷, et établira la suprématie de la région de Langreo sur la vallée du Caudal jusqu'à la fin du siècle. Ce projet a été une entreprise personnelle de Fernando Muñoz Sánchez, duc de Riánsares, de son frère José Antonio Muñoz et de son associé Bertrán de Lis.

Bien que la suprématie de la vallée du Nalón soit incontestée, la production du bassin du Caudal ne l'est pas moins, puisqu'entre 1828 et 1843, la production de houille s'élève à environ 390 489 tonnes, qui sera dépassée après la construction de la *Asturian Mining Company*, qui verra la production passer à environ 600 313 tonnes entre 1843 et 1853¹⁰⁸. Les deux vallées étaient donc les principaux producteurs de charbon des Asturies, car elles étaient les principales entreprises en raison de leur richesse en charbon.

On peut donc constater que, dans la première moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire dans les décennies comprises entre 1800 et 1850, l'investissement dans la région des Asturies a augmenté grâce à des capitaux étrangers et nationaux, ce qui a permis d'ouvrir non seulement des entreprises charbonnières, mais aussi des mines dans les bassins du Caudal et du Nalón. En 1857, il y avait un total de 286 mines de charbon dans les Asturies. Cela indique non seulement la richesse qui existait mais aussi la volonté des particuliers d'exploiter ces ressources.

Les dernières années du XIXe siècle, des années 1850 aux années 1880, sont celles où l'industrie sidérurgique asturienne domine au niveau national. L'importance de cette industrie dans le développement industriel et minier était telle que certains pensent que l'expansion industrielle asturienne n'est pas due à l'industrie du charbon mais à la sidérurgie¹⁰⁹, qui a jeté les bases de l'exploitation du charbon pour alimenter les hauts fourneaux. Ce début a en même temps jeté les bases du décollage de l'industrie sidérurgique et minières¹¹⁰, qui permettra aux industries sidérurgiques asturiennes de

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 28-32. Pour le poids de la zone Langreo par rapport à la zone Caudal, voir Ojeda, Germán, p. 33, tableau 6.

¹⁰⁸ Erice, Francisco, *op. cit.*, p. 22

¹⁰⁹ Ojeda, Germán, *op. cit.*, p. 77.

¹¹⁰ Erice, Francisco, *op. cit.*, p. 23.

dominer, les exemples les plus clairs étant la *Sociedad Metalúrgica de Langreo*, propriété de Pedro Duro Benito en 1858, et la *Société Houillère et Métallurgique des Asturies*, à Mieres, propriété du Français Jean Antoine Numa Guilhou en 1861.

Ce déséquilibre s'explique principalement par deux raisons, dont la plus évidente est la concurrence du charbon anglais, moins cher et de meilleure qualité. Ce dernier point peut être contesté, même s'il est vrai que le charbon anglais était moins cher, ce qui ne permettait pas aux charbonniers asturiens d'être compétitifs, et que la qualité reposait plus sur un manque de connaissance que sur une réalité matérielle de la part des consommateurs.

Les attributs et les qualités du charbon asturien peuvent être comparés à ceux du charbon belge¹¹¹, tous deux formés à l'époque du bassin houiller moyen, ce que confirme Barrois lui-même dans ses études sur le bassin houiller de Sama, qui a la même datation que le bassin houiller moyen en France¹¹².

La deuxième raison découle du grave problème d'infrastructure dans les Asturies, la route du charbon étant peu pratique et nécessitant de nouvelles lignes ferroviaires pour relier le chemin de fer de Langreo à d'autres régions productrices de charbon. Cet état rudimentaire des moyens de transport, dont beaucoup étaient effectués par traction hippomobile, a été résolu grâce à différentes initiatives qui ont commencé par des lignes de chemin de fer dans la région centrale des Asturies, comme la construction de la ligne León-Gijón en 1865, du tronçon Gijón-Oviedo en 1872 et de la ligne Pola de Lena-Gijón en 1874¹¹³.

En plus de cette modernisation du réseau ferroviaire, le port de Musel n'était pas en mesure de répondre à la demande d'exportation de charbon. Ce problème sera résolu à partir de 1893 avec l'agrandissement des quais.

¹¹¹ Patac, Ignacio, *Relaciones Estratigráficas entre varias Cuencas Hulleras de Europa, España-Bélgica-Holanda-Rusia*, XV Congreso de la Asociación para el Progreso de las Ciencias, celebrada en Santander el año 1938, pp. 5-6. Recuperado del Repositorio Institucional de la Universidad de Oviedo, 10 febrero 2022, <https://digibuo.uniovi.es/dspace/handle/10651/44403>

¹¹² Truyols, J. « El Carbonífero en la obra asturiana de Barrois », *Trabajos De Geología*, 1982, 12(12), p. 13.

¹¹³ Erice, Francisco, *op. cit.*, p. 25.

Par conséquent, après les quatre dernières décennies du XIXe siècle, la sidérurgie asturienne, après la crise de 1880, a relancé le marché du fer et de l'acier à partir de 1881, bien qu'elle n'atteigne jamais les parts qu'elle avait entre les années 1860 et 1880, qui marqueront la prédominance basque sur ce marché¹¹⁴.

Ce qu'elle a signifié, c'est le décollage de l'industrie charbonnière et sa grande croissance à partir de 1882, avalisée par l'ouverture de nouvelles explorations, surtout à partir de 1890, *Hulleras de Turón*, *Sociedad Hullera Española* et *Unión Hullera y Metalúrgica de Asturias*, et par la concentration de celles qui existaient déjà.

À cela s'ajoute la vaste campagne de modernisation des infrastructures décrite plus haut, avec des ajouts tels que la *Compañía de los Ferrocarriles Económicos de Asturias* ou le *Ferrocarril del Norte*, qui ont permis, dans de nombreux cas, de relier les mines au service ferroviaire lui-même, ce qui a permis de surmonter la vétusté du système de transport avec un modèle plus rapide et moins cher vers les principaux points d'exportation¹¹⁵.

Tous ces développements et l'amélioration des infrastructures entraîneront une augmentation de la production de houille dans les Asturies, qui dépassera en 1888 le million de tonnes produites¹¹⁶, ce qui placera la région en tête des parts de marché, avec 63,8% de la production nationale¹¹⁷. Mais le fait le plus intéressant est le glissement vers le protectionnisme de la politique minière espagnole à partir de 1900, qui a connu son expression et ses répercussions maximales dans les années 1920, surtout après la dictature de Primo de Rivera.

Ce protectionnisme n'était pas nouveau, puisqu'il existait déjà des droits de douane sur les importations de charbon étranger en 1782 et 1825. Les nouvelles politiques imposées à partir de 1900 s'articulent autour de deux axes : la suspension des taxes sur le charbon et l'augmentation des droits de douane¹¹⁸, respectivement en 1904 et 1906.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 34. Germán Ojeda, *op. cit.*, p. 179.

¹¹⁵ Díaz-Faes Intriago, Manuel. *La minería de la hulla en Asturias, un análisis histórico*, Universidad de Oviedo, 1978, p. 60-64.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 65.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 66.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 72.

Afin d'obtenir ces privilèges et ces droits, les propriétaires d'exploitations minières se sont regroupés et ont formé en 1905 la *Hullera Nacional*, qui n'était rien d'autre qu'un groupe de pression dont la cause principale était de promouvoir la promulgation de dispositions législatives bénéfiques au secteur national du charbon. Des exemples de cette capacité à introduire la question du charbon dans la politique espagnole sont les deux dispositions émises le 24 février 1907 et le 14 juin 1909, qui rendent obligatoire la consommation de charbon national, mais uniquement dans les contrats passés avec l'État, et qui subventionnent le transport du charbon, respectivement¹¹⁹. Ces réponses peuvent avoir été suscitées par la perte des deux dernières colonies, Cuba et les Philippines, lors de la guerre hispano-américaine (1898).

Le protectionnisme ne fera qu'accroître sa présence, surtout après le conflit de la Première Guerre Mondiale, et les changements intervenus dans la politique espagnole à partir de 1923. Cependant, il est important de souligner la période pendant le conflit, car c'est un âge d'or pour l'Espagne, neutre pendant la guerre, en termes de production et d'exportation de minéraux¹²⁰.

Le premier symptôme a été l'augmentation de l'extraction de la houille, passant de 3 710 000 tonnes produites à une augmentation de 41%, soit environ 5 231 000 tonnes. Une autre des causes est l'apparition de nouvelles réserves de charbon dans toute la péninsule, comme à Ciudad Real, León, la région du Bierzo et Palencia ou Burgos, Logroño et Badajoz en 1916 et 1917¹²¹. Cette augmentation de la production fera des Asturies le principal producteur de houille d'Espagne, avec 66,6 % du total espagnol, non pas en raison de l'adaptation et de la mécanisation des mines, mais plutôt en raison de l'expansion et de l'ouverture de nouvelles mines et de l'exploitation marginale (*chamizos*)¹²², qui a en soi augmenté la part de marché de 2,8 %. Cette augmentation est due à une plus grande utilisation des mines et à l'utilisation de mines marginales, qui avaient peu d'impact ou étaient de moindre qualité. La preuve en est que le nombre de sociétés d'extraction de charbon dans la région est passé de 53 en 1913 à plus de 137 en 1917¹²³.

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 78.

¹²⁰ Villares, Ramón; JMoreno Luzón, Javier. Restauración y Dictadura Volumen 7 en Josep Fontana, Ramón Villares (dirs.), *Historia de España*, Barcelona, Crítica Marcial Pons, 2009, pp. 436-437.

¹²¹ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, pp. 75 – 85

¹²² *Ibidem*, p. 79.

¹²³ *Ibidem*, p. 88.

A partir de 1913, d'organisations patronales regroupant les principaux producteurs et les syndicats. La principale entité à émerger à l'ombre du conflit européen est l'Association patronale des mineurs asturiens en 1913, qui regroupe les ¾ de la production de charbon asturienne, fait fondamental car il permet la participation de commissions d'arbitrage entre l'entreprise et les travailleurs, le *Sindicato de los Obreros Mineros de Asturias* (SOMA) étant chargé des accords. Ce pactisme se reflète dans le premier statut de l'institution patronale minière «*la défense collective et individuelle des droits et intérêts de ses membres en rapport avec les questions relatives aux travailleurs*»¹²⁴.

Cette organisation d'employeurs était la plus importante de la région, mais elle n'était pas la seule. La création en 1917 du *Consortio Nacional Carbonero*, dont les principaux objectifs étaient de développer et d'augmenter la production de charbon, ainsi que d'étendre et d'améliorer les infrastructures¹²⁵, comme le stipulent ses propres statuts, est significative :

« *Intensifier le rendement productif de l'exploitation charbonnière, par le regroupement de petites concessions, l'étude de nouvelles zones pour étendre le champ de travail, la diffusion et la facilitation de l'utilisation des engins mécaniques d'extraction et de dépouillement, la construction de voies ferrées, l'extension des ports, dépôts et stations de chargement [...]* »¹²⁶

Cette diffusion de l'associationnisme et d'une politique de dialogue permet une période de négociation¹²⁷ et d'expansion entre 1913 et 1918, étant la demande étant supérieure à l'offre. La réponse à cette demande se faisait de trois manières :

¹²⁴ *La Voz de Asturias*, Oviedo, 1er octobre 1913, Hemeroteca Biblioteca virtual Principado de Asturias. Citation originale: «la defensa colectiva e individual de los derechos e intereses de sus asociados que se relacionan con las cuestiones obreras»

¹²⁵ *Ibidem*, p. 88.

¹²⁶ Erice, Francisco, *op. cit.*, p. 72.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 178.

- a) La prolifération de petites productions, marginales et de mauvaise qualité, et une atomisation de la production de charbon, avec une augmentation de 61,3% du nombre de sociétés charbonnières entre 1913 et 1917¹²⁸.
- b) L'augmentation du nombre de travailleurs employés dans les entreprises minières asturiennes, le volume de travailleurs est passé à environ 16 370, soit une augmentation de 47,2% par rapport à 1913.
- c) L'augmentation du nombre de travailleurs ne s'est pas accompagnée d'un renouvellement technologique, les compagnies minières préférant la quantité à la qualité. Cela a entraîné une hausse des coûts de production du charbon.

Tout ce développement de la maximisation de la production, ainsi que la mise en place d'organismes chargés de veiller aux intérêts du patronat, se traduisent par un renforcement du nationalisme économique qui s'appuie sur la protection de deux secteurs stratégiques pour le charbon : le réseau ferroviaire et la consommation de houille. La protection de ces deux secteurs a rendu nécessaire la protection du charbon national contre le charbon anglais moins cher, afin que le produit national soit consommé.

Ce nationalisme s'intensifie avec la fin du conflit européen, la Grande Guerre, en 1918, et se renforce à partir de 1920, afin d'atténuer les graves conséquences de la crise de 1920-1921. La crise a affecté la reprise du commerce international, les exportations des principaux pays producteurs de houille (Angleterre et France) et la faible productivité du charbon national¹²⁹. Nous avons ainsi assisté à une véritable course à l'adoption de la législation sur le charbon. Une grande partie de ce protectionnisme précoce s'articulait autour d'aides financières, principalement des primes par tonne de charbon produite, qui ont été émises en 1921, 1922, 1923 et 1925¹³⁰.

Au cours de la décennie, nous avons assisté à une réorganisation des consortiums, déjà mentionnés ci-dessus, et des questions législatives, de sorte qu'en 1921, tant le *Consortio Nacional Carbonero* que toutes les dispositions législatives nées entre 1917 et

¹²⁸ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 88, p. 207, Annexe 13.

¹²⁹ Pour plus d'informations sur le volume de la production de houille, voir les tableaux 3.21 et 3.22 de Diaz-Faes Intriago, Manuel, p. 97.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 105-107

1918 ont été abrogés¹³¹. Afin de remplacer le rôle joué par le consortium, la *Cámara Minera*, créés et promus par l'État lui-même, a été créée la même année, ainsi que de nouvelles entités telles que la *Central Hullera Asturiana*, dont les principaux intérêts incluent la vente conjointe de la production de houille asturienne¹³².

Il y a eu une croissance de la production de la houille asturienne, mais cette croissance n'est pas due à la mécanisation ou à l'amélioration de l'extraction et de l'exploitation du minerai, mais plutôt à une augmentation de la main-d'œuvre entre 1922 et 1926. Si l'on prend le cas des Asturies, qui représentaient plus de la moitié de la production nationale de houille, environ 66% entre 1923 et 1926¹³³, elles servent d'exemple pour expliquer les performances réelles de l'industrie minière espagnole.

Le nombre de travailleurs employés dans l'industrie minière était d'environ 30 000, dépassant de loin la main-d'œuvre employée entre 1914 et 1917¹³⁴. Cela a entraîné une augmentation globale de la production, même si sans compter que la production par travailleur et par jour n'atteignait pas le niveau des principaux pays producteurs de charbon, les États-Unis, l'Allemagne et l'Angleterre¹³⁵.

Nous pouvons constater que la décennie qui suit la fin de la Grande Guerre est une période faste en termes de législation et de premiers pas vers la protection de l'industrie minière espagnole. Ce soutien et cette défense ne se renforceront pas davantage après la crise persistante de la houille¹³⁶ et le passage du protectionnisme à l'interventionnisme, surtout après le gouvernement de Primo de Rivera et sa dictature (1923-1930).

Cet abandon du protectionnisme au profit de l'interventionnisme apparaît clairement en 1927 avec la promulgation du *Estatuto Hullero*, dans lequel le gouvernement fixe les lignes directrices à suivre. Cette intervention est claire dans la loi elle-même dans la première base :

¹³¹ *Ibidem*, p. 103.

¹³² *Ibidem*, p. 105.

¹³³ *Ibidem*, p. 95, tableau 3.19.

¹³⁴ *Ibidem*, p. 208, annexe n° 14.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 97, p. 110-11. Le rendement par travailleur et par jour dans un groupe de mines des Asturies entre 1923 et 1930 se situait en moyenne entre 480 et 600 kilogrammes par jour, loin des chiffres américains, allemands et anglais, qui sont beaucoup plus élevés, respectivement autour de 4 149, 1 626 et 1 186 kilogrammes par jour. Cela peut être dû à la faible mécanisation et aux faibles investissements dans l'exploitation minière asturienne par rapport à ses pairs, par exemple, dans le cas anglais par David Greasley «Fifty years of Coal-Mining Productivity : The Record of the British Coal Industry before 1939», *The Journal of Economic History*, Dec., 1990, Vol. 50, No. 4 (Dec., 1990), p. 877-902.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 113.

« L'État intervient dans l'exploitation du charbon minéral pour le bien de l'économie du pays, afin d'aider ceux qui, par eux-mêmes, ne peuvent faire face aux dépenses qu'exige le développement d'une exploitation économique, et principalement dans le but d'assurer la consommation nationale de charbon pour la production charbonnière espagnole [...]. »¹³⁷

Comme l'explique clairement le statut du charbon, il est éclairant quant à la politique totalisante qu'aura le gouvernement *primorriverista* dans le secteur du charbon. Non seulement en clarifiant l'intérêt de l'État pour ses ressources minérales, mais aussi en précisant que l'intervention viendra du contrôle de la production et de la consommation, comme l'indique le nouveau régime. L'objectif est d'établir une meilleure utilisation des gisements de charbon, d'obtenir un rendement maximal dans ces exploitations, mais le contrôle va plus loin et stipule et régleme également l'élimination des matériaux, la consommation et la vente du charbon¹³⁸.

Ce contrôle sera renforcé par des organes qui non seulement surveillent et enregistrent les nouvelles mesures législatives, mais qui ont également un contrôle sur le secteur lui-même. Preuve en est que la production, tout comme la qualité de la houille elle-même, est sous la juridiction du *Consejo Nacional de Combustibles*¹³⁹.

Cet autoritarisme dans tous les aspects liés à l'industrie du charbon souligne le fort élément de nationalisme capitaliste ou économique au sein du régime, un interventionnisme et un corporatisme forts promus à partir des bases du régénérationnisme du mouvement *primorriveristas* lui-même¹⁴⁰. Ce modèle sera maintenu, promu et copié par les deux régimes suivants, dans certains cas avec encore plus d'insistance.

Après la fin de la dictature de Primo de Rivera et la proclamation de la Seconde République espagnole (1931 - 1936/1939), l'interventionnisme dans le secteur du charbon s'est poursuivi, sans saut qualitatif en termes de législation, ni saut quantitatif en termes de nombre de décrets-lois durant cette période. Un exemple de la poursuite de

¹³⁷ *Gaceta de Madrid*, núm. 221, 9 août 1927, p. 819

¹³⁸ *Ibidem*, p. 819. Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 113-114.

¹³⁹ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 114.

¹⁴⁰ Villares, Ramón; Moreno Luzón, Javier, *op. cit.*, p. 519.

l'intervention, aux dépens de l'idéologie du gouvernement en place, est l'introduction de l'adhésion obligatoire de tous les producteurs de charbon aux *Sindicatos Carboneros Regionales*, qui à leur tour font partie de la *Federación de Sindicatos Carboneros de España* en 1933, un exemple de l'introduction d'un plus grand corporatisme dans le secteur¹⁴¹.

Après l'effondrement du secteur charbonnier pendant la Guerre Civile Espagnole (1936-1939), la victoire du camp rebelle et son autorité en matière législative ont entraîné un retour à des normes *primorriveristas*, justifié par le blocus économique auquel le régime de Francisco Franco a été soumis pendant la Seconde Guerre Mondiale (1939-1945) et, par la suite, jusqu'aux *Pactos de Madrid* en 1953 et à la visite du président américain Dwight D. Eisenhower à Madrid en 1959. Ces signes de soutien au régime ont permis à l'ostracisme international de s'estomper et au gouvernement de passer de l'autarcie économique à la libéralisation du marché grâce au *Plan de Estabilización Económica* de 1959.

C'est pourquoi, pendant les vingt premières années, connues sous le nom de premier régime franquiste (1939-1959), le régime franquiste a imposé une politique interventionniste dans tous les secteurs industriels, y compris l'industrie du charbon, et l'une de ses principales politiques a été de résoudre le grave problème de la réduction des importations, en le combattant par une augmentation de la production industrielle.

Dans le secteur du charbon, cela se traduirait par une augmentation de la production de houille, motivée par une augmentation de la main d'œuvre¹⁴², doublant le nombre de personnel en 1958, plutôt que par la modernisation et la mécanisation des exploitations existantes, avec pratiquement aucun investissement au cours de ces années et même des années précédentes¹⁴³. Il est également important de noter l'augmentation de la production suite à l'ouverture de nouveaux puits de mine, une méthode répandue qui permettra d'augmenter le charbon souvent sur le marché¹⁴⁴.

Vers la fin du premier régime franquiste, et au milieu du processus de transformation de l'économie espagnole, a eu lieu l'une des étapes qui allait complètement transformer

¹⁴¹ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 114.

¹⁴² *Ibidem*, p. 117, voir tableau n° 3.37, p. 123, voir tableau n° 3.43.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 126.

¹⁴⁴ *Ibidem*, p. 118.

l'industrie minière asturienne. Dans certains cas, le projet de Franco de libéraliser le marché a été soutenu par l'action de sociétés externes qui ont planifié et défini les objectifs à atteindre par le régime et les particuliers. Dans ce travail se distingue la société française de conseil SOFRES (Société Française d'Études), qui aura deux aspects en Espagne, SOFRERAIL, qui sera chargée de la modernisation de RENFE, et SOFREMINES, qui aura un rôle déterminant dans la région des Asturies¹⁴⁵.

Cette dernière société sera chargée, à la demande des entreprises elles-mêmes, d'une étude visant à déterminer la viabilité de l'industrie du charbon. SOFREMINES a élaboré un plan de reconversion de l'industrie, impliquant la création d'une entité regroupant les principales entreprises productrices, qui s'appellerait *Hulleras y Energías del Norte, S.A.* (HENOSA)¹⁴⁶.

Cette idée a été promue auprès de l'État, et sa fonction ne serait autre que de gérer les opérations conjointement entre le régime et les entreprises concernées. Il a d'abord été proposé que les secteurs concernés soient le charbon et les centrales électriques, mais ce dernier point a finalement été rejeté, ne laissant que la production de houille¹⁴⁷.

Les motivations, entre autres données par l'incapacité du secteur privé à répondre aux objectifs du marché en 1967¹⁴⁸, ont conduit à la création de *Hulleras del Norte S.A.* (HUNOSA) par le décret 486/1967 du 9 mars 1967, dans lequel l'actionnariat serait partagé entre l'État, par le biais de l'*Instituto Nacional de Industria* (INI), qui détiendrait plus de 75 % des actions, et les entreprises impliquées, *S. M. Duro-Felguera, Hullera Española, Fábrica de Mieres, Nueva Montaña Quijano, Carbones Asturianos, Industrial Asturiana Santa Bárbara, Compañía de Carbones Industria y Navegación* et *Compañía Industrial Minero-Astur*. Il y a eu d'autres intégrations au sein de l'entreprise en 1968 avec *Hulleras de Veguín y Olloniego, Hulleras de Turón* et *Carbones de La Nueva*, 1969 avec *Minas de Langreo y Siero, Mina Tres Amigos* et *Carbones de Langreo* et 1970 avec *Nespral y Cía, Minas de Riosa, Coto Musel* et *Mina La Encarnada*. Il y avait un total de 18 sociétés minières en 1970¹⁴⁹.

¹⁴⁵ Castro, Rafael, «Transferencia de conocimiento en la España del desarrollismo: el caso de las empresas francesas de consultoría técnica», *TST*, junio 2012, n° 22, p. 46.

¹⁴⁶ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 146.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 146; Rafael Castro, *op. cit.*, p. 55.

¹⁴⁸ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 150.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 146.

L'importance de la création de l'entreprise HUNOSA est incontestable, par sa valeur productive à la valeur régionale, environ 2,2%, que par le volume de travailleurs impliqués dans l'entreprise, ainsi que par sa valeur sociale dans la région. L'influence exercée par HUNOSA est incontestable, tant pour sa valeur dans le développement économique des Asturies¹⁵⁰.

On peut donc dire que la création de HUNOSA a marqué le début d'une étape nouvelle et différente dans l'histoire de l'exploitation du charbon en Espagne¹⁵¹, qui marquera un avant et un après dans l'histoire de l'exploitation minière dans les Asturies¹⁵².

C'est à partir de ce moment que toute l'industrie asturienne s'est tournée vers la production centralisée et organisée, apportant une nouvelle dimension à l'extraction de la houille. Entre autres choses, le nombre d'employés de l'entreprise est pertinent, et le nombre de mineurs tend à diminuer à partir de 1967, peut-être en raison d'une amélioration des techniques d'extraction et de transport, c'est-à-dire que nous assistons à une mécanisation des mines asturiennes.

Sur un autre plan, la massification de la production entraînera d'autres problèmes pour les mineurs eux-mêmes. Nous avons été témoins des premiers signes d'absentéisme dans les mines de la région. Le principal problème provenait de maladies communes et exceptionnelles, le cas le plus notoire étant la silicose, également connue sous le nom de maladie des mineurs, qui a fait de nombreuses victimes et a imposé un changement dans la médecine de la région des Asturies.

L'impact le plus évident a été la création de l'*Instituto Nacional de Silicosis* en 1970, à Oviedo, dont l'objectif était d'éradiquer la maladie incluse dans le nom de l'institution, en raison de l'incidence élevée de la pneumoconiose chez les mineurs de charbon à cette époque¹⁵³.

Consommation de charbon a été progressif et constant, la consommation de charbon produit dans les Asturies était destinée à la sidérurgie, qui représentait en 1959 environ 34% de la consommation, ainsi qu'à d'autres secteurs tels que les agglomérés, le ciment

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 150-163.

¹⁵¹ Castro, Rafael, *op. cit.*, p. 56.

¹⁵² Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, pp. 163-168.

¹⁵³ del Castillo González, María; González Vázquez, Alba; Belén Díaz Álvarez, Ana. «La neumoconiosis o silicosis en la minería del Principado de Asturias», *Avances de investigación en salud, Volumen V*, Asociación Universitaria de Educación y Psicología (ASUNIVEP), 2019, pp. 477-481.

et les centrales électriques¹⁵⁴. Les premiers signes de désindustrialisation ont commencé à apparaître. Mais cette préférence pour le minéral va connaître une chute irrémédiable à partir de 1960, lorsque d'autres sources d'énergie apparaissent sur le marché espagnol. À cet égard, la fin de l'expansion de l'industrie charbonnière peut être estimée à partir de 1970, lorsque la demande de pétrole a dépassé celle du charbon comme principale source d'énergie, atteignant 61,5 % du marché, contrairement au charbon qui n'en occupait que 21 %¹⁵⁵.

Mais l'importance de la construction de HUNOSA était telle qu'elle a été une image pérenne associée aux vallées de charbon, ou *Cuencas Mineras* comme on les appelle populairement dans la région des Asturies. Pour les gens de la région qui a symbolisé le pire comme le meilleur. Son profil et son effigie, les tours minières sont un symbole de l'entreprise dans l'horizon et le paysage des Asturies, encadrent la région et ont créé une représentation profondément enracinée pour les habitants des vallées houillères eux-mêmes. La présence de l'entreprise était telle qu'en 1996, très peu de gens croyaient qu'elle fermerait après 38 ans d'activité et qu'elle avait créé toute une génération de mineurs, comme l'a déclaré José María Díaz Querejeta dans une interview « *Dans les bassins miniers asturiens, personne ne croit que Hunosa va fermer dans six ans. Bien que le ministre l'ait dit et que les journaux le disent, nous ne pouvons pas le croire.* »¹⁵⁶

L'impact de sa fermeture, au moins en termes de production de charbon, sera tel que des manifestations suivront rapidement. Une fin non seulement pour HUNOSA, mais aussi pour une activité industrielle autour du charbon qui a défini un paysage et une société pendant plus de 150 ans.

Cette synthèse de l'évolution du secteur charbonnier asturien nous permet de percevoir qu'au début du décollage économique espagnol autour de l'industrie minière a été un aspect décrié et malmené, cependant, il y a eu des mesures et des propositions qui n'ont pas pu prendre effet en raison du contexte national. Il a fallu attendre le libéralisme dans

¹⁵⁴ Diaz-Faes Intriago, Manuel, *op. cit.*, p. 126.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 130.

¹⁵⁶ Cuartas, Javier. Hunosa y la desindustrialización de Asturias, 1996, *El País*. https://elpais.com/diario/1996/11/11/economia/847666812_850215.html. Citation originale: « En las cuencas mineras asturianas nadie se cree que Hunosa vaya a cerrar en seis años. Aunque lo haya dicho el ministro y aunque lo aseguran los periódicos, no nos lo podemos creer »

les années 1800 et une certaine stabilité politique pour que les premiers projets miniers voient le jour.

Beaucoup d'entre eux ont été conditionnés par les capitaux étrangers et le bon travail de la classe politique en matière législative. Malgré les premières avancées, la réalité dont souffrait la région des Asturies était le manque d'infrastructures lui permettant d'extraire et de transporter le minerai jusqu'aux ports pour l'expédition et l'exportation.

Ce manque de ressources a conduit à tort les principaux producteurs à se lancer dans une épopée de mesures protectionnistes et interventionnistes qui, loin de garantir un marché sûr pour le charbon national, sans investissement et sans adaptation des mines à des modèles plus modernes et mécanisés, ont pesé sur la région des Asturies et, par conséquent, sur l'Espagne, et l'ont placée au bas de la liste des producteurs de houille.

Cet effet a produit une situation qui a duré longtemps et qui a été amplifiée par le régime dictatorial de Francisco Franco qui, en raison de son isolement international. A conduit à la grande dépendance du gouvernement au charbon national. Cela avait a priori pour conséquence une forte syndicalisation car il y avait dans les mines des éléments subversifs qui allaient conduire à une radicalisation de la région asturienne autour du parti communiste.

Cette longue évolution a non seulement transformé le paysage des Asturies et d'autres régions espagnoles, mais elle a également modifié et créé une société associée au charbon, qui voyait dans l'exploitation de ce minerai une sorte d'or noir et qui allait conditionner l'évolution des régions, tant sur le plan économique que sur celui de leur population, en les associant à la classe minière, que ce soit par tradition ou par dépendance à l'égard du minerai et de l'industrie née dans les régions.

CHAPITRE 2. LA SOCIÉTÉ ASTURIENNE AU 20E SIÈCLE

Bien que l'objectif principal de ce mémoire soit d'étudier les pratiques et les espaces de sociabilité des mineurs dans les Asturies, le sujet doit être accompagné d'une réflexion sur les transformations sociales découlant de l'importance croissante de l'économie minière elle-même dans la région.

La société asturienne est un exemple de la transformation de modèles préindustriels en modèles industriels dès que l'industrie a commencé à émerger et à s'enraciner sur son territoire. Ce changement de modèle économique, que nous avons déjà vu dans le Chapitre 1, un aperçu de l'histoire d'histoire de l'industrie minière dans les Asturies, a entraîné un changement social. Il est important d'insister sur ce point, même si le chapitre fera référence à certaines questions économiques, car l'un et l'autre vont de pair.

Cela dit, es ouvrages qui ont abordé la question de la formation de la classe ouvrière dans les Asturies, ou plus précisément l'émergence de la classe minière, remontent au XIX. C'est parce qu'il est important de comprendre certaines questions sur le monde agraire qui seront déterminantes pour certaines classes populaires, la plus touchée étant la classe minière.

Le XIXe siècle va entraîner un changement dans les structures sociales asturiennes. Ces changements sociaux, accompagnés des changements économiques abordés au chapitre 1, ont été déterminants pour comprendre les changements qu'a connus la société asturienne. Une transformation d'une classe principalement agraire en une société industrielle et urbaine.

Après avoir expliqué les changements économiques au chapitre 1, ce chapitre traite des changements sociaux et de l'évolution d'une société agraire vers une société industrielle et prolétarisée.

2.1. Le monde agraire asturien 1850-1913

Contrairement à d'autres régions d'Espagne, dans les Asturies le monde agricole a subi une série de changements et de transformations tant sur le plan social qu'économique, et même des changements dans la façon dont ce monde était perçu du point de vue de la ville et des savants. Sans trop entrer dans les détails, la paysannerie espagnole, en particulier la paysannerie andalouse, souffrirait d'une vision péjorative suite à l'introduction des idées anarchistes parmi ses travailleurs, ce qui aurait des répercussions, l'exemple le plus clair étant les attentats terroristes perpétrés par la Mano Negra (Main Noire)¹⁵⁷.

Cette vision n'aurait pas le même biais dans la paysannerie du nord de la péninsule (Galice, Asturies, Cantabrie et Pays Basque). Il existe une vision plus idéalisée de la paysannerie dans ces régions, résultat d'un processus de consolidation de cette classe et de l'obtention d'une certaine indépendance économique, par rapport à leurs homologues du sud, qui permettra aux paysans d'accéder à la propriété foncière et à la viabilité économique¹⁵⁸.

Le monde agraire du nord de la péninsule a été abordé. Dans le cas des Asturies, celui qui nous intéresse dans ce travail, il existe un processus de consolidation et de viabilité économique associé à un changement du modèle de production. Cette transformation, qui a lieu dans plusieurs régions du nord de la péninsule, découle du passage du blé à une augmentation du bétail¹⁵⁹. Cette augmentation est due à la croissance de la population urbaine et à la demande de viande et de produits laitiers. Nous pouvons donc extrapoler ce changement au phénomène asturien, qui aurait également un impact sur l'élevage en montagne¹⁶⁰.

¹⁵⁷ Avilés Farré, Juan, *La daga y la dinamita. Los anarquistas y el nacimiento del terrorismo*. Barcelona: Tusquets Editores, 2013, p. 137-138.

¹⁵⁸ Uría, Jorge, «Asturias 1898-1914. El final de un campesinado amable» *Hispania*, L.XII/3, núm.212, 2002, p. 1065.

¹⁵⁹ Valle Buenestado, Bartolomé, «La ganadería española a finales del siglo XIX (una aproximación geográfica a partir del Censo de 1865)», *Investigaciones Geográficas*, nº56, 2011, pp. 7-30.

¹⁶⁰ Collantes Gutiérrez, Fernando, «La ganadería de montaña en España, 1865-2000: Historia de una ventaja comparativa anulada», *Historia Agraria*, 31, 2003, pp141-167.

Dans les Asturies, la paysannerie sera fortement enracinée dans la terre, et lorsque les premières mines apparaîtront, elles rencontreront de sérieux problèmes pour attirer et retenir les mineurs, qui alternent leur travail dans les champs avec celui des mines. Cela a produit un effet curieux que les chercheurs ont appelé le travailleur mixte.

Ce changement de travail, des champs à la mine, allait avoir un écho considérable dans le monde littéraire asturien, étant représenté par des écrivains de genre et des poètes régionaux :

*«deja esa hacienda, al fin, que te arruina;
ven conmigo a la mina
que es el vivir aquí vivir muriendo;
estás el año entero trabajando: tu siembras
y cuando ves que el tiempo se avecina
de conducir los frutos al granero,
¡Ay! Entonces, Pachín, ¿Cómo te hallas?
como trucha cogida entre las mallas
entre el fisco, el señor y el usurero»¹⁶¹*

Cette vision de la mine, en tant qu'élément disjonctif du monde paysan, restera longtemps en vigueur, posant un sérieux problème pour obtenir la main d'œuvre dont les mines asturiennes avaient tant besoin. Il y a eu une résistance évidente de la part de la population à s'adapter aux rythmes et aux exigences de travail du modèle capitaliste¹⁶². Ces rythmes et ces impositions se heurtaient à ceux exigés par le monde agricole, notamment lors des dates les plus importantes (semailles et récoltes).

Ce modèle de travail, l'alternance entre travail en dehors de l'industrie et travail industriel, a provoqué une grave pénurie dans les mines elles-mêmes et dans leur

¹⁶¹ De Lillo y Hevia, Valentín, *Ola negra*, 1933. Citation originale : « quittez enfin cette hacienda qui vous ruine / viens avec moi à la mine / qui est de vivre ici, de vivre en mourant / tu travailles toute l'année : tu sèmes ta semence / et quand tu vois que le moment approche / pour conduire les fruits à la grange, / Oh ! Alors, Pachín, comment vous trouvez-vous ? / Comme une truite prise entre les mailles du filet / entre le percepteur, le seigneur et l'usurier »

¹⁶² Uría, Jorge, «Cultura popular tradicional y disciplinas de trabajo industrial. Asturias 1880-1914», *Historia Social*, 1995, No. 23, 1995, p. 41-42.

rendement. L'absence d'une véritable population active, industrielle, dans les premières années de l'exploitation minière asturienne, était l'une des plaintes habituelles des ingénieurs. Ils ont imputé les mauvais résultats à « [...] *une main-d'œuvre rare, peu performante et lourde pour l'entreprise* »¹⁶³.

Mais la sphère agraire sera un élément tout à fait indispensable pour comprendre et vérifier comment nombre d'espaces et de pratiques de sociabilité ont été adaptés d'un monde paysan et préindustriel aux modèles industriels, certains en raison de la marchandisation inhérente à ce nouveau modèle économique, comme nous le verrons plus loin, et d'autres par nécessité.

Il est également important de dénigrer et d'éliminer l'idée préconçue selon laquelle le monde agraire était ignorant. De plus, il y avait une valeur intrinsèque à la connaissance de la grammaire ; savoir écrire était considéré comme un élément hautement valorisé au sein des communautés agricoles¹⁶⁴, sans ignorer le niveau d'analphabétisme au sein de ces communautés.

Il existe également un autre élément caractéristique du monde agraire asturien qui est important pour mieux comprendre les pratiques de sociabilité des mineurs : la solidarité. Certains cas de solidarité et de travail en commun peuvent être observés dans l'utilisation des pâturages communaux dans les montagnes (*monte* en asturien) ou également dans la réparation ou la construction de bâtiments à usage communautaire.

La solidarité était aussi présente dans les paroisses¹⁶⁵ de quartier elles-mêmes et associées à divers éléments ou espaces de sociabilité, comme les places qui se trouvaient devant les édifices religieux. Ces espaces, les places, seront utilisés comme un élément de sociabilité quotidienne entre voisins lors de journées spéciales, comme les marchés, etc. (voir Figures 4 et 5).

¹⁶³ *Ibidem*, p.41. Citation originale: «[...] mano de obra escasa, bajo rendimiento y gravosa para la empresa»

¹⁶⁴ Castrillón, López; María, Rosendo, *Las nueve vidas de la casa de la Fuente de Riodecoba*, Gijón, Muséu del Pueblu d'Asturies. FMCE y UP. Ayto. de Gijón / Xixón, 2018, p. 19-26

¹⁶⁵ *Ibidem*, p. 39.



Figure nº 4 - *Mercado de Quirós* de Mariano Moré. Siglo XX. Museo Casa Natal de Jovellanos.

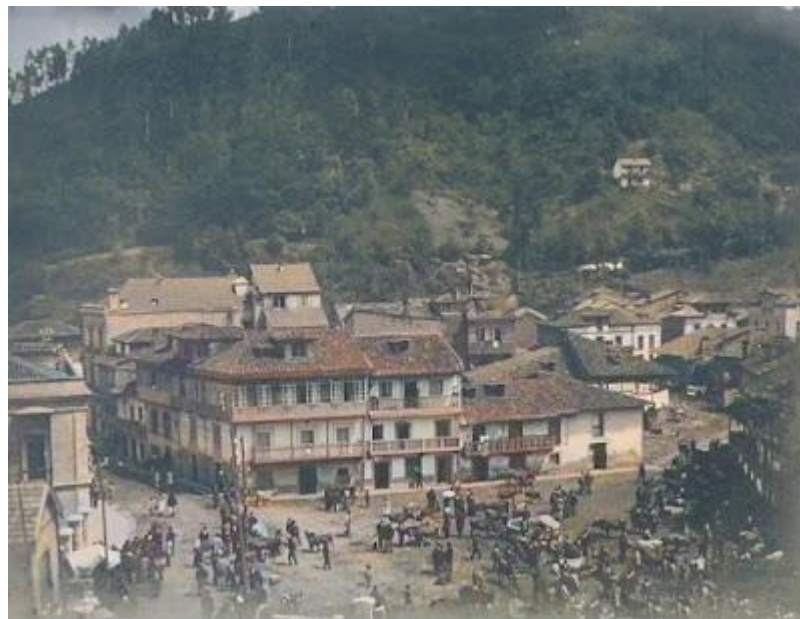


Figure nº5 - *Marché aux bestiaux sur la place Requejo en 1905*. Mieres. Archivo Asociación Santa Bárbara.

Cette solidarité et cette entraide auront de nombreuses façons de s'exprimer, pas seulement celles mentionnées dans le paragraphe précédent, mais il y a eu aussi des fêtes qui ont été des moments idéaux où, la communauté coïncidant dans sa totalité, les pratiques de sociabilité ont été davantage destinées à renforcer les liens entre voisins. L'une de ces fêtes, probablement la plus emblématique du monde asturien qui a survécu jusqu'à nos jours, est l'*espicha*.

Cette célébration, de caractère nettement agricole mais portée ensuite vers un environnement urbain, trouve son origine dans la redistribution des ressources¹⁶⁶. Cependant, au fur et à mesure que la société asturienne passe de sa base préindustrielle à un modèle capitaliste, cette fête devient une marchandise car le cadre socio-économique des pratiques agricoles se transforme. Ce changement est très bien perceptible dans les publicités publiées dans différents médias écrits (journaux) qui montrent le déplacement majeur de cette fête agricole vers un environnement urbain¹⁶⁷.

Il convient de noter que cette transformation n'a pas éliminé la pratique de la sociabilité associée à cette fête, mais a plutôt contribué à renforcer les effets multiplicateurs de la sociabilité, en amenant ces rassemblements et les pratiques de partage et de rencontre dans l'environnement urbain. D'une certaine manière, elle a réussi à extrapoler les pratiques de sociabilité à un contexte où la production elle-même n'existait pas, mais où sont apparus des modèles de partage des ressources tels que le *bollo preñado*¹⁶⁸, un élément qui continue d'être produit aujourd'hui lors de célébrations très spéciales comme celle de Santa Barbara, patronne des mineurs.

Cette célébration nous parle de deux réalités présentes dans les Asturies. D'une part, le monde agraire, base économique de la région pendant la majeure partie du XIXe siècle et une partie du XXe siècle. Et l'adaptation des rituels, des pratiques et des espaces de sociabilité d'une classe ouvrière émergente, encore timide en ces premières années du vingtième siècle, mais qui va progressivement intégrer ces pratiques en les adaptant à un contexte urbain.

¹⁶⁶ García Álvarez, Luis Benito, «Comensalidad, sociabilidad y rituales de consumo. La "Espicha" en Asturias en el primer tercio del siglo XX», *Historia social*, n° 71, 2011, p. 22.

¹⁶⁷ Pour de plus amples informations *Ibidem*, p. 25.

¹⁶⁸ Le *bollo preñado* est un petit pain avec de la viande (ou un œuf) à l'intérieur, selon la DGLA.

Cela nous montre aussi comment la base de l'expansion urbaine est entérinée par l'immigration paysanne qui va naître et qui va progressivement intégrer ces classes agricoles dans le tissu urbain. Ils ont apporté avec eux des pratiques qui ont muté et se sont adaptées.

En bref, elle nous raconte la transformation de la société asturienne et le passage à une société industrielle, laissant derrière elle un passé purement agricole.

2.2. La société ouvrière asturienne, 1850 – 1910

La société asturienne a subi une transformation vers le milieu du XIXe siècle, lorsque des villes et des régions ont commencé à émerger grâce au développement industriel. C'était une étape très importante, concomitant à la consolidation de la classe ouvrière. L'émergence de cette nouvelle classe s'est accompagnée d'un changement des pratiques de sociabilité et de l'apparition de nouveaux espaces pour cette nouvelle classe. Ces espaces et pratiques sont inscrits dans la sociabilité informelle, puisque dans les villes il y avait à la fois des pratiques et des espaces de sociabilité formelle associés à la classe bourgeoise¹⁶⁹.

La sociabilité ouvrière se développerait parallèlement à l'augmentation de la population ouvrière dans les Asturies¹⁷⁰. Cette augmentation se reflète, par exemple, dans les grèves qui ont lieu dans les zones à forte présence industrielle (sidérurgie et mines), comme les grèves de 1901, 1903 et 1906 à Gijón, La Felguera et Mieres. Cela indique non seulement une classe ouvrière importante, mais aussi une classe ouvrière consciente. Ainsi que les données sur l'adhésion aux partis de classe et aux syndicats, comme le mouvement anarchiste qui comptait 4 500 membres et les socialistes quelque 3 200. À Oviedo, les membres socialistes représentaient 72 %, avec 1 200 travailleurs.

La classe ouvrière, qui avait déjà commencé à dominer dans les zones urbaines et industrialisées, se développe, et nous assistons à des processus de radicalisation.

¹⁶⁹ Abello i Güell, Teresa, (20-22 septembre 2018), *La sociabilidad burguesa ante la cuestión obrera*, XIV Congreso de Historia Contemporánea, Alicante, España.

¹⁷⁰ Moradiellos, Enrique, *op. cit.*, p. 43-50.

Cette classe ouvrière, comme c'était le cas de la paysannerie, a fait l'objet d'histoires sur le niveau d'analphabétisme. Mais en réalité, si nous examinons les données fournies par les recensements de 1900, nous pouvons constater que le niveau d'alphabétisation était élevé dans les comtés asturiens. Dans les principales villes et districts industriels, le taux d'alphabétisation dépassait 50 % de la population masculine (voir Figures 6, 7, 8 et 9).

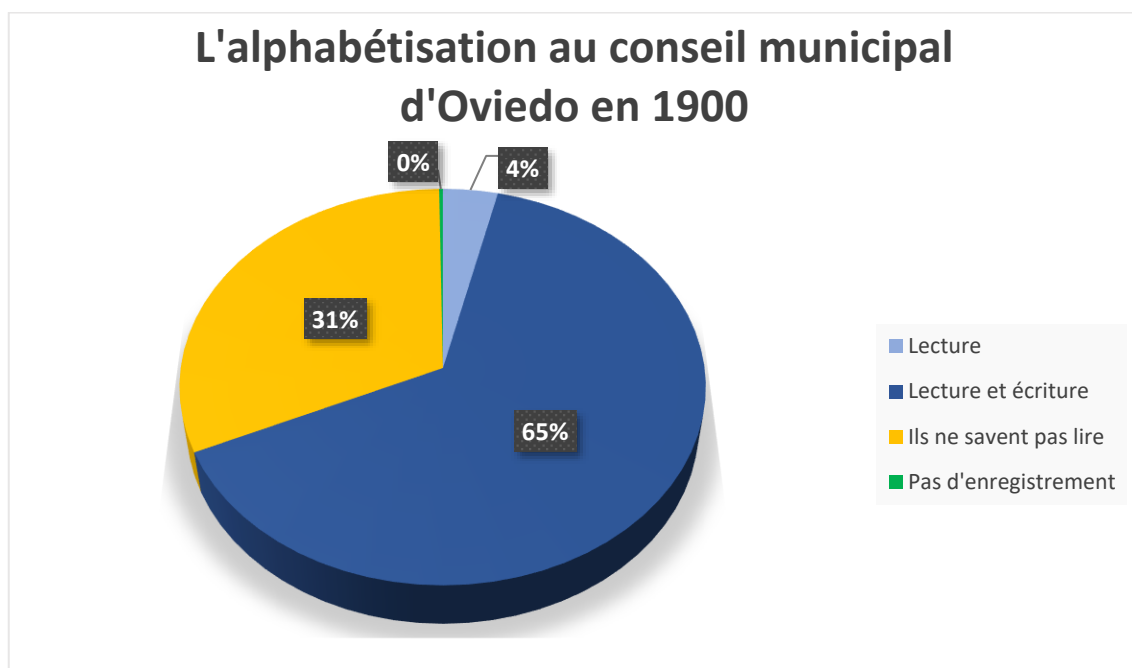


Figure n°6 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal d'Oviedo en 1900. Données extraites de l'INE, graphique réalisé par l'auteur.

Cette alphabétisation d'une grande partie de la population masculine et féminine s'enracine dans une vaste tradition, déjà à l'époque élisabéthaine (1843-1868)¹⁷¹, de précédents de sociabilité formelle, exprimés dans différents espaces où l'intérêt principal était la formation intellectuelle aux valeurs patriotiques et même républicaines, qui se sont répandues dans tout le tissu social asturien¹⁷².

¹⁷¹ Pour en savoir plus, voir Mato Diaz, Ángel, «Las escuelas y los maestros de primeras letras (siglo XIX)», *Magister. Revista Miscelánea de Investigación*, n° 23, 2010, pp. 19-34. Gonzálwez Fernández Montserrat, «Historiografía educativa asturiana», *Boletín del Real Instituto de Estudios Asturianos*, Vol. 55, n° 157, 2001, pp. 151-176.

¹⁷² Sánchez Collantes, Sergio (16 al 18 de abril de 2015), Sociabilidad formal y educación popular en la Asturias decimonónica: el papel del republicanismo en la socialización política hasta 1874, en Santiago Castillo y Montserrat Duch (coords.), *Sociabilidades en la historia. VIII Congreso de Historia Social. Comunicaciones*, Tarragona, Universitat Rovira i Virgili.

L'alphabétisation au conseil municipal de Gijón en 1900

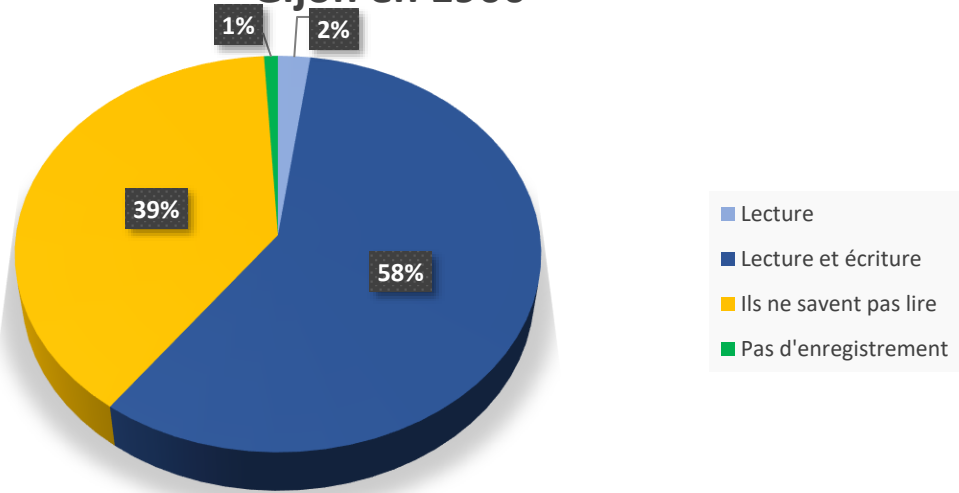


Figure n°7 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal de Gijón en 1900.
Données extraites de l'INE, graphique réalisé par l'auteur.

L'alphabétisation au conseil municipal de Mieres en 1900

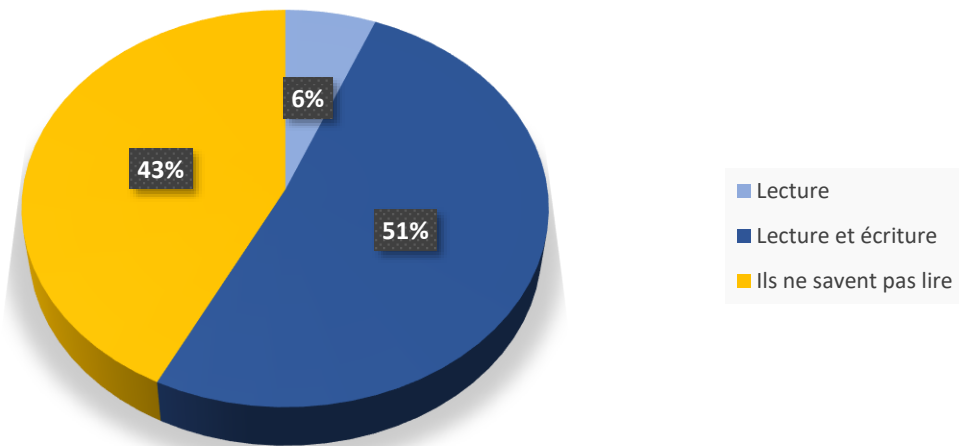


Figure n°8 – Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal de Mieres en 1900.
Données extraites de l'INE, graphique réalisé par l'auteur.

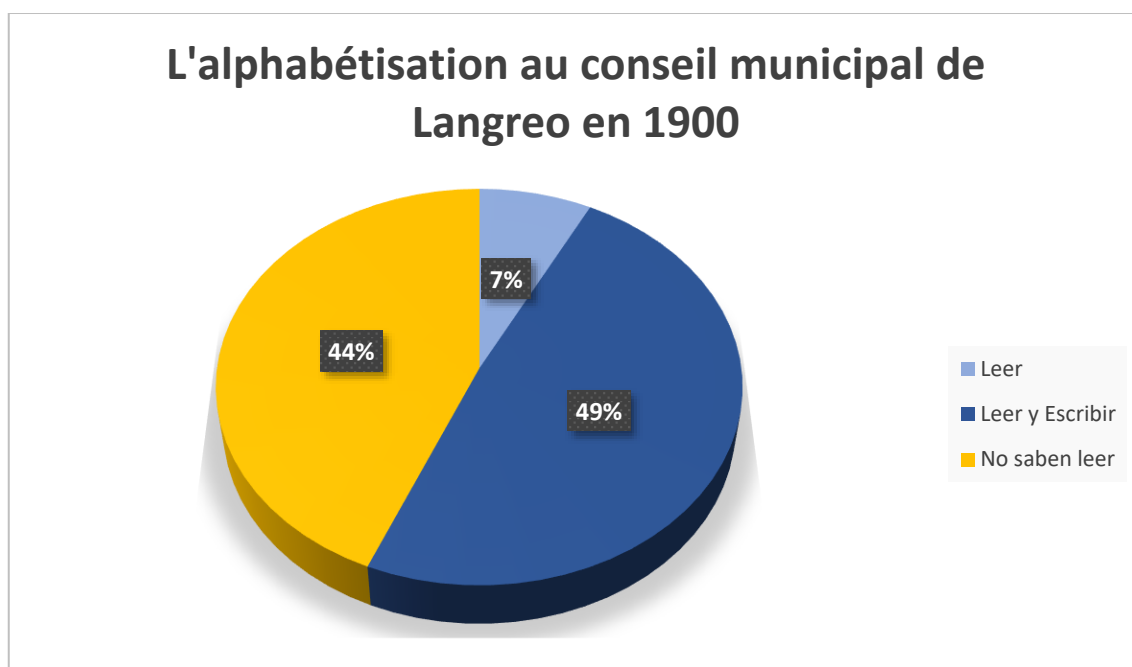


Figura n°9 – *Graphique de l'alphabétisation au sein du conseil municipal de Langreo en 1900.*
Données extraites de l'INE, graphique réalisé par l'auteur.

Ces espaces ont constitué une première étape essentielle dans la formation et la mise en place de politiques éducatives axées sur les classes les plus populaires et les plus basses de la société asturienne. De cette première expérience, nous avons la preuve de l'utilisation de différents espaces, du plein air¹⁷³ aux Ateneos, républicains et plus tard socialistes, qui allaient avoir un grand impact dans les Asturies à travers la constitution d'athénées ouvriers pour la formation de la classe ouvrière, promus et entretenus par les ouvriers eux-mêmes, et qui ont agi comme un espace clair de sociabilité formelle et informelle dans les premières étapes du mouvement ouvrier et de la constitution de la classe ouvrière asturienne (voir Figure 10). Cette formation d'espaces éducatifs, à partir de différentes perspectives idéologiques, était due aussi, au moins en partie, à l'intérêt de la bourgeoisie et de différents secteurs conservateurs à neutraliser l'avancée des organisations de classe¹⁷⁴.

¹⁷³ Sánchez Collantes, Sergio (7-9 de noviembre de 2019), *La sociabilidad republicana al aire libre, el caso de Asturias (1868-1914)*, Sociedades y culturas: IX Congreso de Historia Social. Treinta años de la Asociación de Historia social, Oviedo, España

¹⁷⁴ Vaquero Iglesias, J.A. *Muerte e ideología en la Asturias del siglo XIX*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1991, p. 380-381. Guereña, J.L., «Una aproximación a la sociabilidad popular: el caso de Asturias durante la Restauración (1875-1900)», *Estudios de Historia Social*, n°50-51, 1989, p. 217-218.

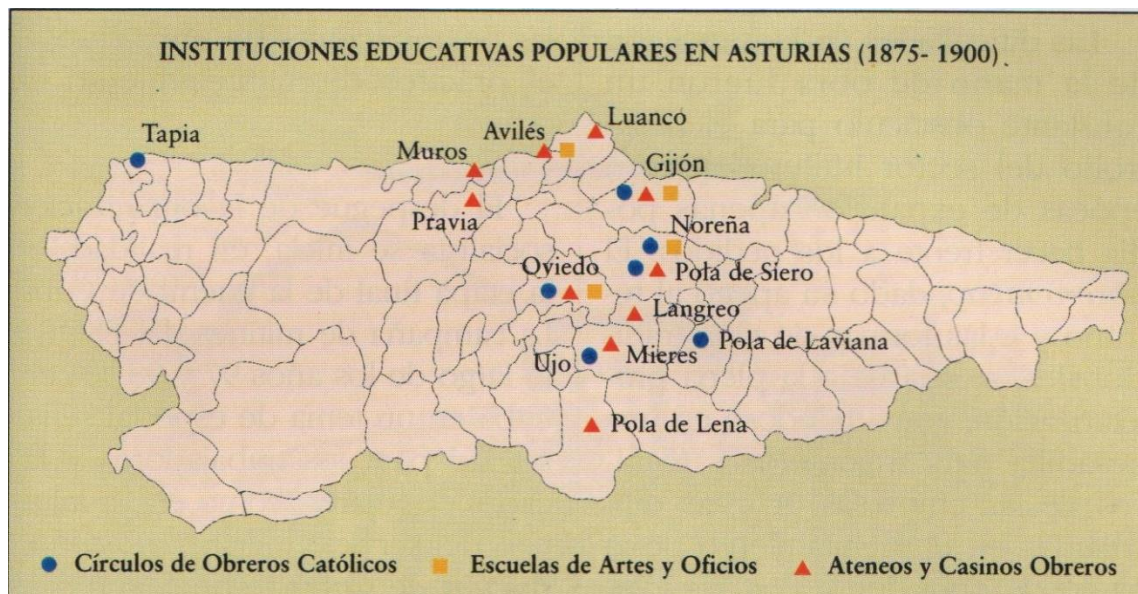


Figure n°10 - Instituciones populares en Asturias (1875-1900), source extraite de Vaquero Iglesias, J.A.. *Muerte e ideología en la Asturias del siglo XIX*

Cet intérêt pour l'éducation, dès les premières années du développement, sera stimulé pendant la Restauration (1875-1931) et donnera lieu à de nouveaux modèles éducatifs, dont certains seront fournis par des immigrants de retour en Espagne, enrichis par leurs affaires en Amérique, appelés *Indianos*, qui joueront un rôle important dans les institutions éducatives asturiennes¹⁷⁵.

Cette volonté de créer des institutions, tant privées que publiques, pour l'éducation de la société, dans ce cas la société asturienne, conduirait à un niveau plus élevé d'alphabétisation. Cette augmentation, ainsi que la présence d'institutions ouvrières (Athénées et Casinos) permettraient la radicalisation précoce de la classe ouvrière et l'émergence d'une identité et d'une conscience, qui s'exprimerait dans son aspect gréviste. Cela produira progressivement un sentiment de solidarité à mesure que la classe ouvrière mixte¹⁷⁶ se prolétarise et s'adapte à un mode de vie totalement ouvrier, abandonnant la vie agraire pour la vie urbaine.

¹⁷⁵ Uria, Jorge, «Educación, sociabilidad y demandas populares de cultura. Asturias a principios del siglo XX», *Historia educativa*, 20, 2001, p.43.

¹⁷⁶ Uria, Jorge, «Cultura popular tradicional y disciplinas de trabajo industrial Asturias 1880-1914», *Historia Social*, n°23, 1995, pp. 41-62.

2.3. La classe minière asturienne, 1910-1975

Dans le chapitre 1, c'est à partir de 1900 que les politiques économiques autour de l'industrie minière auront leur plus grande expression et, par conséquent, c'est à ce moment-là que nous pouvons commencer à parler d'une classe ouvrière dans les Asturies.

Cette tendance à la prolétarianisation de la société asturienne s'est manifestée lentement mais sûrement à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle¹⁷⁷.

Au fur et à mesure que différentes entreprises industrielles s'installent dans la région (mines de charbon, de fer et de zinc, ainsi que d'autres usines, commerces et arts), la population commence à se diversifier et la classe ouvrière commence à avoir une présence importante (voir Figure 11).

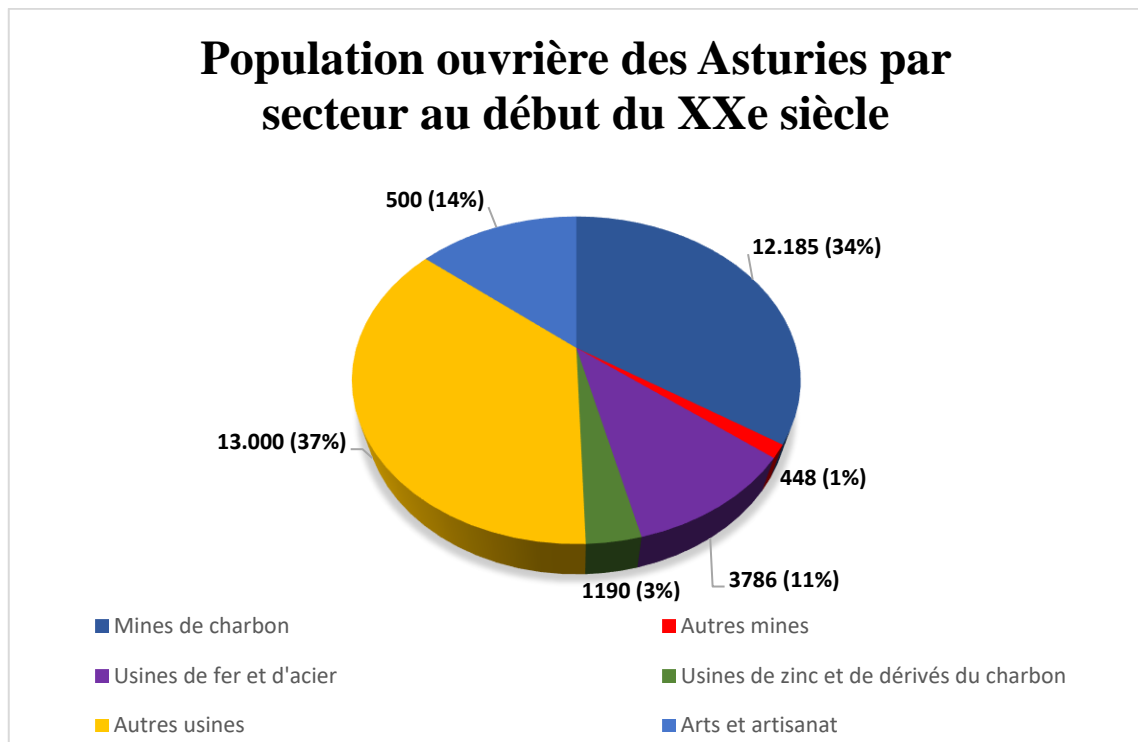


Figure n°11 – Population active des Asturies par secteur au début du XXe siècle, source extraite. Fuertes Arias, Rafael, *Asturias Industrial*, Gijón, Imprenta F. de la Cruz, 1902, p.120

La classe ouvrière, et dans le cas de ce Mémoire, les travailleurs des mines, se radicalise et commence à développer des stratégies à partir de 1910.

¹⁷⁷ Enrique Moradiellos, *op. cit.*, p. 45.

Après les succès limités du Sexenio démocratique et l'échec de la première phase de la Restauration, les années 1890 ont vu le début d'une lente renaissance, qui s'est transformée en un véritable boom au tournant du siècle. Le fort élan des organisations ouvrières après 98 (dans ses aspects socialistes et anarchistes) a donné lieu à une intense offensive patronale qui, après avoir infligé de sévères défaites aux travailleurs, a annulé nombre de leurs acquis antérieurs, jusqu'à ce que, dans la deuxième décennie du XXe siècle, des structures syndicales plus solides se consolident sur de nouvelles bases.

L'une des conséquences sociales les plus importantes de l'industrialisation a sans aucun doute été l'émergence des protestations ouvrières, relativement spontanées et désordonnées au début, puis plus organisées.

Ces protestations seront répercutées dans la presse locale, avec un écho notoire, comme la grève qui a eu lieu dans les vallées minières de Mieres, Langreo, Riosa et Figaredo à travers le journal *Carbayon*, pendant les quatre jours de la grève. Annonçant toutes sortes d'événements et d'actions menées par les mineurs ou le gouvernement lui-même (voir Figure 12).

Cette union, dans le but d'obtenir des droits du travail plus avantageux et moins d'impôts pour les mineurs, devait répandre une idée, une conscience d'unité, dépassant d'autres constructions sociales et culturelles qui étaient restées enracinées dans la région, et qui faisaient allusion à un mode de vie plus agraire, communautaire et local. Maintenant, la classe ouvrière était unie par une question plus importante, qui était la conscience de sa situation vis-à-vis de la classe exploiteuse. Cela contribuera à ce que, dans les grèves futures, cette unité, le sentiment de partager la même culture, soit un élément indispensable de la lutte syndicale. En bref, nous parlons de solidarité minière.

Comme nous l'avons vu au chapitre 1, l'exploitation minière dans les Asturies a connu un véritable changement après la Première Guerre Mondiale, puisqu'elle est devenue le principal exportateur de charbon vers les pays impliqués dans le conflit. Cela contribuerait à l'établissement de l'exploitation minière asturienne dans la région et à un autre élément important, l'enrichissement des hommes d'affaires et le passage à des politiques protectionnistes et interventionnistes.

Peu à peu, une partie de la population asturienne des principales régions charbonnières a transformé son mode de vie et a commencé à vivre pleinement de l'exploitation des

mines. Il y aura une transformation à travers différentes politiques, certaines importées d'autres régions charbonnières européennes, comme les politiques paternalistes, qui cherchaient le contrôle de fer de tous les aspects de la vie des travailleurs (religieux, social, loisirs...), au nom de la production et de la rentabilité maximales, et chercheront soit les moyens de supprimer, soit dans les cas impossibles, d'adapter les pratiques et les espaces sociaux à la demande capitaliste.



Figure n°12 – El Carbayón, Diario asturiano de la mañana, Oviedo mercredi 13 septembre 1911. Biblioteca Virtual Asturias.

Preuve de cela et de l'intérêt d'éliminer la figure du travailleur mixte, très réfractaire à la mise en œuvre des temps et des méthodes du capitalisme industriel, la construction d'économats¹⁷⁸ qui, avec le salaire du mineur, lui permettraient de subvenir à ses besoins

¹⁷⁸ González Palomares, David; González Prieto, Luis Aurelio; Muñiz Sánchez, Jorge, «Carbon, hierro y maíz. Estudio de un caso precoz de truck system en España: Fábrica de Mieres (Asturias), 1856-1857», *Studia historica. Historia contemporánea*, n° 39, 2021, p. 198-199.

sans avoir besoin de recourir à la campagne, ainsi que l'adaptation et la soumission des pratiques religieuses sous les auspices et le contrôle de l'entreprise, même sous le régime franquiste (voir Figures 13 et 14).



Figure n° 13 – *Célébration de la Sainte-Barbe par la Sociedad Hullera Española 1963, Asociación Santa Bárbara.*



Figure n° 14 - *Procession de Santa Bárbara à Turón, en 1959. Fotógrafo Pepín Muñiz. Asociación Santa Bárbara*

La société assimile les modèles capitalistes et la prolétarisation commence à s'installer. L'industrie minière asturienne allait être un atout important dans l'économie espagnole, comme nous l'avons vu au chapitre 1.

La classe minière deviendra une réalité à partir de 1920, à travers le protectionnisme primordialiste et l'organisation des mineurs en syndicats de classe, et le paysage et le paysage asturien changeront irrémédiablement. Ce fait sera repris par de nombreux peintres locaux, qui dépeindront la réalité déjà visible, celle de la mine comme un élément insondable des villages asturiens (voir Annexes I, II et III).

Suite à l'immigration d'autres régions espagnoles vers les Asturies, en raison de la demande de main-d'œuvre dans l'industrie, la population, et le nombre de mineurs, ont augmenté tout au long du XXe siècle. Cette augmentation a été la plus prononcée entre 1900 et 1920, avec un léger déclin à partir de 1920. Cette diminution de la région asturienne, due entre autres à l'émigration des Asturiens en Amérique¹⁷⁹, à la révolution de 1934 et à la guerre civile (1936-1939), a été compensée de 1950 à 1960 par une augmentation qui l'a placée à 3,2% de la population totale de l'Espagne¹⁸⁰.

Cette augmentation sera entérinée par l'accroissement de la population dans les vallées minières. Si l'on prend l'exemple de l'un des principaux centres miniers asturiens, Mieres del Camín, cette commune a vu sa population augmenter de manière constante entre 1900 et 1960, pour atteindre un maximum d'environ 71092 habitants dans la commune¹⁸¹. Par conséquent, si au début du siècle il y avait 12 000 mineurs dans l'ensemble des Asturies, cette augmentation de la population dans la région fera qu'en 1913 le chiffre sera de 17800 et de 34000 en 1920. Entre 1914 et 1934, 25 % des mineurs venaient de Galice et de Castille, mais les mineurs asturiens continuaient à prédominer, ayant leurs propres terres à cultiver. Cependant, cette propriété a été progressivement perdue au début des années 1900.

¹⁷⁹ Tascón, Julio; Leboutte, René, «Migraciones de asturianos en los siglos XIX y XX. Un balance historiográfico», *Revista Asturiana de Economía*, RAE N°8, 1997, pp. 227-249.

¹⁸⁰ Cañal Fernández, Verónica, «Desplazamiento del centro de gravedad asturiano. Patrón de distribución espacial de la población y características de su evolución (1900-2018)», *Boletín de la Real Sociedad Geográfica*, Tomo CLVI, 2021, pp. 107-130.

¹⁸¹ Rodríguez Gutiérrez, Fermin, et al. «Mieres (Asturias) como laboratorio geográfico para verificar la transición urbana en ciudades mineras», *ERÍA: Revista Cuatrimestral de Geografía*, Volumen 2022-1, Año XLII, pp. 107-136.

Cette prédominance se poursuivra jusqu'à la fin de l'exploitation minière asturienne. Ce fait se heurte à l'utilisation de la main-d'œuvre extérieure dans les Asturies, comme ce fut le cas lors de la création, en 1950, de l'*Empresa Nacional Siderúrgica, S.A.* (ENSIDESA) qui a utilisé, dans les premières années, de la main-d'œuvre d'Andalousie, d'Estrémadure et de Castille pour réaliser les travaux de fondation et qui était connue sous le nom de « Coréens »¹⁸². Cette augmentation a fait de la région d'Avilés un important centre urbain, passant de 15 000 habitants à plus de 10 000 (1960-1981)¹⁸³.

Enfin, la société asturienne sera complètement transformée et constituera un élément très caractéristique, étant une composante associée aux vallées minières, puisque l'image typique montrée et la plus reconnue sera celle d'un mineur portant sa lampe, son casque et sa salopette.

¹⁸² Bazán Escobar, Isaac (autor). (2015). Campaneros [Documentaire]. Valle Producciones. Citation originale: «Coreanos»

¹⁸³ Maceda Rubio, Amalia; Fernández García, Felipe, «Evolución de la población en Asturias entre 1922 y 1981: análisis parroquial», *Ería: Revista Cuatrimestral de Geografía*, n° 17, 1989, pp. 271-292.

CHAPITRE 3. SOCIABILITÉ : PRATIQUES ET ESPACES DANS LA VALLE DEL CAUDAL (1957-1975)

3.1. Introduction, historiographie et études de sociabilité en Espagne et dans les Asturies. Brève description.

Les études sur la sociabilité en Espagne ont connu un essor notable au cours de la dernière décennie. Jusqu'à une date récente, la dépendance à l'égard de l'hispanisme français et italien était indéniable, tant dans les aspects conceptuels et méthodologiques que dans l'analyse spécifique d'expériences particulières. La dette à l'égard de figures de la stature de Maurice Agulhon et de son ouvrage *La sociabilité méridionale* (1966)¹⁸⁴, référence essentielle dans cette ligne de recherche, bien que personne ne semble se préoccuper de la traduction de son œuvre, est désormais acceptée sans hésitation.

Dans les années 80, l'analyse de la sociabilité, conçue comme un carrefour où convergent la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire, a reçu un élan considérable grâce à l'intérêt de plusieurs centres de recherche, qui ont encouragé les travaux et organisé des rencontres internationales. Je me réfère, entre autres, aux colloques qui se sont tenus dans les universités françaises de Pau, Rouen et Besançon, à ceux de la Casa de Velázquez à Madrid, ainsi qu'à ceux qui se sont tenus dans des pays voisins comme Bad-Homburg en 1983, Lausanne en 1986 et Turin en 1988¹⁸⁵.

La production nationale sur la sociabilité n'a pas commencé son parcours avant le début de la nouvelle période démocratique (1975), l'empressement de l'historiographie espagnole à aborder des domaines particulièrement attractifs, la libéralisation de l'accès documentaire, le dépassement des restrictions franquistes, ont déplacé les préférences associatives vers le plan politique (partis au pouvoir et courants hétérodoxes : carlisme, républicanisme), ou vindicatif (mouvement ouvrier : socialisme, anarchisme,

¹⁸⁴ Canal i Morell, Jordi, «La sociabilidad en los estudios sobre la España Contemporánea», *Historia Contemporánea*, 7, 1992, p. 184.

¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 185-188.

syndicalisme catholique). Dès 1974 et 1975, les premiers travaux sur la sociabilité existent, comme ceux d'Isidoro Moreno dans son étude *Las hermandades andaluzas* (1974), ou d'Antonio Miguel Bernal et Jacques Lacroix (1975) sur les associations sévillanes¹⁸⁶.

Ces derniers auteurs ont proposé une approche de ce qu'ils considèrent comme la forme la plus représentative de la sociabilité formelle en Andalousie, le casino, par rapport à d'autres formules parallèles existant dans le monde méditerranéen, toujours dans le cadre de ce qui a été appelé la "maison des hommes". Le cadre de référence théorique est resté celui des travaux de Maurice Agulhon et Lucienne Roubin¹⁸⁷.

Tous les travaux n'utilisent pas l'étiquette de sociabilité, et vont même jusqu'à faire des virages coperniciens pour ne pas inclure ce type de catégorie, en utilisant d'autres comme les études sur l'associationnisme. En tout cas, les travaux sur la sociabilité en Espagne ont commencé à changer après 1992.

Santos Juliá, dans sa communication au Primer Congreso de Historia Contemporánea de España, tenu à Salamanque en 1992, incluait déjà la sociabilité parmi les nouveaux sujets abordés par l'historiographie espagnole¹⁸⁸.

Au cours des dernières années du XXe siècle et des premières années du XXIe siècle, un nombre non négligeable de réunions scientifiques organisées en Espagne ont porté spécifiquement sur ce sujet : Ciudad Real (1998), Valladolid (1999, 2001, 2003), Madrid (2001), Barcelone (2001), Portugaleta (2002) et, plus récemment, Oviedo lors du IX Congreso de Historia Social (2020). Mais le plus significatif est sans doute le fait qu'une des sections du IVe Congrès de l'Association d'histoire contemporaine, qui s'est tenu à Séville en septembre 1998, a été partiellement consacrée à la sociabilité, avec le titre "Conditions de vie et formes de sociabilité"¹⁸⁹.

Cette évolution vers la sociabilité comme nouvelle catégorie, de plus en plus acceptée par les historiens, a donné et permis de nouvelles dimensions d'étude. Dans le cas des

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 188.

¹⁸⁷ *Ibidem*, p. 189.

¹⁸⁸ Canal i Morell, Jordi, «Historiografía y sociabilidad en la España contemporánea: Reflexiones con término», *Vasconia*, 33, 2003, p. 14.

¹⁸⁹ Canal i Morell, Jordi, 1992, *op. cit.*, p. 190.

Asturies, elles sont passées d'une approche et d'une perspective formelles à l'informalité et à la sociabilité populaire, notamment pendant le régime franquiste.

Les principaux travaux sur la sociabilité se sont d'abord basés sur la sociabilité française. Les principaux thèmes abordés et traités ont été les questions de sociabilité formelle, à travers les travaux du professeur Jorge Uría, comme *Una historia social del ocio. Asturias 1989-1914*, étudiant également divers aspects de la sociabilité informelle dans les Asturies, comme son travail sur la figure de la taverne (chigre), *La taberna en Asturias a principios del siglo XX, De la fiesta tradicional al tipismo mercantilizado. Asturias a principios del siglo XX, Nuevas áreas de investigación y consolidación de la historia alimentaria*, en liaison avec les études du Dr. Luis Benito García Álvarez, et même l'image des loisirs dans les Asturies à travers différentes activités comme le football, *Imágenes de la masculinidad : el fútbol español en los años veinte*, et autres, *El nacimiento del ocio contemporáneo*.

Cette approche des questions populaires a marqué une ligne de recherche sur la sociabilité dans les études historiographiques asturiennes. Le rôle des boissons alcoolisées dans les processus de sociabilité a été abordé, comme le travail du Dr Luis Benito García Álvarez sur le cidre asturien au XXe siècle, avec le régime franquiste comme principal objet d'étude, *La sociabilidad sidrera en Asturias durante el franquismo* ainsi que l'histoire de l'alimentation et de la sociabilité qui est née autour des actes de distribution des produits agricoles, *Solidaridad, sociabilidad y comensalidad en el ciclo festivo asturiano (1850-1936)* et *Comensalidad, sociabilidad y rituales de consumo. La "Espicha" en Asturias en el primer tercio del siglo XX*. Également le travail du Dr Néstor Bustelo Muñiz sur la taverne traditionnelle asturienne, *"Chigres" y trabajadores: la sociabilidad informal en torno a las bebidas alcohólicas durante la Asturias franquista*.

Les études sur la sociabilité dans les espaces culturels, le mutualisme, ainsi que les études sur les pratiques de sociabilité chez les enfants et dans les espaces éducatifs, *Educación, sociabilidad y demandas populares de cultura : Asturias a principios del siglo XX* (Jorge Uría), et le travail du Dr Sergio Sánchez Collantes, *La sociabilidad republicana al aire libre, el caso de Asturias (1868-1914)*, ont également suscité un intérêt particulier.

En résumé, les travaux sur la sociabilité, tant espagnols qu'asturiens, ont été réalisés à l'ombre de l'historiographie française, bien qu'après la fin de la dictature de Franco et l'ouverture de l'Espagne à de nouveaux courants historiographiques, la catégorie de la sociabilité ait été plus facilement intégrée aux programmes d'études et aux recherches espagnoles.

Dans le cas des Asturies, les travaux sur la sociabilité ont été récents, si nous les comparons avec d'autres homonymes européens, mais l'acceptation et la facilité de cette catégorie a permis la recherche d'une multitude d'expressions de la sociabilité, d'espaces et de nouveaux horizons d'étude qui permettent la plus grande investigation de la culture et des expressions asturiennes à l'époque contemporaine.

3.2. Sociabilité et méthodologie. Une approche de la catégorie et des méthodes d'analyse.

Si nous examinons de plus près le concept et la catégorie de sociabilité, nous constatons que le Diccionario de la Real Academia de la Lengua Española définit le terme sociabilité comme suit « *Naturalmente inclinado al trato y relación con las personas o que gusta de ello.* »¹⁹⁰

Ce n'était pas la première définition de la sociabilité dans la langue espagnole. Dès 1739, le Diccionario de Autoridades définissait le mot sociabilidad comme: «*el tratamiento y correspondencia de unas personas con otras*»¹⁹¹. Entre-temps, en 1791, le Dictionnaire de l'Académie royale espagnole établit que la sociabilité est : « *[...] le traitement et la correspondance de certaines personnes avec d'autres* »¹⁹².

Dans le Diccionario Castellano con las voces de Ciencias y Artes y sus correspondientes en las tres lenguas, francesa, latina e italiana, d'Esteban de Terrenos y Pando (1776-1793), le terme sociabilité faisait référence à « *la société, le traitement de*

¹⁹⁰ Citation originale : « *Vous êtes naturellement enclin à traiter avec les gens et à établir des relations avec eux, ou vous aimez le faire.* »

¹⁹¹ Citation originale : « *le traitement et la correspondance de certaines personnes avec d'autres* »

¹⁹² Canal i Morel, J., «Los estudios sobre la sociabilidad en España. Una revisión», *ARXIUS*, 3, 1999, p. 116-117. Bernardo, Maria Ana, *Sociabilidade e Distinção em Évora no Século XIX. O círculo Eborensis*, Evora, Edições Cosmos, 2001.

certaines personnes avec d'autres »¹⁹³. Au XIXe siècle, les termes sociabilité et sociable étaient devenus les termes les plus couramment utilisés pour désigner les relations humaines.

En d'autres termes, l'application du terme de sociabilité à certains groupes humains relativement définis remonte au XVIIIe siècle, pour ce qui est des dictionnaires. L'usage de ce mot avant le XVIIIe siècle ne semble pas connu¹⁹⁴.

Dans le monde académique, la sociabilité est un concept qui trouve son origine dans des études sociologiques, notamment celles menées par des auteurs tels que Georg Simmel, Max Weber et Georges Gurvitch, ce dernier étant l'un des sociologues du XXe siècle les plus récurrents à utiliser le terme susmentionné. Simmel a introduit le concept de sociabilité en 1910. Plus tard, en 1950, Gurvitch l'abordera dans la perspective opposée à celle de Simmel.

Simmel a introduit le terme en 1910 lors de la cérémonie d'ouverture du colloque organisé par la Société allemande de sociologie à Francfort, où il a prononcé la conférence inaugurale intitulée Sociologie de la sociabilité, qui a ensuite été publiée en 1917 sous le titre Sociabilité, un exemple de sociologie pure ou formelle" dans la revue *Sociology and Epistemology*. Dans ce travail, Simmel a utilisé le terme de sociabilité qui exprime : « *se sentir agréablement avec d'autres personnes* »¹⁹⁵.

Le concept de Simmel peut être compris comme une dynamique essentielle de la réalité sociale, c'est-à-dire quelque chose de pur qui n'est pas délimité ou lié à des intérêts matériels, constituant un aspect spontané de l'individu, une forme incarnée, instinctive, sans passer par la rationalité du cerveau. La sociabilité devient pour Simmel l'essence de l'être sociable et coïncide ainsi avec ce que souligne l'historien français Maurice Agulhon lorsqu'il établit que la sociabilité est « *l'aptitude particulière à vivre en groupe et à*

¹⁹³ Payau, J., *Etude lexicographique sur le concept de Sociabilité*. Paris, Memoria de DEA, Université de Paris III, 1992, p. 10.

¹⁹⁴ Agulhon, M., *Histoire vagabonde, tome 1, Ethnologie et politique dans la France contemporaine*. Paris, Librairie Gallimard, 1988, p. 7.

¹⁹⁵ Zozaya, María, *El Casino de Madrid, orígenes y primera andadura*, Madrid, Casino de Madrid, 2002, p. 23-37; Alfredo Chapman Quevedo, Willian, «El concepto de sociabilidad como referente del análisis historiográfico», *Investigación & Desarrollo*, Vol23, n°1, 2015, p. 5

consolider les groupes par la constitution d'associations volontaires », c'est-à-dire « *une tendance forte de la vie* »¹⁹⁶.

Ainsi, la sociabilité sera liée à une relation innée, quelque chose de très spontané, tandis que la socialisation est présentée comme la manière dont les individus entrent en relation les uns avec les autres dans la poursuite de leurs intérêts. Ainsi, la sociabilité est « la forme ludique de la socialisation ».

Pour Simmel, la sociabilité s'inscrit dans une action réciproque, la rencontre d'individus qui entrent en relation les uns avec les autres sans but matériel mais médiatisés par un bien commun. Mais face à cette vision de l'individu, la vision d'Émile Durkheim, qui soutenait que la réalité sociale était fondée sur la structure sociale et non sur les individus, comme le soutenait Simmel, a pris le dessus.

Deux voies ont donc été proposées dans la conception de la sociabilité, l'une dans laquelle les éléments individuels, incarnés par l'interaction des individus, prévalent, et l'autre dans laquelle la structure sociale est le facteur déterminant.

Cependant, pour Georges Gurvitch, un sociologue franco-russe, les deux approches sont correctes. Reprenant la théorie de la structure sociale de Durkheim, mais en intégrant le fait que les relations sociales ne sont pas possibles sans cadres de référence, tels que les associations, la famille, le café. Par conséquent, lorsque nous parlons de sociabilité, nous devons utiliser le pluriel, car il existe différents types de sociabilité en fonction des dynamiques organisationnelles et culturelles. Cela en fait un phénomène social, qui est médié par des règles extérieures à l'individu, mais qui sont internalisées par l'individu afin d'établir une action sociale.

Selon Rivière, Gurvitch fait le lien entre les écoles de Simmel et de Durkheim (l'école allemande et française de sociologie) « de la sociabilité l'élément le plus spontané de la réalité sociale. D'une part, c'est la forme la plus pure de la vie sociale résultant de l'interaction entre les individus ; d'autre part, c'est un phénomène social total extérieur aux individus »¹⁹⁷.

¹⁹⁶ *Ibidem*, p. 5- 6.

¹⁹⁷ Rivière, C., «La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité», *Réseaux*, 123, 2004, p. 218.

Une approche idéale et large qui permet d'analyser une multitude de sociabilités sans conflit, puisque l'idée même qu'il n'existe pas une seule sociabilité, mais une multitude d'entre elles, qui peuvent même partager le même espace, était déjà avancée par le sociologue Henri Lefebvre dans son ouvrage *La production de l'espace*.

Les différentes contributions d'autres sociologues et historiens ont élargi les sphères de la sociabilité au jeu « *dans quelle mesure ne constitue-t-il pas une sphère autonome dans laquelle le comportement social échappe à la détermination économique* »¹⁹⁸. La sphère culturelle est considérée par le sociologue français Pierre Bourdieu comme une sphère autonome de la sphère sociale, qui n'est pas déterminée par les orientations économiques mais dominée par la sphère symbolique culturelle.

Cependant, il est indéniable que l'inégalité reconnue par Bourdieu entre le capital économique et le capital culturel sera présente dans les formes de sociabilité. Il est donc nécessaire de se demander si le capital social sert de médiateur à ces inégalités, c'est-à-dire si les relations sociales équilibrent la balance entre les capitaux. L'utilisation du concept de sociabilité a dépassé les frontières de la sociologie et a été adoptée par diverses disciplines des sciences sociales, dont l'histoire.

Cependant, le concept de sociabilité reste une notion pertinente, opportune et fertile pour les études historiques, à condition qu'elle soit définie dans le temps et l'espace. Le concept doit être limité, car sans cet exercice, le terme a tendance à « *convertirse en un cajón de sastre* »¹⁹⁹. En outre, la sociabilité en tant que problème doit être mise en relation avec d'autres concepts qui nous permettent d'expliquer les phénomènes historiques. Il ne s'agit donc pas d'une catégorie qui, à elle seule, suffit à expliquer un phénomène historique²⁰⁰, tel que la sociabilité dans le secteur minier, et qui dépend d'autres catégories qui fournissent d'autres sphères permettant d'expliquer, de contextualiser et d'approfondir la sociabilité d'une structure sociale particulière.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 214.

¹⁹⁹ Citation originale : « *devenir un fourre-tout* ». Expression utilisée dans le Diccionario de la Lengua Española, expression précise pour désigner, de manière familière, un ensemble de choses diverses et désordonnées et une personne qui a dans son imagination une grande variété d'idées désordonnées et confuses. Il est utilisé comme l'expression d'un lieu désordonné, qui n'a pas d'organisation et sert de fourre-tout pour n'importe quelle catégorie, qu'elle soit représentative ou non du sujet.

²⁰⁰ Jean Louis Guereña, tel que rapporté par María Zozaya dans Zozaya, María, *El Casino de Madrid, orígenes y primera andadura*, Madrid, Casino de Madrid, 2002, p. 27.

Maurice Agulhon définit la sociabilité comme « *l'aptitude des hommes à se rapporter les uns aux autres dans des collectifs plus ou moins stables, plus ou moins nombreux, et aux formes, sphères et manifestations de la vie collective qui sont structurées à cet effet* » comme cité dans Guereña²⁰¹. Une lecture superficielle montrera que la définition ci-dessus se réfère à un univers large et, si l'on veut utiliser le terme, ambigu. Néanmoins, elle apparaît comme une notion valable à manier dans différentes recherches historiques, ce que la sociabilité a pu apporter depuis 1966 lorsque le professeur a réussi à introduire le terme de sociabilité dans son livre *La sociabilité méridionale. Confréries et associations en Provence orientale dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle*.

De cette manière, l'étude des sociabilités nous permettra de comprendre quand un individu a agi sur sa relation de pouvoir, comment un sujet a utilisé ses relations pour influencer ou non certaines décisions, ce qui implique l'analyse des moyens et des manifestations de la manière dont les individus entrent en relation, en incorporant, à l'occasion, l'affectif comme partie de l'action. Dans cette mesure, les formes de sociabilité formelle et informelle, les réseaux socio-familiaux, les groupes politiques, ainsi que la norme ou la règle, ne déterminent pas complètement, mais exercent une certaine influence sur les pensées et les pratiques des individus.

Cette catégorie historiographique est idéale pour analyser l'objet d'étude de la thèse, les espaces de sociabilité, non seulement à travers les individus interrogés, les mineurs, mais aussi en comprenant la structure sociale qui existait dans l'Espagne franquiste, ainsi que d'autres structures sociales qui influençaient les décisions des individus dans leurs processus de sociabilité (la campagne, les tavernes, les rues).

L'histoire orale est la spécialité de la science historique qui utilise les témoignages oraux comme source principale pour la reconstruction du passé.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une nouvelle technique de recherche, puisqu'elle est utilisée depuis des décennies dans différents domaines, l'histoire orale constitue une contribution

²⁰¹ Guereña, J., « Un ensayo empírico que se convierte en un proyecto razonado. Notas sobre la historiografía de la sociabilidad » dans A. Valín (Dir.), *La sociabilidad en la historia contemporánea*. Vigo, Duen De Bux. 2001, p. 17

assez novatrice à l'ensemble de l'historiographie officielle, tant en termes de recherche historique que d'enseignement de l'histoire elle-même.

Comme déjà mentionné dans l'introduction, dans la section sur la méthodologie, le succès d'une recherche basée sur des sources orales dépend de la qualité des entretiens réalisés, puisqu'ils constituent la documentation à interpréter par l'historien.

Une interview n'est pas une conversation spontanée, c'est une situation artificielle, où l'enquêteur cherche à obtenir des informations pour ses recherches et où la personne interrogée cherche d'une certaine manière à rendre son histoire et ses opinions publiques.

Pour réaliser un bon entretien, plusieurs conditions sont nécessaires : un choix adéquat des informateurs, une connaissance préalable approfondie du sujet à étudier, une définition claire des problèmes et des hypothèses de recherche, l'ampleur nécessaire pour aborder des aspects non envisagés dans les instances antérieures à l'entretien, ce qui peut ouvrir de nouveaux aspects, et l'enregistrement non seulement de ce qui a été dit mais aussi de ce qui a été omis.

Le choix de la méthodologie de l'entretien oral s'est basé sur le choix du sujet, de l'objet et du thème de l'étude. La possibilité d'accéder aux principaux sujets de l'étude était idéale, car l'une des caractéristiques de la sociabilité informelle est qu'elle n'apparaît pas ou peu dans d'autres sources, notamment écrites, et la spontanéité avec laquelle elle émerge. Il est donc difficile de le retrouver dans les sources officielles. Les travaux de Jorge Uría sur la sociabilité informelle²⁰² et ceux de Maria Zozaya sur le travail des élites et la position des femmes et de l'altérité ont été les piliers de cette méthodologie. Son approche du travail sur la sociabilité dans les espaces formels, bien qu'elle soit à l'opposé du travail proposé, sa méthodologie a été d'une grande aide pour les approches des questions de sociabilité dans ce travail²⁰³.

²⁰² Pour plus d'informations, voir Uría, Jorge, «Sociabilidad informal y semiótica de los espacios. Algunas reflexiones de método», *Studia historica. Historia contemporánea*, N° 26, 2008, p. 177-212.

²⁰³ Pour plus d'informations, voir Zozaya Montes, María, *El Casino de Madrid: ocio, sociabilidad, identidad y representación social*. [Tesis], Universidad Complutense de Madrid, 2009; *Del ocio al negocio Redes y capital social en el Casino de Madrid, 1836-1901*, Madrid, Los Libros de la Catarata, 2007; *Identidades en juego. Formas de representación social del poder de la elite en un espacio de sociabilidad masculino, 1836-1936*, Madrid, Siglo Veintiuno, 2016.

Enfin, et pour conclure ce chapitre, les entretiens oraux ont été une autre source de consultation qui, avec les sources consultées (photographies, bibliographie), ont joué un rôle fondamental dans la préparation du travail. La possibilité d'accéder à la mémoire des mineurs, ainsi qu'à d'autres éléments sociaux liés au monde minier (femmes, enfants) a été d'un intérêt particulier afin de reconstituer les différents espaces et pratiques de sociabilité qui englobaient ce que l'auteur de ce travail appelle le monde ou la culture minière.

3.3. Sociabilité, espaces et pratiques minières dans la Valle del Caudal.

L'une des principales questions qui se sont posées lors de l'évocation de ce chapitre, et du thème principal du rapport, est de savoir s'il est possible de parler de culture minière. Bien qu'il existe une littérature très abondante suite aux débats sur la notion de culture, nous avons adopté comme concept opératif que la culture est un ensemble de connaissances, d'idées, de traditions et de coutumes qui caractérisent un peuple, une classe sociale, une époque, etc²⁰⁴.

Il pourrait être difficile, voire irréaliste, de parler d'une culture spécifique associée à l'activité minière, mais la réalité est qu'il existe une culture minière²⁰⁵. Des études ont abordé ces questions dans d'autres régions européennes, des régions où l'exploitation du

²⁰⁴ Voir Culture (RAE).

Pour en savoir plus sur la culture, voir Soul, Julia, «E. P. Thompson en la antropología social latinoamericana. Convergencias, divergencias y desplazamientos conceptuales», *Revista de Economía Aplicada*, No.3, 2013, p. 334-360; Matías Stra, Sebastián, *Cultura popular, cultura de masas. Perspectiva sobre Williams Thompson y Hoggart en la primera fundación de los estudios culturales*, [Tesis], Universidad Nacional de Rosario, 2019; Eley, Geoff, Edward Thompson, historia social y cultura política la formación de un espacio público de la clase obrera, 1780-1850, dans Perry Anderson (coord.), E. P. Thompson: diálogos y controversias (p. 19-72), Madrid, Centro Francisco Tomás y Valiente, 2008.

²⁰⁵ Bien qu'il n'existe pas beaucoup d'études sur la culture minière asturienne, les ouvrages suivants sont particulièrement intéressants pour leur approche des questions culturelles, urbaines et industrielles, Homobono Martínez, J.I., Miradas socioantropológicas sobre la ciudad y sus culturas en J. I. Homobono y J. A. Rubio-Ardanaz (eds. Lits.) *Las culturas de la ciudad* (p.19-52), monográficos de ZAINAK 23-24, 2003; Novelo Oppenheim, V., «Herencias culturales desconocidas, el caso del patrimonio industrial mexicano», *Cuadernos de Antropología social*, n° 2, 2005, p. 37-49.; Velasco, H., « El Patrimonio Cultural como sistema de representación y como sistema de valor » dans Fernandez Liem, C, Prieto de Pedro, J (edits), *La Protección jurídica internacional del Patrimonio Cultural. Especial referencia a España* (p. 35-70), Madrid, Constitución y Leyes, COLEX, 2009 . Guimarães, Paulo Eduardo, « Comunidad, clase cultura en los trabajadores mineros del Sur de Portugal », *Política y Sociedad*, Vol 39 Núm. 2, 2002, p. 457-479.

charbon est très présente, comme dans le Nord-pas-de-Calais, en France²⁰⁶, dans les régions de Liège, du Borinage, de Charleroi et de La Louvière, en Belgique, ou à Rio Turbio, en Argentine²⁰⁷.

Ces études, qui ont approfondi les questions socioculturelles, ont montré la tendance de ces communautés à développer une forte identité de groupe social, une culture partagée qui s'étend non seulement aux membres travaillant dans l'activité industrielle, dans ce cas les mineurs, mais qui s'enracine également sur le terrain et imprègne d'autres groupes sociaux et culturels. Il s'agit d'intégrer dans son ensemble une communauté identifiée comme minière, et les groupes qui en dépendent, travaillent ou coexistent avec eux au quotidien.

D'où l'intérêt d'analyser et de comprendre la culture qui s'est formée dans les bassins miniers asturiens, plus précisément dans l'un d'entre eux, celui de la rivière Caudal. Cette analyse s'appuie sur l'étude des pratiques de sociabilité. Ces pratiques sont l'un des axes qui composent une culture, car il s'agit d'un processus par lequel les êtres humains apprennent, au cours de leur vie, les éléments socioculturels de leur environnement et les intègrent dans la structure de leur personnalité sous l'influence d'expériences, d'événements et d'agents sociaux²⁰⁸. Des agents sociaux qui peuvent être identifiés à une multitude d'institutions, de groupes de personnes, comme la famille (étant le premier niveau social auquel on a accès), ou les médias. Ces agents et leur travail sont fondamentaux pour l'intégration et l'acceptation des normes qui régissent la manière d'interagir entre le sujet et l'environnement.

En résumé, la sociabilité permet d'intérioriser la culture d'une société donnée avec la capacité de transmettre et d'imposer la culture considérée comme appropriée. C'est pourquoi il est intéressant dans ce rapport d'analyser précisément ces pratiques et ces espaces afin de comprendre et de saisir comment ces pratiques ont été transmises, comment elles ont été réalisées, dans quels lieux et comment elles ont influencé la création de la culture minière.

²⁰⁶ Cooper-Ritcher, Diane, « Culture et sociabilité minières : freins à la reconversion? », *Mitteilungsblatt des Instituts für Soziale Bewegungen*, H.30, 2003, p. 91-96.

²⁰⁷ Esteban González, Pablo, «Un paisaje rural con identidad minera en la comarca de la cuenca carbonífera del Río Turbio. Provincia de Santa Cruz, Patagonia Austral, Argentina », *International Journal of Scientific Management Tourism*, Vol. 2, n°3, 2016, p. 63-79.

²⁰⁸ Palmer Thompson, Edward, *La formación de la clase obrera en Inglaterra*, Barcelona, Editorial Crítica, 1989 p. 447-475.

Pour ce faire, nous prendrons d'abord en compte le contexte historique, déjà présenté dans le Chapitre 1, et les conditions sociales qui existaient dans les zones minières, qui font l'objet du Chapitre 2.

La situation des bassins miniers en 1957 était celle d'une région appauvrie, même si elle s'améliorait, surtout après les changements économiques apportés par le régime de Francisco Franco Bahomonde, et par les revendications sociales motivées par les mineurs eux-mêmes dans ce qu'on a appelé La Huelgona, une grande grève en 1962 qui a paralysé toute la production de charbon dans les Asturies, et qui a été rejointe par d'autres régions charbonnières espagnoles.

Il est donc important de comprendre que nous avons affaire à une région qui a subi les conséquences de la guerre civile, surtout à la fin du conflit (1939), où la présence d'éléments insurgés, connus sous le nom de maquis, a radicalisé une partie de la population ouvrière asturienne. À cela s'ajoute une composante sociale, la prolétarianisation de la société asturienne, qui va s'accroître à partir de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

Ces éléments conduiront les régions minières elles-mêmes à développer une culture socialiste profondément enracinée dès les premières étapes de l'industrialisation. Ces éléments se sont ajoutés à un environnement très rude, qui dans certains cas, selon les mots de certaines personnes interrogées, serait *«déterminant pour notre survie. S'il était déjà difficile de nous attraper dans la brousse, imaginez dans un puits. Je pense que c'est ce qui nous a beaucoup aidés»*²⁰⁹. Donc, une culture ancrée dans les pratiques de solidarité, déjà existante à un stade antérieur, associée au monde agricole, et perpétuée dans les activités industrielles, permettra la création d'une culture mixte, avec des éléments locaux, religieux et agricoles, mais adaptée à la réalité industrielle.

C'est à partir de ce point que le chapitre commence à analyser ces pratiques et ces espaces, en les considérant comme un tout organique et en harmonie, et comment ils ont contribué à établir la culture minière dans la vallée du Caudal.

²⁰⁹ Entretien avec Carlos "Carlito" Acebal, voir Annexe VII. Citation originale: *«determinante para nuestra supervivencia. Si ya era difícil cogernos en el monte, imagina en un pozu. Creo que eso fue lo que nos ayudó mucho»*

3.4. La campagne la sociabilité minière : les fêtes et les romerías

Lorsque les premiers entretiens oraux ont commencé à être réalisés, un élément qui s'est distingué, est celui de la participation à des fêtes populaires et traditionnelles connues sous le nom de romerías (pèlerinages) qui avaient lieu dans la campagne. Certaines des personnes interrogées avaient participé directement à ces pratiques, d'autres y faisaient référence en tant que souvenirs d'une enfance lointaine, ou parce que les histoires circulaient au sein de leur famille.

Ce type d'événement, qui était à l'origine un élément paysan, est un type de fête agricole désormais bien établi et répandu dans toute l'Espagne. A l'origine une activité religieuse, elles se sont progressivement ouvertes et finalement, aux 19ème et 20ème siècle, la commercialisation de ces festivités les a ouvertes au monde urbain²¹⁰.

Dans le cas des Asturies, les pèlerinages étaient déjà bien établis en tant que festivités traditionnelles dans la région depuis le milieu du XIXe siècle.

Ces festivités vont jouer un rôle clé dans différents facteurs qui permettront l'intégration des différents centres de population, en favorisant l'intégration des réseaux communautaires locaux, la participation de masse et la pratique de l'hospitalité, notamment lors de la célébration de la fête familiale. En plus de tout cela, ces occasions deviennent un contexte qui stimule la fraternité, ce qui facilite les mariages intercommunautaires.

Ce type de festivités était très attendu et fréquenté par les mineurs qui, bien que ne faisant pas partie du monde paysan²¹¹, et sans oublier la commercialisation des

²¹⁰ Fernández Álvarez, Matilde, «Fiesta en preu, romería na caleya», *Cultures: Revista asturiana de cultura*, n°15, 2007, p. 153-174; García Álvarez, Luis Benito, *Sidra y manzana en Asturias. Sociabilidad, producción y consumo en el primer tercio del siglo XX*, [Tesis], Universidad de Oviedo, 2008; Barroso Villar, Julia, «La sidra y su entorno en el Arte Asturiano», *Liño: Revista anual de historia del arte*, n°20, 1991, p. 195-210

²¹¹ Ce lien avec le monde agricole est déjà donné par la condition antérieure des mineurs asturiens d'être des mineurs mixtes, expliquée au Chapitre 3. Bien qu'à l'époque du rapport, 1957-1975, cette condition de travailleur mixte (agriculteur et mineur) avait déjà été perdue et éteinte. Bien que la relation avec la campagne n'ait pas été complètement perdue, grâce à la possession de petites productions agricoles appelées "huertas" (jardins potagers).

pèlerinages et des *espichas*, fêtes agricoles, dans les Asturies à la fin du XIXe siècle, de nombreux mineurs avaient un lien, plus ou moins fort, avec la campagne et le monde paysan. Beaucoup d'entre eux se souviennent, lorsqu'ils étaient enfants, que leur père ou leur grand-père avait une terre à cultiver, connue sous le nom de *huerta*, ou qu'ils travaillaient en aidant les paysans des villages voisins de leur village, dans les tâches de semis ou de récolte, lorsque la demande de main-d'œuvre était plus importante pendant le calendrier agricole.

Les souvenirs de la relation encore existante entre la campagne et la mine, aujourd'hui très affaiblie après la domestication du travailleur aux modes et usages industriels du travail, sont tels que certaines personnes interrogées se souviennent de ces tâches avec nostalgie et affection²¹² :

*« Nous étions quelques-uns à y travailler, il y avait beaucoup d'enfants d'autres villages. Parfois nous aidions le même, parfois un autre... Vous savez comment c'était avant, il y avait la faim alors vous travailliez soit à la mine, soit dans les champs. Ce qui était bien dans ce cas, c'est qu'ils pouvaient vous donner des pommes de terre, du chou, des pommes et vous pouviez les ramener chez vous. Ceux qui travaillaient dans les mines recevaient un peu d'argent mais ils étaient noirs, noirs comme le charbon. J'en avais toujours peur, je ne voulais pas tomber, même si je suis tombé. La campagne était différente, dure, très dure, comme la mine, mais il y avait plus de chansons, et parfois on ne travaillait même pas autant... »*²¹³

« Oui, oui, je me souviens bien quand on travaillait dans les champs. Eh bien, j'ai travaillé quand j'étais enfant et quand j'étais plus âgé. J'aimais aller au pèlerinage des

²¹² Cette question de la nostalgie et de l'effacement est liée à la question des dispositifs commémoratifs. Pour de plus amples informations sur le sujet, veuillez consulter les ouvrages de Ramos Torre, Ramón, «Maurice Halbwachs y la memoria colectiva», *Revista de Occidente*, n°100, 1989, p. 63-81 ; del Valle, Teresa, «Procesos de la memoria cronotipos genéricos», *Revista de estudios de género : La ventana*, Vol. 1, n° 9, 1999, p. 7-44 ; Moya López, Laura A. ; Olvera Serrano, Margarita, «La experiencia de la temporalidad en las sociedades contemporáneas, identidades sociales y rituales conmemorativos. Una propuesta de análisis desde la sociología y la teoría de la historia», *Sociología*, Vol. 26, n°73, 2011, p. 47-86; Hobsbawm, Eric, *A invenção das tradições*, Sao Paulo, Paz e Terra, 2008.

²¹³ Entretien avec Avelino Suárez, voir Annexe VI. Citation originale : «Éramos uno cuantos los que trabajábamos ahí, había muchos guajes de otros pueblos. A veces ayudábamos al mismo, otras veces a otro... Ya sabes cómo era antes, había fame así que o trabajabas en la mina o en el campo. Lo bueno que tenía este era que podían darte alguna patatina, berza, manzanas y les llevabas a la casa. Los que trabajaban en la mina recibían alguna peseta pero venían negros, negros como el carbón. Yo siempre le tuve miedo, no quería bajar, aunque bajé. El campo era distinto, duro, muy duro, como la mina, pero había mas canciones, y a veces ni trabajabas tanto...»

Santos Mártires. Tous les jeunes hommes couraient après les femmes célibataires. Et nous les invitations à danser et à boire du cidre. C'était un jour où vous plaisantiez, buviez et étiez avec vos copains. Bien qu'il faille être prudent, car l'un ou l'autre père était au courant et disait qu'il ne voulait pas de vous comme gendre, qu'il préférait untel ou untel. C'était comme si on avait l'habitude de rencontrer des femmes et de les courtiser. Il y avait un esprit d'harmonie. Beaucoup de jeux, beaucoup d'enfants... »²¹⁴

Cette fête projetait également l'identité du groupe, qui se manifestait souvent par des repas en commun ou par des rituels festifs, dans lesquels la réaffirmation vis-à-vis des autres groupes était un ingrédient essentiel. Ces éléments, longtemps associés au monde paysan comme un monde étranger et traditionnel, vont se briser lorsque les pèlerinages se déplacent vers des environnements urbains où ces identités de groupe sont diluées.

Des éléments traditionnels subsistent, comme la procession vers les ermitages ou les églises où le saint est conservé, et la fête dans les prés, dans une réunion familiale, qui s'étend dans ces cas à plus d'éléments familiaux que le noyau familial, avec des grands-parents présents des deux côtés, des oncles, des neveux et des nièces, toute la famille participant en compagnie d'autres personnes²¹⁵. Ils constituaient également des événements importants dans le cycle rituel des hommes et des femmes²¹⁶. C'est-à-dire qu'il s'agissait non seulement de fêtes composées de familles, de groupes d'habitants, de voisins, d'amis, etc.²¹⁷, mais aussi des lieux idéaux pour les célébrer. Ils étaient également des lieux idéaux pour les rites de passage où les jeunes gens commençaient leur cour (voir la Figure 16). Ils ont également fourni des espaces permettant à ces groupes de se rencontrer dans une atmosphère détendue, décontractée et adaptée.

« Je me souviens quand nous allions au pèlerinage, oui, oui. Quand nous étions enfants, cela ne nous dérangeait pas. Nous sommes allés jouer, manger des casadiellas,

²¹⁴ Entretien avec Juan Zapico "Zapi", voir Annexe V. Citation originale : «*Si si, recuerdo bien cuando trabajábamos en el campo. Bueno, yo trabajé de guaje y cuando era mozo. Me encantaba ir a la romería de los Santos Mártires. Ibamos todos los mozos tras las mozas solteras. Y las invitábamos a bailar y bebíamos sidra. Era un día que estabas de bromas, bebiendo y con los tus compañeros. Aunque había que tener cuidado, porque algún padre que otro, sabía de ti y decía que no te quería de yerno, que prefería a tal o cual. Era como antes nosotros conocíamos a las mozas y las cortejábamos. Era había un espíritu de armonía. Muchos juegos, muchos guajes...*»

²¹⁵ Voir la Figure 15.

²¹⁶ García Álvarez, Luis Benito, «Solidaridad, sociabilidad y comensalidad en el ciclo festivo asturiano (1850-1936)», *Historia Contemporánea*, 48, 2014, p. 209.

²¹⁷ Entretien avec María Martínez Soledad, Annexe XI.

des sandwiches. On a joué à la grenouille. Garçons et filles, nous étions tous ensemble. Je me souviens de mon père qui chantait avec Emilio, qui portait une cornemuse, et de ma mère qui disait : Juan, tais-toi pour l'amour de Dieu.

Mais quand on grandissait, on grandissait. Les fiestas, c'était autre chose. Nous allions chercher les femmes et les invitations à danser, ou à boire un verre. Il fallait faire attention au père, il y en avait plus d'un qui nous jetait en pâture. Mais nous étions jeunes et nous avons essayé, surtout lorsque nous nous sommes réunis et que nous avons dit : tu ne peux pas aller voir cette femme et lui demander si elle veut bien danser avec toi ?»²¹⁸

« Oui, oui, les pèlerinages. Je m'en souviens. Je les ai appréciés quand j'étais jeune, quand j'étais enfant et quand j'étais mari et père. Toute la famille y allait. Les grands-parents, les oncles et tantes, les frères et sœurs, les neveux et nièces y allaient. S'il y avait quelqu'un qui savait jouer de la cornemuse, il montait avec le voisin qui jouait de la batterie et d'autres qui allaient avec des tambourins. Il y avait toujours de la musique, des fêtes et des réjouissances. Quand vous étiez enfant, vous vous amusiez beaucoup, casadiellas, la rana, el cascayu, vous jouiez toute la journée. Quand tu étais plus âgé, tu allais boire du cidre, voir tes voisins ou tes amis. On discutait toute la journée, on plaisantait et nos femmes se parlaient aussi »²¹⁹

Dans certains cas, ces festivals permettront la socialisation de jeunes et d'adultes issus de communautés différentes et la relation entre deux mondes, le rural et l'urbain. Ces festivités religieuses seraient très bien implantées au sein des communautés minières, car de nombreux individus sont issus d'un contexte rural ou ont des relations avec ce monde par le biais d'éléments familiaux (frères, oncles, grands-parents, etc.).

²¹⁸ Voir Juan Zapico "Zapi", Annexe V. Citation originale : *«Recuerdo cuando íbamos a la romería, si si. Cuando eramos guajes no nos importaba. Íbamos a jugar, a comer les casadiellas, bocadillos. Jugabamos a la rana. Guajes y Guajas, ahí todos estábamos juntos. Acuerdome de mi padre cantando junto a Emilio, que llevaba una gaita y la mi madre diciendo: Juan, calla por dios. Pero cuando crecíamos, vaya cuando crecíamos. Los mártires era otra cosa. Ya íbamos a por les mozes y las invitábamos a bailar, o a tomar unos culines. Había que tener cuidado con el padre, había más de uno que nos echaban a males ganas. Pero eramos jóvenes y lo intetabamos, sobre todo cuando nos reuníamos y decíamos, a que no yes a dir a esa moza y decirle si sale a bailar»*

²¹⁹ Entretien avec Miguel Ángel Suarez, Annexe VIII. Citation originale : *«Si si, las romerías. Vaya si me acuerdo. Las disfrutaba cuando era mozu, cuando era guaje y cuando ya era marido y padre. Íbamos toda la familia. Subían los abuelos, los tíos, hermanos, sobrinos. Si había alguien que supiese tocar la gaita, subía con el vecinu que tocaba el tambor y algunos que iban con panderetas. Siempre había música, fiesta y jolgorio. Cuando eras guaje lo pasabas muy bien, casadiellas, la rana, el cascayu estabas jugando todo el día. Cuando eras más grande íbas por la sidra, para ver a vecinos o compañeros. Tabamos to el dia charlando, bromeando y las nuestras muyeres hablaben también entre si»*

Ces pèlerinages seront l'expression la plus grande et la plus visible de la sociabilité dans les régions minières, qui absorberont les traditions paysannes en les adaptant au nouveau contexte urbain. C'est pourquoi il sera plus fréquent de voir la dégustation familiale de produits locaux et de saison céder la place à des dégustations en plein air de produits importés tels que les pois chiches ou le riz «*Nous avons beaucoup mangé, et nous avons tout mangé. Mais je me souviens de beaucoup de riz ou de ragoûts de pois chiches, avec du chorizo ou du boudin noir s'il y en avait.*»²²⁰. Des changements plus adaptés à la ville et à l'industrie qui se fraiera un chemin dans les bassins miniers asturiens.



Figure n° 15 - Romería de Los Mártires de Valdecuna, Mieres. Abelino y Lolita con sus hermanos y padres. Año 1955. Memoria Digital de Asturias. Principado de Asturias.

²²⁰ Juan Zapico "Zapi", *op. cit.*, Annexe V.



Figure nº 16 - *Jóvenes en los prados de la romería de los Mártires. Años 60-70 del pasado siglo XX.*
Asociación Mieres Antes y Ahora. Carlos Díaz Marcos.

3.5. Autres espaces et pratiques de sociabilité: les rues et leurs habitants

L'un des processus irrémédiables que les bassins miniers asturiens ont subi au fur et à mesure que l'industrialisation devenait un élément plus visible et déterminant de la vie économique de leurs villes et villages a été la modification du tissu urbain. Dans le cas de la vallée du Caudal, les principales villes ont connu des changements dans leur urbanisme, avec des extensions et des agrandissements au début du XXe siècle, comme ce fut le cas de la ville de Mieres, qui a vu sa superficie s'étendre entre 1945 et 1956.

Cela a permis d'étendre la zone urbaine, en incluant de nouvelles parcelles de terrain et en construisant de nouvelles rues.

Au fil du temps, et avec l'influence croissante du monde urbain et du mode de vie industriel, de nouveaux espaces et pratiques de sociabilité ont gagné en importance. On

parle des théâtres, des cafés²²¹, des cinémas, par exemple, En même temps, les espaces et les pratiques de sociabilité déjà enracinés, comme ceux liés à la fréquentation des tavernes, par exemple, ont persisté, Mais les rues, espaces traditionnels de sociabilité dans l'environnement urbain, puisque certaines d'entre elles sont devenues les maisons des mineurs et de leurs familles, se sont plutôt adaptés, donnant naissance à des pratiques de sociabilité profondément enracinées et dotées d'un fort sentiment d'identité.

Dans ce cas, nous faisons référence, aux pratiques qui ont émergé et sont apparues dans ces espaces urbains dédiés aux piétons et aux passants, mais colonisés par des groupes d'humains qui les ont utilisés et appropriés, en les intégrant à leur vie quotidienne.

Mais, bien qu'en fin de compte, tout le monde marchait dans les rues et y passait une partie de son temps, la population minière masculine utilisait les rues surtout pour réaliser l'activité principale pour laquelle elles avaient été conçues : aller d'un point à un autre. Leur interaction avec ces éléments ne sera que passive, un moyen d'interconnecter deux points. La véritable utilité sociale de la rue viendra de deux autres groupes humains : les femmes et les enfants.

Les rues étaient utilisées pour le travail, pour diverses tâches quotidiennes et pour de nombreuses autres activités sociales, offraient des conditions d'échange et de rencontre, L'une des formes les plus courantes pour de telles interactions étaient les marchés où les produits locaux, extraits des champs, seraient proposés à la population urbaine²²².

Ces activités ont généré une grande affluence de personnes de sexe, de groupes sociaux et de tranches d'âge différents, qui entraient en contact et il y avait des processus et des actes de sociabilité tels que des discussions, des jeux ou des réunions, comme le rappellent certaines personnes interrogées « *Les jours de marché, nous allions avec ma mère à Requexu ou à La Pasera. Il y avait toujours un stand où je voulais acheter quelque chose, une friandise ou un jouet. Parfois, plusieurs d'entre nous, les enfants, se réunissaient pour*

²²¹ Otero Carvajal, Luis Enrique, «La sociedad urbana y la irrupción de la Modernidad en España 1900-1936», *Cuadernos de Historia Contemporánea*, 38, 2016, p. 255-283; Serrallonga i Urquidí, Joan; Bonamusa Gaspà, Francisco (coord.), *La sociedad urbana en la España Contemporánea*, Asociación de Historia Contemporánea, 1994.

²²² Voir la Figure n°17. Pour plus d'informations, voir les travaux Fernández García, Aladino «Las ciudades mineras : Langreo, Mieres» dans F. Quirós Linares (dir.), *Geografía de Asturias*, Ayalga, Salinas, vol. 2, p.15-21.

acheter quelque chose avec ce que nous avons récolté. Les hommes allaient voir ce qu'ils pouvaient acheter, et les femmes se réunissaient pour acheter des pommes de terre, des choux, des oignons... Il y avait beaucoup de mouvement et parfois il y avait aussi des endroits pour prendre un cidre, et beaucoup d'hommes se réunissaient »²²³.

L'afflux de personnes a rendu idéales ces activités et ces processus de sociabilité, d'entente et, dans certains cas, de débauche « Là où il y avait du cidre, il y avait des problèmes. »²²⁴

Le marché, les marchés improvisés et informels, et non ceux dont les bâtiments sont construits et aménagés pour l'occasion, seront un élément emblématique et un centre de sociabilité de quartier. Bien que tous deux soient devenus des centres de sociabilité. Peut-être parce que le marché fait partie de l'expérience de chaque ville ou village²²⁵, il y a plusieurs aspects qui présentent un grand intérêt : les fonctions marchandes et de sociabilité que l'on retrouve au passage, dans la rue ou aux portes de la place elle-même (vendeurs ambulants, boutiques et bars), et les modes d'expression qui s'y reproduisent (le colportage de marchandises).

Une autre des grandes utilisations des rues, connues dans les Asturies sous le nom de *caleyas*, était les réunions et les rencontres des éléments les plus jeunes des groupes miniers. Garçons et filles se rencontraient pour jouer et se socialiser, ce qui constituait le deuxième niveau de socialisation, après la famille, et où se formaient plusieurs aspects essentiels de la culture minière : coopération, solidarité, hiérarchies, etc²²⁶.

²²³ Entretien avec Solano Pérez, Annexe IV. Citation originale : «*Los días de mercado eran cuando íbamos con la mi madre a Requexu o a la Pasera. Siempre había algún puesto donde yo quería comprar algo, alguna golosina o juguete. A veces nos reuníamos varios guajes para comprar algo, de lo que habíamos reunido. Los paisanos iban a ver que podían comprar, y las muyeres se reunían para comprar patatas, berzas, cebollas... Había mucho movimiento y también a veces había sitios para tomar una sidra, y muchos paisanos se reunían*»

²²⁴ *Ibidem*, Anexo IV. Citation originale : «*Donde había sidra había bronques*»

²²⁵ Torres, Francisco, «Los nuevos vecinos en la plaza. Inmigrantes, espacios y sociabilidad pública», *AIBR, Revista de Antropología Iberoamericana*, Vol. 3, n°3, 2008, p. 374-377.

²²⁶ Un phénomène similaire se produit également au Portugal, pour plus d'informations voir le travail de Índias Cordeiro, Graça ; Vidal, Frédéric (dir.), *A rua. Espaço, Tempo Sociabilidade*, Lisboa, Etnográfica Press, 2008 ; Guereña, Jean-Louis, *Sociabilidad, cultura y educación en Asturias bajo la Restauración (1875-1900)*, Oviedo, Real Instituto de Estudios Asturianos, 2005.

Ces éléments, très intégrés dans les différents jeux d'enfants, dépendaient de l'âge des participants, et il y avait également des jeux différents en fonction de leur sexe. Certaines étaient associées à des activités considérées comme masculines, et pouvaient inclure la force physique, tandis que d'autres étaient plus passives et associées au sexe féminin.

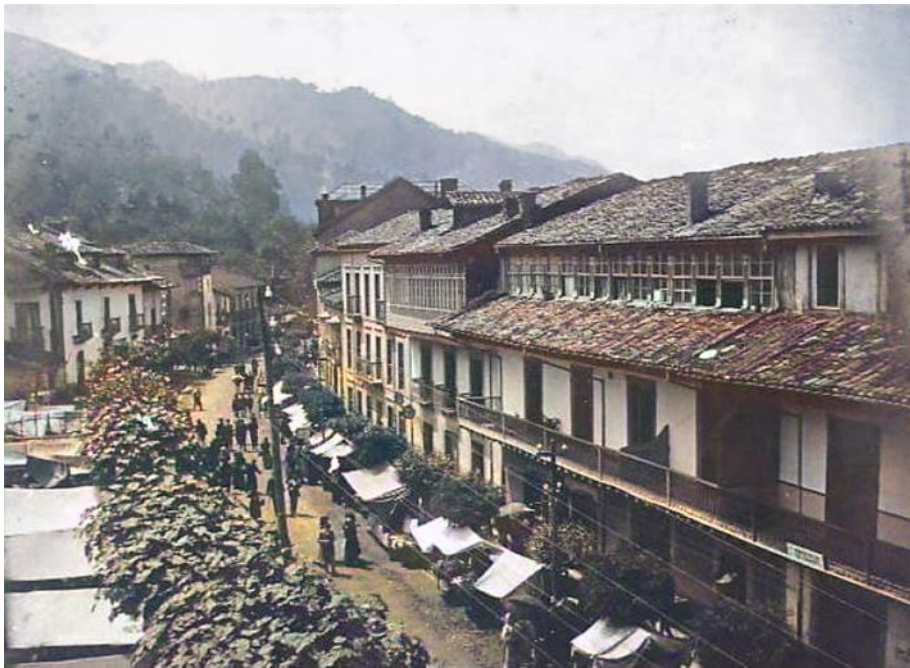


Figure n° 17 - *La Pasera, con el mercado de tiendas al aire libre, un domingo del año 1904.* Foto aportada por J. C. Capelo. Asociación Mieres Antes y Ahora. Carlos Díaz Marcos

Ces jeux ont eu un effet de cohésion sur les groupes d'enfants, notamment en termes d'identité. En jouant, les enfants qui vivent dans le même quartier ou la même rue créent des relations interpersonnelles affectives qui se manifestent ensuite par la solidarité, l'entraide, etc.

Ces jeux concernaient toute la rue ou certaines parties de celle-ci, certains habitants du quartier participant à des jeux organisés, des concours ou des expressions sporadiques de rencontres²²⁷.

²²⁷ Voir les Figures 18 et 19.

« Je faisais le ménage et j'aidais ma mère, mais je jouais aussi avec les autres enfants de la rue. Parfois, je me faufilais dehors et on jouait au bison aveugle, à l'embrunu, au cascayu ou au cabruxes. Mais c'était seulement avec d'autres filles.

Mais je jouais, même si parfois ma mère me faisait venir pour préparer la nourriture, mettre la table ou s'occuper de ma sœur. [...] oui oui, nous étions dehors toute la journée, quand nous pouvions. Si ce n'était pas les enfants qui jouaient, il y avait des dames assises à l'extérieur qui parlaient, bavardaient. C'était quelque chose qu'on faisait beaucoup l'été, tu sais, dans la chaleur, mais pas comme maintenant. »²²⁸

Tous ces jeux, visant dans certains cas à inculquer des normes, comme la division des sexes, ont rompu avec les schémas traditionnels en mélangeant, dans certains cas, garçons et filles dans les jeux. Ils pourraient provoquer la désapprobation des éléments les plus traditionalistes en subvertissant l'idée d'une société moraliste.

Non seulement les rues étaient pleines de vie, comme nous l'avons vu, mais elles étaient aussi les échos ou les espaces de célébrations informelles qui rassemblaient toute la population, pour l'hommage ou la fête d'éléments miniers.

Dans ce cas, nous faisons référence aux festivités autour d'un élément fondamental de l'activité minière, qui a été présent dans les mines pendant longtemps, même lorsque le processus de mécanisation était déjà un fait, et qui a survécu dans la mémoire collective de la population : les chevaux et les ânes.

L'un des aspects les plus curieux et les plus particuliers de la culture minière que nous pouvons souligner est l'importance du cheval comme principal moyen de tirer et de transporter le charbon dans et hors des mines.

²²⁸ María Martínez Soledad, *op. cit.*, Annexe XI. Citation originale : *«solía encargarme de limpiar y ayudar a mi madre, pero también jugaba con los otros guajes en la caleya. A veces me escapaba y jugábamos, a la pita ciega, al embrunu, al cascayu o a les cabruxes. Pero eso era solo con otras chicas. Pero solía jugar, aunque a veces la mi madre me obligaba a entrar y preparar la comida, o poner la mesa, o cuidar de la mi hermana. [...] si si, estábamos todo el día fuera, cuando podíamos. Si no eran los guajes jugando, había señoras con asientos fuera hablando, charlando. Era algo que hacíamos mucho en verano, ya sabes, con el calor que hacía, aunque no como ahora»*



Figure nº 18 - *Competición niños con aro, 1957*, Muséu del Pueblo de Asturias, José Muñiz (FF), C026-0911.tif



Figure nº 19 - *Combate de boxeo infantil, a finales de los años 50. En el parque de Turón*, Foto Pepín Muñiz, Asociación Mieres Antes y Ahora, Carlos Díaz Marcos.

Le cheval a été un animal essentiel dans le fonctionnement de la mine et a joué un rôle important dans le monde minier. C'est pourquoi on organisait autrefois des fêtes et des concours qui réunissaient les personnes chargées de la gestion des chevaux (cavaliers), ainsi que les propriétaires, les éleveurs et la population. Les propriétaires et les éleveurs, notamment, assistait à ces événements déguisés pour voir ces animaux s'affronter dans des épreuves d'endurance, de force physique et de dextérité.

Ces réunions ont été assidues et très suivies, attirant l'attention des personnes concernées, des personnes intéressées et des passants. Ces rassemblements n'étaient pas exempts de musique, élément bien établi dans toute expression festive, comme on l'a vu dans le cas des fêtes paysannes (les pèlerinages), comme dans d'autres événements ou expressions sporadiques de rassemblement.

Les festivals ou les concours de chevaux seront une rencontre directe entre la mine et la population, que cette dernière ait eu ou non un rapport avec l'activité industrielle²²⁹. Ces rencontres permettront à la population locale de voir et, dans certains cas, de participer à une relation plus étroite entre les mineurs, leur culture et eux-mêmes. Même si les relations se produisent et que l'influence de la mine s'étend même aux modèles de vêtements «J'ai pris ma retraite, j'ai rêvé que je retournais travailler, j'avais toujours peur d'avoir un accident. Mais c'était une université pour moi. Et puis la mine a influencé l'endroit où nous vivions, à Mieres. Les affaires des mineurs, leur façon de s'habiller [...]»²³⁰, le paysage lui-même et même la forme même des relations entre ce groupe social et les autres groupes sociaux «[...]Si un mineur boycottait un bar, celui-ci devait fermer.»²³¹

²²⁹ Voir Figure n° 20 et 21.

²³⁰ Entretien avec Celestino Prieto Allende, Annexe IX. Citation originale : «*Jubileme, soñé que volvía a trabajar, siempre tuve miedo de tener un accidente. Pero fue una universidad para mí. Y después la mina influía sobre, sobre donde vivíamos, en Mieres. El asunto de los mineros, la forma de vestir [...]*»

²³¹ *Ibidem*. Citation originale: «*[...]Si un minero hacia el boicot a un bar, el bar tenía que cerrar.* »



Figure n° 20 - *Fiesta popular sobre burros*, Muséu del Pueblu d'Asturies, José Muñiz, C149-0061.tif

La rue sera donc un espace moteur des fêtes de quartier et de ville. Les fêtes de rue expriment un niveau d'identité collective, très similaire aux rituels de repas paysans²³², définis territorialement par des repères urbains, rues, avenues, etc. ainsi que par les espaces sociaux de chaque quartier, tavernes, places, etc.

Mais la rue va également être un espace très important de sociabilité pour les femmes, qui quittent leur maison, avec les connotations de réclusion que cela implique²³³, en assumant la socialisation et l'éducation de leurs enfants dans des sphères collectives, c'est-à-dire qu'à travers l'occupation de la rue, ces femmes vont être le qui sont au centre de la

²³² García Álvarez, Luis Benito, *op. cit.*, p. 210.

²³³ Bien que le régime franquiste ait toujours essayé de réprimer et de réduire les femmes au silence, la réalité est que dans certaines communautés, cette réclusion n'était pas efficace car les femmes étaient une partie importante de la communauté. Par exemple dans les communautés de pêcheurs de la côte, voir Adams Fernández, Carmen, « El patrimonio de la industria conservera en Asturias, una historia de desaparición y derribos », dans Miguel Ángel Álvarez Areces (coord.), *Patrimonio industrial y agrolimentario : Testimonios cotidianos del diálogo intercultural*, Centro de Iniciativas Culturales y Sociales, CICEES, 2009, p. 229-238, ou dans l'industrie du tabac, ou dans l'industrie minière elle-même. Pour plus d'informations, voir les travaux de Egido León, Ángeles ; Montes Salguero, Jorge J. (coord.), *Mujer, franquismo y represeión, una deuda histórica*, Madrid, Sanz y Torres, 2018.

communauté familiale, relie la maison à la rue, convertissant la maison en une base territoriale de pouvoir en termes d'investissement du capital apporté par le mari.

La rue sera l'extension territoriale de cette base domestique, structurant les femmes à travers l'utilisation quotidienne commune de l'espace, que ce soit dans les rues ou sur les places²³⁴. Les voisines exerceront leur appropriation de la rue par le biais de leurs rassemblements sociaux quotidiens et d'autres formes d'occupation des espaces publics²³⁵.



Figure n° 21 - Extracción de carbón de un minero con tracción animal con vagón, Muséu del Pueblu d'Asturies, José Muñiz, C149-1609.tif

²³⁴ Voir l'entretien avec María Martínez Soledad, annexe XI «a ver, hacíamos vida en la calle cerca de las casas donde vivíamos o en la iglesia»

²³⁵ Le comportement attribué à Bermeo, et à toutes les communautés de pêcheurs de notre région, par Sánchez Fernández, Juan Oliver, Ecología y estrategias sociales de los pescadores de Cudillero. Siglo XXI. 1992, Madrid aux femmes de pêcheurs de Cudillero «Mientras el marido faena en el mar, algunas mujeres pasan mucho tiempo conservando o discutiendo tranquilamente con las vecinas a la puerta de la casa, en las calles o en las tiendas de comestibles, se reúnen con amigas en la cafetería, se ponen al día o critican sin cortapisas en los espacios públicos los últimos sucesos y van de compras en la propia villa o en otras ciudades»

Jeux, fêtes, chaises, vies, les rues des centres urbains étaient remplies de voix, de cris et de musique alors que certains se souvenaient être passés par les tavernes où les mineurs se rassemblaient et chantaient «*Il y avait aussi des hommes dans les tavernes, et ils chantaient. Le chant était quelque chose que l'on pouvait trouver dans n'importe quelle rue.*»²³⁶. Ces pratiques de sociabilité, qui englobaient les éléments du quartier, et, à certains moments, l'ensemble de la communauté d'une ville, ont été des éléments décisifs pour créer un espace d'harmonie, d'union et de compréhension entre la mine et le monde extérieur. Cette relation constituera un élément de continuité et reliera le travail de la mine à ses communautés.

Bien que les hommes qui travaillaient dans les mines ne soient pas les principaux protagonistes de la sociabilité quotidienne qui se déroule dans les rues, ces mêmes rues ont une identité minière car ce sont les proches des mineurs (leurs femmes et leurs enfants) qui les occupent.

3.6. L'espace minier, la mine et ses relations avec l'environnement et les pratiques de sociabilité.

Le traitement de l'espace minier est très différent des autres espaces, par exemple l'espace paysan. Le territoire n'est pas fragmenté et divisé comme les campagnes. En ce qui concerne la mine, la catégorie spatiale pertinente, et donc un élément pour comprendre comment les processus de sociabilité se développent à l'intérieur de la mine, et même à l'extérieur parmi les mineurs, sera l'intérieur.

En dehors des mines à ciel ouvert, dont on trouve des traces dans les Asturies, la plupart des mines sont souterraines. Les habitants associent la zone minière aux installations qui se trouvent à l'intérieur, et rarement aux infrastructures et aux espaces extérieurs, même s'ils dépendent ou sont associés à l'exploitation minière, ces espaces ne sont pas pris en compte lorsqu'on parle de la mine.

²³⁶ María Martínez Soledad, *op. cit.*, Annexe XI. Citation originale : «también había paisanos en los chigres, y cantaben. Cantar era algo que en cualquier calle había»

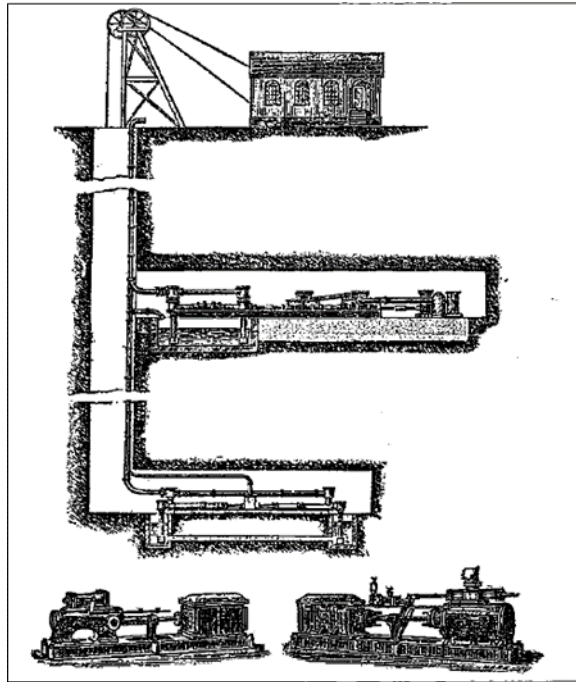


Figure n° 22 - Simulation du système de pompage dans les mines souterraines, source : Carlos Luque Cabal, Carlos ; Gutiérrez Claverol, Manuel. *La minería del mercurio en Asturias*, Oviedo, Ed. Gutiérrez Claverol, Manuel Alberto, 2006, p. 188.



Figure n° 23 - La mine (pozu) Santa Bárbara ou La Rabaldana, Turón (Mieres) en 1913, Asociación Santa Barbara, Mieres.

Ainsi, les axes qui fragmentent les activités minières ne sont pas, comme dans le monde paysan, les divisions horizontales, mais des divisions verticales entre la surface et le sous-sol et entre l'intérieur et l'extérieur.

C'est important, car des événements qui se produisent à l'intérieur des mines, les dangers et les risques qui existent, signifient que de nombreuses pratiques d'aide et de socialisation qui se produisent à l'intérieur de la mine seront extrapolées à l'extérieur.

L'un des points principaux, et qui marque l'entrée dans ce monde, est la connaissance ou la méconnaissance de la mine. Cette idée se répète chez les mineurs, et cela se traduit par le respect que les mineurs les plus âgés reçoivent de tous les autres. Lorsqu'ils parlent de l'intérieur, ils le décrivent en soulignant que la mine est un monde différent, inimaginable, auquel il faut s'adapter par un lent apprentissage.

« Oui, je n'étais absolument pas conscient de ce qu'était la rampe. Donc quand nous étions dans la galerie, et qu'il était temps de travailler. Et quand j'ai vu les gens disparaître en bas, je me suis demandé : "Où vont-ils ?". Et il y avait la mine à rampe, ce jour-là était très impressionnant parce que je n'avais aucune idée de ce qu'était une rampe. Et c'est ce à quoi je pensais, comment on pouvait gagner un salaire journalier ici, les doutes sur la possibilité de tenir le coup. Ensuite, nous sommes retournés à Barredo, où je suis resté quelques jours, puis je suis allé sur la rampe avec les picadors »²³⁷

Ce chemin et ce processus sont le premier point de contact avec certaines des pratiques les plus courantes à l'intérieur de la mine, comme l'acte de manger, ou comme les mineurs eux-mêmes l'appellent, manger le *bocadillo*.

²³⁷ Entretien avec Celestino Prieto Allende, voir Annexe IX. Citation originale : *«Si, yo tenía total desconocimiento de lo que era la rampla. Entonces cuando estábamos en la galería, y llegó la hora de trabajar. Y cuando veo desaparecer a la gente pa abajo me pregunto ¿Pero a donde va esos? Y ahí estaba el pozu de la rampla, ese día fue muy impresionante porque no tenía ni idea de que era una rampla. Y ahí dando tira, y eso pensaba yo como se podía ganar el jornal aquí, las dudas de si aguantaras. Luego ya volvimos para Barredo, estuve un par de días, y ya luego pasé a la rampla con los picadores.»*

Cet acte apparemment sans importance cache une valeur et une signification cruciales. En effet, c'est l'acte par lequel les mineurs, après être entrés dans la mine, en parcourant les galeries, dans un changement constant entre lieu et non-lieu²³⁸, ont fait une pause au préalable. En un point situé avant la zone de travail²³⁹. Ce fut un moment transcendant parmi les mineurs pour plusieurs raisons :

a) Elle permettait aux mineurs de prendre de la nourriture avant de travailler. Nombre de ces tâches exigeaient un effort physique important.

b) C'était un moment de détente où les mineurs pouvaient discuter, parler et plaisanter entre eux. Il s'agissait donc d'une pratique destinée à alléger la charge de la mine²⁴⁰.

Ce principe, le repos avant l'activité physique, la compagnie des compagnons et les plaisanteries, sera un élément très important de la culture minière. Le simple fait de manger ou non pouvait entraîner la solidarité des autres travailleurs, comme le rappelle une personne interrogée « *Et je me souviens que, quelques jours après avoir été sur la rampe, j'ai mis du temps à manger le sandwich. Et le gardien, en plaisantant à moitié, a dit : "Voyons le sandwich, sinon je vais l'emballer". Et les picadors ont sauté et ont mangé le sandwich, sinon nous aurions dû aller à Cenera pour le manger. Je dis que ces hommes s'arrêtent pour moi pour le sandwich, car c'est cela qui m'a aidé...* »²⁴¹

Ce processus était l'une des rares moments de sociabilité qui se déroulait à l'intérieur de la mine, c'est-à-dire dans la mine, c'est-à-dire dans la mine. En dehors, mais à l'intérieur complexe minier, il existe d'autres espaces où les mineurs se socialisent, comme, par exemple, les bains ou les lampisteries elles-mêmes. Ces espaces de passage, puisqu'ils étaient destinés à être des espaces de déplacement, soit pour commencer le travail minier, soit pour finir la journée, étaient également utilisés, de manière informelle, comme

²³⁸ Augé M., *Los no-lugares. Espacios del anonimato*, Barcelona, Gedisa, 1993, p. 92.

²³⁹ Voir l'interview de Celestino Prieto Allende, Annexe IX. Citation originale : «*No no, nosotros llegábamos a la rampla, que podía haber quince o veinte personas, según el pozu. Y al llegar al punto de destino, la rampla, ahí parábamos y comíamos el bocadillo*»

²⁴⁰

²⁴¹ Celestino Prieto Allende, op. cit., Annexe IX. Citation originale: «*Y yo recuerdo que, a los pocos días de estar en la rampla, que tarde algo en comer el bocadillo. Y el vigilante, en medio broma, dijo a ver el bocadillo, porque si no envuelvo y tal. Y saltaron los picadores como el bocadillo sino marchamos a Cenera a comerlo. Yo digo que estos paisanos paren por mí por el bocadillo, pues fue esto lo que me ayudo...*»

espaces de sociabilité. Car l'inertie très humaine d'utiliser un espace pour parler avec d'autres personnes est inhérente à notre espèce.

Ces lieux sont devenus des zones d'activité sociale très active :

« Je me souviens que dans les bains publics, j'étais avec d'autres collègues. Nous parlions toujours, pas de tout bien sûr, mais nous parlions. Parfois, on chantait même. [...] C'est dans les lampadaires qu'on pouvait le plus discuter. Dans les bains publics, cela dépendait si vous rencontriez un ami ou un collègue. Mais dans les lampadaires il y avait plus de circulation, plus de mouvement et parfois il y avait des moments où vous pouviez parler de football, un autre de comment j'ai bu un bon cidre dans une certaine cidrerie, et certains vous prêtaient même le journal pour le lire [...] oui, c'était normal de laisser le journal, entre les hommes plus âgés et plus jeunes. Certains qui ne savaient pas lire, qui étaient peu nombreux, demandaient s'ils pouvaient vous lire les nouvelles.»²⁴²

Les mineurs étaient donc impliqués dans une activité de socialisation constante à l'intérieur de la mine et dans les bâtiments adjacents, ce qui a conduit non seulement à des contacts entre eux, à la solidarité qui prévaut dans un environnement minier, mais aussi à d'autres pratiques difficiles à mettre en œuvre dans la société néolibérale actuelle, comme le fait de prendre une collation et un repos, ce qui représente une perte économique pour l'entreprise. Un processus encadré par un acte symbolique et collectif qui a renforcé les liens de solidarité et de camaraderie au sein d'une même équipe de mineurs. Cela était renforcé si, pendant la pause et la consommation des aliments, ceux-ci étaient accompagnés de vin, comme c'était souvent le cas²⁴³ :

²⁴² Entretien avec Carlos "Carlito" Acebal, Annexe VII. Citation originale: «*Recuerdo en la casa de baños, cuando estaba con otros compañeros. Siempre hablábamos, no de todo claro, pero hablábamos. Incluso a veces cantábamos. [...] En las lampareras era donde más podías charlar. En la casa de baños dependía de si coincidías con algún compañero o amigo. Pero en las lampareras había más tráfico, más movimiento y a veces se daban momentos donde uno podía estar hablando de futbol, otro de que tomo una rica sidra en tal chigre, incluso algunos te prestaban el periódico para leer [...] si si, era normal prestarse el periódico, entre paisanos mayores o menores. Algunos que no sabían leer, que eran pocos, le pedían a uno si le podía leer las noticias»*

²⁴³ Voir la Figure n° 24.

« Lorsque j'entrais, la coutume, comme le faisait mon père, était de mettre le vin, l'outre avec son eau [...] les outres étaient déjà préparées. Petit à petit, une nouvelle génération arrive, les gens boivent moins de vin et plus d'eau. »²⁴⁴

« Le vin, mon Dieu, c'était un problème. Quand j'accompagnais mon père à la mine, je me souviens que dans la taverne à côté de la mine, ils avaient toutes les outres suspendues à une poutre avec le nom de chaque mineur dessus. Quand tu es arrivé, tu as pris le tien et tu es entré dans la mine. Puis, lorsque vous êtes sorti, vous avez laissé l'outre à la même place et à la fin du mois, vous avez payé la facture. »²⁴⁵

Ces activités à l'intérieur s'accompagnaient également d'autres processus de socialisation à l'extérieur, à savoir leur contact avec la population locale non minière. Mais la relation de voisinage la plus forte était celle que les mineurs entretenaient entre eux, bien que cette phrase ne doive pas être interprétée comme signifiant qu'ils se retirent et n'ont aucun contact avec des personnes autres que les mineurs.

Ce qui est vrai, c'est que, avec l'augmentation du nombre de travailleurs dans les mines et la construction de lotissements, de nombreuses entreprises ont alloué des capitaux pour construire des quartiers destinés à être occupés par les mineurs et leurs familles.

²⁴⁴ Ver entrevista Juan Manuel Prieto Suarez, Anexo X. Citation originale: «cuando entre yo, había costumbre, como hacia mi padre, era meter el vino, la bota de vino con su agua [...] las botas ya estaban preparadas. Poco a poco se va entrando una nueva generación, ya se bebe menos vino, se bebe más agua»

²⁴⁵ Carlos "Carlito" Acebal, op. cit. Annexe VII. Citation originale: «Lo del vino, cago en ros, eso sí era un problema. Cuando yo acompañaba al mi padre a la mina, acuerdome que en el chigre que había al lado de la mina, tenían todas las botas de vino colgadas de una viga y con el nombre de cada minero. Cuando venías cogías la tuya y pa adentro. Luego al salir, volvías a dejarla en el mismo sitio y al final de mes pagabas la cuenta»



Figure n° 24 - *El minero Canor, en 1957, delante de una locomotora del tren minero que se había despeñado, portando bocadillo y bota con vino, Asociación Mieres Antes y Ahora, Carlos Díaz.*

C'est pourquoi il est devenu plus fréquent de trouver plusieurs mineurs, travaillant dans la même mine et vivaient dans le même quartier. C'était un autre élément qui favorisait la sociabilité au sein du groupe et le renforcement des liens identitaires. Comme les mineurs s'entendaient surtout avec d'autres personnes du même endroit où ils travaillaient, il y a même eu un relais générationnel au sein d'une même mine :

«J'ai commencé à travailler dans le groupe Mariana en 62 (1962). J'ai commencé comme aide-mineur, puis je suis devenu picador [...] Mon père travaillait dans la même mine depuis 21 ans, il l'a rejoint en 1941 quand ils ont commencé à travailler dans la mine Mariana. Il était là quand ils ont allumé la machine d'extraction. Quand j'étais là-bas, tout le monde me connaissait comme le fils de Santi. [...] Oui, oui, tout le monde dans le Villa, ou presque tout le monde, était un mineur de Mariana. Nous avons travaillé

ensemble. Les enfants, les femmes, tout le monde s'occupait de la mine. Sauf pour certains d'entre nous qui avaient une taverne ou une boutique... »²⁴⁶

Cette socialisation s'est finalement exprimée dans des modèles de solidarité personnelle et communautaire, tant à l'intérieur de la mine qu'à l'extérieur, face à l'adversité qui pouvait mettre en danger l'intégrité des autres mineurs.

« Les gens qui ont fait preuve de solidarité, je me souviens, j'ai été touché, non seulement quand quelqu'un était tué, ils prenaient la gerbe de fleurs partout, non non, il y avait même des gens qui étaient malades, des gens qui avaient des grèves longues, ils avaient des familles, des familles nombreuses, ils en demandaient toujours, la confrérie qui avait la Polio, cette confrérie faisait la collecte et la mettait au nom de tout le monde, et en plus ils mettaient l'argent sur le tabloïd et à qui il était adressé. A une occasion, dans une maison au-dessus de la Güeria. Un de mes collègues a vu toute sa maison brûler, et nous avons également fait une pétition là-bas, dans le Pozu. Les gens ont très bien collaboré. C'était le jour de la paie, quand ils étaient payés au guichet. Et c'est là qu'ils l'ont sorti pour nettoyer la situation, en plus, il était jeune, c'était terrible.»²⁴⁷

Ces mineurs ont vécu ensemble et cohabité et coopéré selon les règles établies par leur groupe social et culturel. Cette intense sociabilité a renforcé le réseau de soutien, d'entraide et de solidarité et a approfondi de sentiment d'identité. Ces liens ont aidé à surmonter différentes vicissitudes, tant économiques, surtout à la fin de la Guerre Civile (1936-1939) et avec la débâcle que fut l'autarcie, que politiques, les grèves et leur répression conséquente, ainsi que d'autres. Cette solidarité était une caractéristique

²⁴⁶ Solano Pérez, op. cit., Annexe IV. Citation originale : *«Yo entre a trabajar en el grupo Mariana en el 62 (1962). Empece como ayudante de minero, luego pase a ser picador [...] Mi padre llevaba trabajando en la misma mina ya hace 21 años, él entro en 1941 cuando empezaron a trabajar el pozu en Mariana. Él estuvo cuando arrancaron la máquina para extraer. Cuando yo entre todos me conocían por ser el fiu de Santi. [...] Si si, todos en la Villa, o casi todos, eramos mineros de Mariana. Trabajábamos juntos. Los guajes, les muyeres, todos tenían que ver con la mina. Salvo alguno que tenía algún chigre o alguna tienda...»*

²⁴⁷ Juan Manuel Prieto Suárez, op. cit, Anexo X. Citation originale: *«La gente solidaria, yo me acuerdo, no me acuerdo, tocome, no solamente cuando se mataba alguien se llevaba la corona a todos lados, no no, ye que incluso había gente de enferma, gente que tenía huelgas largues, tenían familias, familias largas, numerosas, siempre se pedía, la hermandad que había Polio, esa hermandad recaudaba y ponía a nombre de todos, y encima se ponía en el tablo el dinero y a quien iba dirigido. A mí en una ocasión, en una casa por encima de la Güeria. Un compañeru se le quemó toda la casa entera, que hicimos también una petición allá, en el Pozu. La gente colaboro muy bien. Era cuando el día de la paga se cobraba por taquilla. Y allí se sacó para poder adecentar la situación, además era joven, era terrible»*

fondamentale de la culture de classe des mineurs asturiens. . On pourrait même dire que toute la culture minière, non seulement asturienne mais aussi d'autres régions, tourne autour du principe de la solidarité, motivée par le danger du travail, ainsi que d'autres principes comme l'attitude d'unité basée sur des objectifs ou des intérêts communs à leur classe.

La solidarité est un pilier qui revient parmi les personnes interrogées, étant une référence claire à la fois entre les groupes différenciés par sexe (hommes et femmes) et les groupes de travail (différentes catégories). Il a été remarqué que la solidarité était quelque chose que l'on ne trouvait pas dans d'autres emplois²⁴⁸ :

« Je le redis, cette solidarité qui existait d'un côté à l'autre. Mais cette solidarité, j'étais plus tard dans d'autres secteurs, et je ne connaissais pas ça [...] Vous ne vous battiez pas pour ce qui vous appartenait, mais pour ce qui était pour tout le monde »²⁴⁹

« Oui, il y avait beaucoup de solidarité. En fait, je pense que la solidarité existait même si vous n'étiez pas une femme de mineur »²⁵⁰

« Et ensuite, que s'est-il passé avec toutes les difficultés de la mine ? J'ai rencontré les gens, avec une énorme solidarité [...] Non non, personne n'a été laissé de côté. Même si parfois nous étions, vous savez, dans des moments soudains ou violents, il y avait de la solidarité. C'est ce que j'ai trouvé. Tu n'allais jamais être seul. »²⁵¹

« La solidarité était quelque chose que je ne saurais pas comment vous expliquer. Vous aviez l'impression d'avoir vos camarades à vos côtés. Quelque chose vous est arrivé et ils

²⁴⁸ Juan Manuel Prieto Suarez, *op. cit.*, Annexe X.

²⁴⁹ Juan Manuel Prieto Suárez, Annexe X. Citation originale: «*Lo vuelvo a decir, esa solidaridad que había de un lado a otro. Pero esa solidaridad, yo anduve luego en otros sectores, y eso no lo conocí [...] Luchabase no por lo tuyo sino por lo de todos*»

²⁵⁰ María Martínez Soledad, Annexe XI. Citation originale: «*si, había mucha solidaridad. Es más, creo que había solidaridad incluso si no eras la mujer de un minero*»

²⁵¹ Carlos "Carlito" Acebal, Annexe VII. Citation originale: «*Y después ¿Qué paso con todes les dificultades de la mina? Que me encontré con la gente, con una solidaridad tremenda [...] No no, nadie quedaba atrás. Aunque fuéramos, ya sabes, en momentos bruscos o violentos, la solidaridad. Yo es lo que me encontré. No ibas a estar solo nunca*»

*se sont battus pour vous, ils vous ont aidé. C'était formidable. Il n'y avait rien de tel nulle part ailleurs. »*²⁵²

*« La solidarité était quelque chose que vous aidiez ou que vous mourriez. La mine n'était pas un endroit où vous deviez vous promener seul. Vous aviez besoin d'autres mains là-dedans. Les nouvelles personnes qui sont arrivées, en disant qu'elles pouvaient, n'ont pas survécu longtemps. Mais ce n'était pas seulement dans la mine, c'était aussi à l'extérieur. Si quelque chose arrivait, nous étions tous avec notre partenaire. C'était quelque chose qui vous mettait à l'aise, je ne sais pas comment vous le dire. Mais il n'y a plus rien de tout cela »*²⁵³

*« Je me souviens que lorsque mon frère est mort, tout le monde dans la mine m'a aidé. Même le contremaître m'a dit que je pouvais aller au lavoir si j'avais besoin de quelques jours pour moi. Je lui ai dit que j'étais un picador et que c'était ma catégorie. Mais sentir qu'il y avait des collègues pour m'aider, même le contremaître, je n'avais pas vu ça quand je travaillais dans la construction. Là-bas, c'était juste du travail et du travail. Il y avait de la solidarité, oui, mais c'était entre quelques collègues. Ici, c'était toute la mine. »*²⁵⁴

Selon les déclarations des personnes interrogées, la caractéristique la plus marquante de socialisation des mineurs était la solidarité. Pratiques informelles de sociabilité telles que le partage de la nourriture, le manger en commun, le soutien et la compagnie, ont eu impact sur la sphère du travail, mais aussi sur d'autres sphères en dehors du lieu de travail. Ces pratiques permettraient de créer une identité et une unité qui seraient ancrées dans le groupe.

²⁵² Juliano Pérez, Annexe IV. Citation originale: «*La solidaridad era algo que nun sabría cómo explicarte. Sentías que tenías a los tos compañeros al lado. Pasabate algo y luchaban por ti, te ayudaban. Era tremendo. No había algo igual en otro sitio*»

²⁵³ Juan Zapico "Zapi", Annexe V. Citation originale : «*La solidaridad era algo, que mira o ayudabas o morías. La mina no ye sitio para que andes tú solo. Ahí dentro necesitas otras manos. Los nuevos que entraben, diciéndote que ellos podían no sobrevivían mucho. Pero no era solo en la mina sino también fuera. Si pasaba algo, todos estábamos con el nuestro compañero. Era algo que te arropa, no sé cómo decirte. Pero ya no hay de eso*»

²⁵⁴ Avelino Suárez, Annexe VI. Citation originale : «*Acuerdome yo cuando mi hermanu matose que en la mina todos me ayudaron. Incluso el capataz dijome que podía ir fuera al lavadero por si necesitaba unos días para mí. Yo le dije que era picador y esa era mi categoría. Pero sentir que estaban compañeros para ayudarme, incluso el capataz, eso no lo vi cuando trabajé en la construcción. Ahí era trabajar y trabajar. Había solidaridad si, pero era entre unos pocos compañeros. Aquí era la mina entera*»

Cette cohésion vécue surtout à l'intérieur du complexe minier, mais pas seulement, ainsi que les autres pratiques de sociabilité, jeux, rencontres, enseignement, vécues dans les rues, les places et en autres espaces ont contribué à la survie du groupe et la perpétuation de ses traditions.

En plus, les relations que le groupe des mineurs et de leurs familles maintenait en dehors de leur cercle, nous l'avons mentionné au début, ont eu un impact sur la relation entre la communauté et les mineurs. La preuve en est que, face à l'adversité, aux problèmes ou aux mauvaises tempêtes, les mineurs ont effectué des travaux communautaires tels que le nettoyage des routes ou l'aide aux institutions publiques :

« Je tiens à vous dire que ces choses-là, par exemple, s'il y avait une route obstruée, l'association de quartier viendrait et dirait : "Hé, voyons si la section de la mine peut envoyer une pelle pour qu'ils puissent nettoyer et ouvrir la route". En d'autres termes, vous avez joué un rôle qui vous est venu tout seul. Même du matériel pour les écoles. Quel matériel ? Peinture, filés métalliques, pour fermer les cours de récréation des écoles où les enfants jouent au ballon. Toujours, presque toutes les mines, ils les avaient, ils les ont enlevés »²⁵⁵

Cette relation entre la mine et le monde extérieur marque la continuité entre les deux espaces plutôt que les différences entre l'intérieur et l'extérieur. Il existe donc un lien entre le monde du travail et la vie quotidienne dans les communautés minières, fondé sur la dépendance de ces communautés à l'égard de l'activité industrielle. Cela se manifeste de nombreuses manières possibles, dont certaines sont analysées dans ce rapport.

Dans les communautés minières le monde domestique est une extension de la mine, « *Tout était la mine. Même si vous avez terminé, la mine était toujours là. S'il ne voyait pas*

²⁵⁵ Juan Manuel Prieto Suarez, *op. cit.*, Annexe X. Citation originale: «*Quiero decirte que esas cosas, por ejemplo, si había un camino trancao, con la pala venia la asociación de vecinos, oye mirai joder a ver si la sección del pozu puede enviar la pala para que pueda limpiar y abrir camino. Osea, jugabas un papel que te venia solu. Incluso material para las escuelas ¿Qué material? Pintura, redes metálicas, para cerrar los patios de las escuelas donde jugaban los guajes para el balón. Siempre, casi todos los pozos, tenían, se sacaban*»

les mines, il écoutait une explosion ou les nouvelles du grisou dans les journaux. Dans les maisons, dans les rues »²⁵⁶.

Par conséquent, deux faits différents sont mêlés, l'un est la dépendance des pratiques quotidiennes, surtout dans les mines, au processus de travail, et l'autre est la distance sociale drastique vécue dans les espaces à l'intérieur du complexe minier.

Cette différenciation devient ou est perçue plus clairement dans les espaces de la mine elle-même. Comme on l'a observé, la solidarité minière, pratique essentielle pour l'identité le groupe, a fait en sorte qu'au niveau générique, et plus encore depuis les années 1960, les travailleurs, du point de vue des mineurs, tous ces que travaillent dans la mine appartiennent à l'un des groupes suivants : ils sont des 'compagnons' ou ils sont des 'patrons'. Cette division repose sur l'axiome selon lequel tous ceux qui travaillent sont des ouvriers mineurs, des 'compagnons', les 'patrons' sont les médecins et les ingénieurs.

Une catégorie intermédiaire, qui va se développer entre 1950 et 1975, serait celle des veilleurs. A priori, ils sont considérés comme des camarades, et beaucoup vont participer aux groupes d'opposition politique dans la mine, ou en coopérant avec leurs camarades mineurs « *Certains gardiens vous ont aidé, en vous disant qui était un mouchard ou non. Cela a changé lorsque la mine est devenue plus professionnelle. Les titres de certaines personnes leur sont montés à la tête »²⁵⁷.*

Au fur et à mesure de la transformation de la mine, et à partir de 1967 avec la création de HUNOSA, les gardiens commencent à être considérés comme des patrons, notamment dans le développement des tâches de contrôle, qui ont toujours été présentes depuis la création de cette catégorie, mais leur relation plus étroite avec les travailleurs va jouer contre eux. Ils ont perdu la solidarité qui existait entre eux et les travailleurs.

²⁵⁶ Avelino Suárez, op. cit., Annexe VI. Citation originale : «*Todo era la mina. Aunque acabases la mina siempre estaba presente. Si no era viendo los pozos, era escuchando alguna explosión o las noticias en los periódicos del grisú. En las casas, en las calles*»

²⁵⁷ Solano Pérez, op. cit., Annexe IV. Citation originale : «*Algunos vigilantes te ayudaban, avisándote de quien era un chivato o no. Eso cambió cuando la mina ya empezó a ser más profesional. A algunos se le subía el título a la cabeza*»

Ces relations et pratiques seront présentes à l'intérieur et à l'extérieur de la mine. Mais elles s'étendent aussi à la vie quotidienne. Ces relations, là où elles étaient les plus visibles, étaient peut-être dans les *chigres* (tavernes) qui existaient dans tout Mieres et les villages environnants, avec une taverne pour 145 habitants vers 1968.

La réalité de la distinction est si forte qu'elle peut parfois contaminer les relations à l'extérieur de la mine. Cette façon de se comporter comme ou contre le groupe est considérée comme brisant l'une des implications du concept de camaraderie, qui n'est autre que celle de constituer une catégorie formée par la construction du collectif des mineurs par opposition aux autres catégories d'entreprises, ingénieurs, médecins, patrons.

*« S'ils vous voyaient parler à un ingénieur, ou boire un verre avec eux dans les tavernes, alors ils ne vous faisaient pas confiance. J'ai vu des gens dont les frères étaient contremaîtres ou ingénieurs et qui ont eu de mauvais moments. Ils n'étaient pas tous mauvais, mais il y avait parfois un air d'hostilité. Surtout quand il y avait une grève... »*²⁵⁸.

Le concept de compagnonnage s'étend à d'autres mineurs dans d'autres mines. Dans le cas des Asturies, le système d'organisation institutionnelle de l'industrie minière est très large et comprend des commissions de centre qui ont leur continuité dans d'autres commissions inter-centres. Cela signifie que les décisions prises par les principaux actionnaires, ou le conseil d'administration, affectent l'ensemble du collectif minier et non une mine en particulier.

Ce type d'organisation va contribuer à créer un sentiment de fraternité dans toute la région des Asturies, dans les vallées minières, qui dépasse les anciens concepts d'identité (par paroisses, comtés, etc.) et comprend d'autres mineurs d'autres régions espagnoles. Probablement en raison de processus similaires de sociabilité, ce qui nous permettrait de trouver des similitudes plutôt que des exceptions.

²⁵⁸ *Ibidem*, Anexe IV. Citation originale: «Si te veían hablar con un ingeniero, o que tomabas algo con ellos en los chigres entonces ya no confiaban en ti. Me toco ver a gente que tenía hermanos capataces o ingenieros y pasarlo mal. No todos eran malos, pero si había a veces un aire de hostilidad. Sobre todo, cuando había huelga...»

3. 7. Tavernes et alcools, espaces de sociabilité.

Les relations ou les anecdotes qui en découlent, ainsi que les pratiques de sociabilité liées à la consommation d'alcool, notamment de vin ou de cidre, s'inscrivent dans des processus de jumelage, de solidarité et de camaraderie minière qui, avec la population locale, créent des liens permettant la création de réseaux locaux de participation, de soutien et de fraternité. Ceux-ci se forment dans la création de groupes qui participent ensemble à différentes activités récréatives, religieuses ou festives²⁵⁹.

Ces pratiques n'étaient pas nouvelles, loin de là. La taverne en tant qu'espace de sociabilité est déjà bien établie à la fin du XIXe siècle, sous la Restauration des Bourbons (1874-1936). Ces espaces étaient libres, en premier lieu, de toute interférence extérieure, émancipés de toute tentative des autorités ou des classes hégémoniques d'interférer dans les aspects plus problématiques, associés à la consommation d'alcool, que ces espaces et les pratiques qui s'y déroulaient comportaient²⁶⁰.

L'importance de la taverne, ou chigre, comme noyau de socialisation dans la vie quotidienne des couches populaires, par opposition aux cafés qui étaient associés à la bourgeoisie et aux couches plus privilégiées, nous permet de voir sa réalité à multiples facettes. Dans le même espace, la taverne, différents espaces coexistaient ensemble, s'intégrant les uns aux autres, ce qui est très normal dans les espaces de sociabilité informelle, et qui nous permet de voir comment s'exerçaient les modèles d'occupation des classes populaires d'espaces non destinés à des activités sociables, comme nous l'avons déjà vu, par exemple, dans la rue.

Ces espaces multifonctionnels ne s'écartent pas des tendances générales relevées jusqu'ici pour l'Europe, coïncidant dans l'espace et dans le temps avec d'autres modèles, comme l'a noté, par exemple, E. P. Thompson dans son livre *The Making of the English Working Class*²⁶¹.

²⁵⁹ Ces regroupements sont appelés *peñas*, RAE: 5. f. Grupo de personas que participan conjuntamente en fiestas populares o en actividades diversas, como apostar, jugar a la lotería, cultivar una afición, fomentar la admiración a un personaje o equipo deportivo, etc.

²⁶⁰ Uría, Jorge, «La taberna. Un espacio multifuncional de sociabilidad popular en la Restauración española», *Hispania*, LXIII/2, núm. 214, 2003, p. 572.

²⁶¹ Thompson, E. P. *La formación histórica de la clase obrera. Inglaterra: 1780-1832*, Barcelona, Laia, 1977, p. 95-97.

Les raisons de la fréquentation de ce type d'établissement par les couches populaires sont dues à un ensemble complexe de stimuli, des causes multiples qui ne font pas l'objet de cette analyse. Même si, du moins aux yeux de la bourgeoisie, le plus important était peut-être de boire, la réalité était que la taverne était un espace pour les activités d'une culture des couches populaires.

La raison de l'organisation ou de la fréquentation de cet espace, alors qu'il en existe d'autres comme les athénées ou les espaces associatifs, est qu'il y a peu de chances que les autorités puissent y intervenir. Ce phénomène était plus fréquent dans les espaces plus ouverts.

La taverne était l'espace fréquemment utilisé pour l'organisation de différents pratiques, l'une des plus frappantes et des plus répandus dans les Asturies étant le chant de chansons populaires. Des discussions, des débats et même des loisirs par le biais de jeux y étaient également organisés. La taverne était donc l'un des centres nerveux de la culture populaire.

« Quand on était petits, on allait dans une taverne, la taverne de Juanin. Là, nous avions une grenouille où nous jouions, et parfois des quilles [...] Parfois, ils nous donnaient quelques pièces pour acheter quelque chose. Il était normal de voir des garçons et des hommes dans les tavernes. Ils étaient toute la journée à se disputer, à jouer aux cartes ou à chanter. C'étaient des endroits très animés, et encore plus quand on savait que la taverne avait du bon cidre. Puis quand la télévision est arrivée, le dimanche, tous les enfants du village se réunissaient pour regarder les films, les films de cow-boys et d'Indiens. »²⁶².

Elle était également un centre d'intérêt en raison des effets de l'alcool. Un désinhibiteur traditionnel ainsi qu'un stimulateur de sentiments d'euphorie et de bien-être. L'alcool, sous

²⁶² Solano Pérez, op. cit., Annexe IV. Citation originale : *«Cuando éramos guajes íbamos a un chigre, el de Juanin. Ahí teníamos una rana donde jugábamos, y a veces algunos bolos [...] A veces nos daban algunos duros para comprar algo. Era normal ver a guajes y paisanos en los chigres. Ellos estaban todo el día discutiendo, jugando a las cartas o cantando. Era lugares muy animados, y más cuando se sabía que en el chigre había buena sidra. Luego cuando vinieron las televisiones, los domingos nos reuníamos todos los críos del pueblo a ver las películas, la de vaqueros e indios»*

forme de vin ou de cidre, serait un moyen de compenser d'autres frustrations quotidiennes. Il était courant pour les mineurs de se rendre directement dans une taverne voisine après avoir quitté le travail, surtout le jour de la paie.

Cet aspect de l'alcool comme refuge varie selon la chronologie. Après la débâcle de la guerre civile, à partir de 1937, lorsque le front nord est tombé et que les Asturies sont passées sous le contrôle du camp rebelle, les pénuries et l'autarcie ont parfois conduit à considérer la taverne comme un moyen d'isolement ou une alternative aux frustrations de la pauvreté « *Quand j'étais enfant, j'ai vu beaucoup de mineurs ruinés. A cause de la boisson. C'était une époque de famine, nous n'avions rien à manger, surtout les hommes qui allaient dans les mines pour peu d'argent. C'était une mauvaise vie et beaucoup se sont tournés vers la boisson.* »²⁶³.

Cet aspect de l'alcool va devenir un usage contrôlé, mais pas toujours, et un désinhibiteur pour les travailleurs, encore plus les jours fériés, ce qui va causer, dans certains cas, un véritable problème pour les entreprises, car le manque de travailleurs les lundis, comme le lundi de la Saint (Lunes Santo), est bien connu. Cela s'explique par la consommation d'alcool le dimanche, qui coïncide avec les événements religieux que sont la messe et la fréquentation des églises²⁶⁴. La note critique concernant la fréquence des tavernes peut être résumée dans la phrase suivante : en fin de compte, il a été payé pour accompagner des collègues dans les tavernes.

²⁶³ *Ibidem*, Annexe IV. Citation originale : «*de gauje tocome ver a muchos mineros arruinaos. Por la bebida. Eran tiempos de fame, no teníamos nada que comer, y menos esos paisanos que iban al pozu por cuatro perres. Era una mala vida y muchos se dedicaron a la bebida.*»

²⁶⁴ Voir la figure n° 25.

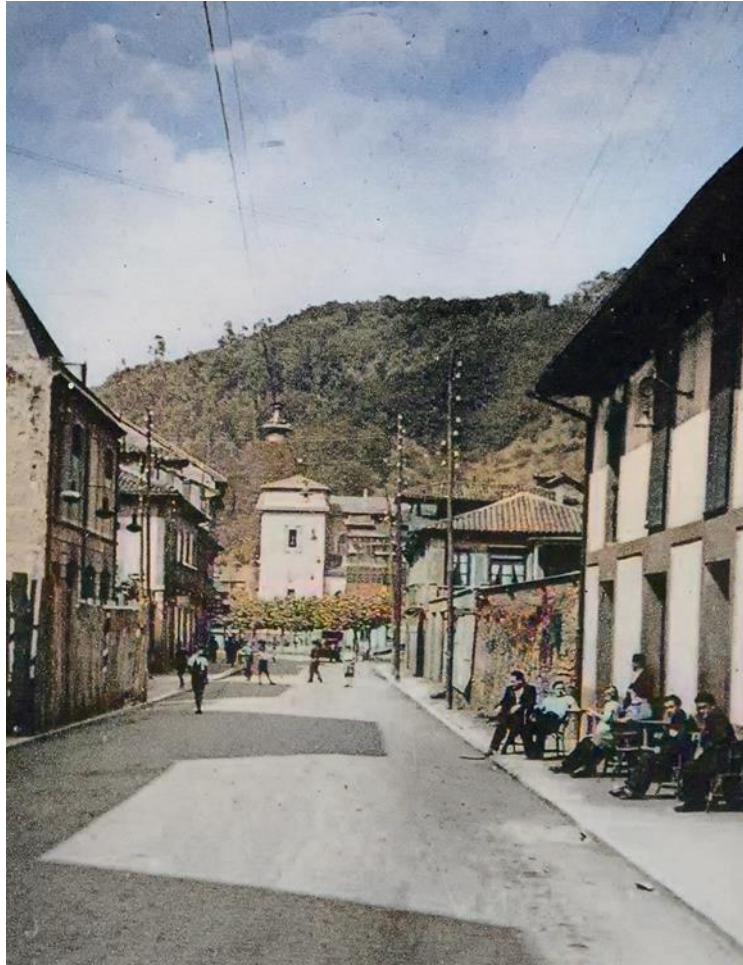


Figure n° 25 - La Calle Teodoro Cuesta, en primer plano (a la derecha), la terraza del chigre Casa Urbano. Al fondo la iglesia San Juan, 1957, Asociación Mieres Antes y Ahora, Carlos Díaz

La taverne était généralement un espace masculin, bien qu'elle n'excluait pas les femmes, qui étaient présentes soit parce qu'elles y travaillaient, soit parce qu'elles buvaient sporadiquement. La boisson elle-même et sa ritualisation, surtout s'il s'agit du cidre qui est servi dans un verre étroit, qui est partagé entre les convives, ce qui accroît et renforce les propriétés de compagnonnage dans la ritualisation de la consommation de cidre, servent d'ingrédients à la virilité et à la fraternisation des travailleurs, à la consommation en commun, à la ronde, à la bande ou à l'équipe, ainsi qu'aux événements ou aux manifestations aventureuses.

En résumé, la taverne est un espace de sociabilité et de culture populaire, malgré l'existence d'autres qui remplissent la même fonction. Ceci en raison de sa multifonctionnalité et de la notoriété qu'elle développe à mesure que la popularité de la boisson atteint des couches plus accessibles de la société.

Cet espace contribuera également aux pratiques et aux processus de socialisation à tous les niveaux, depuis les plus jeunes, qui trouveront dans les tavernes un lieu pour jouer à différents jeux traditionnels, dont l'importance pour le développement des normes des groupes sociaux a déjà été expliquée dans une autre section, ainsi qu'un noyau de loisirs alternatifs avec l'arrivée de la télévision. De même que pour les adultes, il sera un point central de leurs relations sociales et de loisir.

3.8. Conclusions et questions méthodologiques.

Après une brève réflexion sur le concept de sociabilité et son utilisation comme catégorie analytique, en mettant l'accent sur l'historiographie espagnole, nous avons essayé, tout au long des sous-points du chapitre, de construire un récit sur les espaces et les pratiques de la sociabilité dans la communauté minière asturienne de la Valle de Caudal.

En premier lieu, nous avons cherché à comprendre les relations et les intersections entre la campagne et le monde minier et avons mis en évidence la participation des mineurs à certaines pratiques de sociabilité d'origine paysanne et religieuse.

Ensuite, nous avons analysé l'importance des rues et des places de les localités marquées par l'exploitation du charbon comme espaces de vie et de sociabilité des familles de mineurs, femmes et enfants compris.

Ensuite, et toujours en dehors de la mine, nous avons choisi d'analyser l'un des espaces emblématiques de la sociabilité minière masculine, la taverne.

Enfin, nous avons analysé l'espace du complexe minier, en essayant de comprendre les principaux lieux et pratiques de sociabilité des mineurs développés en son sein. Mais tout au long du chapitre, d'autres aspects et sujets d'étude ont été inclus, comme les femmes, ainsi que d'autres espaces qui ne sont pas des mineurs eux-mêmes.

Cela est dû au fait qu'une partie de la vie du mineur se déroule dans deux sphères, l'une dans la mine elle-même, d'où le point d'où un chapitre consacré à l'espace minier, et l'autre à l'extérieur de la mine, dans son environnement.

Cette division n'est ni un hasard ni un choix délibéré. Comme nous l'avons vu, les différentes pratiques de sociabilité existant dans les Asturies, et spécifiquement dans la

mine asturienne, ne surgissent pas de manière sporadique, ni ne sont une construction ex novo, mais sont, dans certains cas, des adaptations d'autres pratiques établies dans d'autres sphères. Cette relation entre deux sphères différentes, dans un binôme (agricole-urbain, paysan-ouvrier), explique une réalité existante, ou ayant existé jusqu'à la disparition de l'activité minière dans les Asturies, de relations entre les activités agricoles et industrielles.

Ces relations n'ont jamais disparu malgré la transformation qu'a connue la population asturienne au début du XXe siècle. Nombre de ces relations ont perduré à travers les pratiques de sociabilité exprimées dans les festivals, souvent religieux ou non, et les contacts étroits entre la campagne et les districts miniers.

Ces relations ont dicté une manière d'aborder les questions de sociabilité qui ne pouvait exclure les relations avec la sphère agricole, ses fêtes et son influence sur certaines des pratiques qui persistaient chez les mineurs. Les relations entre les individus, les familles, c'est-à-dire entre les différentes structures sociales ou entre les individus au niveau personnel, ont également dicté la nécessité d'inclure une sphère d'analyse qui était la vie dans la rue avec ses habitants. Non seulement les mineurs, mais aussi les mémoires des femmes et des enfants. Car l'une des premières étapes où l'on apprend, par la socialisation, les règles de coexistence au sein de la communauté, et donc l'adaptation de l'individu aux jeux communautaires qui finiraient par inculquer le travail en groupe et la solidarité, se fait au stade le plus infantile du cycle de vie.

Pour ces raisons, plusieurs sections ont été incluses pour inclure d'autres sphères de la vie minière, où la sociabilité joue un rôle déterminant et principal, d'où le choix des tavernes comme autre espace de sociabilité. Ces décisions ont été soutenues par les entretiens oraux eux-mêmes, dans lesquels le souvenir non seulement de la mine, mais aussi d'autres environnements, se mêle de manière indélébile aux expériences minières. Il n'est pas possible d'extraire ou de couper l'union que toutes ces sphères ont dans la création de la culture minière.

Le choix de la typologie répond également à une vision établie dans les communautés minières elles-mêmes. Le fait que ce n'est qu'au cours des dernières décennies, notamment à partir des années 1980, que les espaces et les pratiques de sociabilité analysés dans le

chapitre ont subi des changements plus importants, a fonctionné, à mon avis, comme une sorte de sauvegarde de la culture minière.

La pauvreté, le besoin, les expressions de solidarité autour d'un travail globalement dangereux, la coexistence avec d'autres mineurs et leurs familles dans des environnements similaires, ont permis à la communauté dans son ensemble d'unir ses efforts et ses forces pour la lutte syndicale et collective. Cette résistance n'aurait pas été possible, toujours à mon avis, s'il y avait eu des typologies hétérogènes dans les espaces de sociabilité. On le voit bien dans les expressions des mineurs lorsqu'un camarade est promu et commence à fréquenter d'autres espaces que les espaces traditionnels, le fameux dicton "la position lui est montée à la tête". Une expression qui dénote un rejet de la servilité du mineur envers l'entreprise, qui provient d'un abandon de l'utilisation des espaces et des sphères associés aux mineurs pour d'autres personnes d'une catégorie supérieure.

Cette immobilité du changement de typologie minière, je crois, a permis une plus grande cohésion et fraternité entre les mineurs, fonctionnant comme un rappel de la vie qu'ils menaient : précaire, dure, pauvre, une vie de misère qui soulignait la différence entre leur culture et leur classe par rapport à celle des autres membres des mines, le personnel administratif, les ingénieurs, qui avaient un niveau de vie plus élevé et disposaient d'autres espaces de sociabilité plus associés à la sociabilité formelle, les casinos, les opéras.

CHAPITRE 4. PATRIMONIALISATION ET GESTION DU PATRIMOINE IMMATÉRIEL : UNE CONTRIBUTION AU DÉVELOPPEMENT SOCIAL ET TERRITORIAL

La constitution du patrimoine était liée « au développement du nationalisme et de la modernité libérale du XIXe siècle »²⁶⁵, et ce qui le définissait était lié à la manière dont les sociétés modernes se concevaient²⁶⁶.

La réflexion de Llorenç Prats sur le concept de patrimoine culturel souligne également qu'il s'agit d'une construction et d'une invention puisque le patrimoine culturel n'est ni quelque chose de donné par la nature ni un phénomène social universel²⁶⁷; il l'appelle invention et construction, puisque le patrimoine culturel n'est ni quelque chose de donné par la nature ni un phénomène social universel. Cette invention du patrimoine culturel sera liée à un processus de manipulation de certaines expressions ou référents culturels, tandis que la construction aura à voir avec des stratégies de légitimation, principalement extraculturelles ; trois critères la régissent : la nature, l'histoire et l'inspiration créatrice.

L'activation du patrimoine culturel que Prats a proposé pour le patrimoine matériel aura à voir avec certaines capacités et pouvoirs politiques pour créer le patrimoine. Malgré cela, ces « *répertoires patrimoniaux peuvent également être activés par la société civile, par divers agents sociaux [...] même si, pour porter leurs fruits, ils auront toujours besoin du soutien [...] du pouvoir* »²⁶⁸.

Ainsi, le patrimoine culturel peut être défini comme les biens ou les expressions, produits des pratiques culturelles, qui ont des valeurs et des significations reconnues par une communauté. Les individus « *assument l'héritage et le contrôle d'un certain patrimoine culturel [...] d'un ensemble de biens, certains matériels et d'autres immatériels, allant d'un territoire à des formes d'organisation sociale, des connaissances,*

²⁶⁵ Smith, L., *Uses of heritage*. Estados Unidos, Routledge, 2006, p. 17

²⁶⁶ Harrison, R., *Heritage. Critical approaches*. Estados Unidos, Routledge, 2013, p. 60.

²⁶⁷ Prats, L., «Concepto y gestión del patrimonio local», *Cuadernos de Antropología Social*, 21, 2005, p. 17-35.

²⁶⁸ *Ibidem*, p. 35.

des symboles, des systèmes d'expression et des valeurs qu'ils considèrent comme les leurs
»²⁶⁹.

En d'autres termes, il existe un certain niveau d'identification et de relation avec le patrimoine qui en fait un patrimoine local ; qui, selon Llorenç Prats (2005), est « *composé de tous les objets, lieux et manifestations locales qui [...] ont une relation métonymique avec l'externalité culturelle* »²⁷⁰. Les patrimoines locaux créent un sentiment d'appartenance et d'identification ; ils sont donc des générateurs de communauté, dont l'importance réside dans la mémoire collective des personnes à partir de laquelle ils sont perçus et associés à eux-mêmes, à leur propre développement historique.

Le patrimoine naît donc lorsqu'une communauté culturelle façonne les liens de connectivité et d'appartenance, en donnant une qualité à ces représentations, matérielles mais aussi immatérielles, et qui concernent cette mémoire. Ces liens deviennent visibles en créant des significations qui s'incarnent dans une multitude d'activités et de représentations dans différentes sphères, du public, avec des danses, des sculptures, des styles architecturaux, des festivals, au privé.

Ce patrimoine immatériel est en constante redéfinition et en mouvement. Par conséquent, nous pouvons dire que ce qui maintient le patrimoine en vie est que les individus de la communauté culturelle se souviennent et recréent sa signification²⁷¹. Il est important de souligner que « *le patrimoine culturel doit être vécu pour être un patrimoine* »²⁷², c'est-à-dire que le patrimoine ne peut exister que par l'utilisation de référents patrimoniaux.

C'est pour cette raison que, compte tenu de notre objet de recherche, dans cette section nous parlerons du patrimoine immatériel, qu'en 2003, l'UNESCO institue la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, qui a pour principes la reconnaissance de la diversité culturelle et de la créativité humaine ; ainsi que la nécessité de reconnaître les pratiques culturelles, les droits de l'homme et les droits culturels,

²⁶⁹ Bonfil, G., «Implicaciones éticas del sistema de control cultural» dans Olivé, L. (Coord.), *Ética y diversidad cultural*, México, FCE, 2004, p. 191.

²⁷⁰ Prats, L., *Antropología y patrimonio*, Madrid, Ariel, 2005, p. 23-24.

²⁷¹ Arizpe, L., *Culturas en movimiento. Interactividad cultural y procesos globales*, México, Cámara de Diputados, LIX Legislatura-UNAM/CRIM-Miguel Ángel Porrúa, 2006, p. 254

²⁷² Smith, L., *op. cit.*, p. 47.

comme conditions pour le développement durable et comme outil pour combattre les impacts négatifs de la mondialisation (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture [UNESCO], 2003). En ce sens, « *l'intérêt actuel pour le patrimoine immatériel s'enracine dans une tendance de la fin du XXe siècle à réévaluer les avantages de la modernité, exprime une crainte des effets de la mondialisation et la recherche d'identités locales à plus petite échelle* »²⁷³, et soulève donc la nécessité de le sauvegarder.

Dans la proposition du Master TPTI, Master Erasmus Mundus Techniques, Patrimoine, Territoires de l'Industrie, un chapitre est réservé à une proposition de patrimonialisation. Cette section rassemble les leçons apprises par les étudiants dans le domaine de la préservation et de la sauvegarde du patrimoine, qu'il soit matériel ou immatériel.

La nécessité de présenter le travail comme une proposition de patrimoine a conduit l'auteur à faire une proposition basée sur les similitudes avec d'autres travaux sur le patrimoine immatériel.

La première question était de considérer le patrimoine minier immatériel, à travers les travaux de Carvajal et González²⁷⁴, Guerrero, Guardado et Blanco²⁷⁵, Fernández et Guzmán²⁷⁶, Fernández et al.²⁷⁷. D'après ces contributions la conceptualisation du patrimoine minier immatériel peut être définie comme une partie des traditions orales et écrites, la culture d'entreprise et les valeurs créées, ainsi que la mémoire vivante de la vie quotidienne des mineurs qui devient la culture minière, les comportements sociaux et folkloriques et leur héritage.

²⁷³ Deacon, H., Dondolo, L., Mrubata, M., & Prosalendis, S., *The subtle power of intangible heritage: Legal and financial instruments for safeguarding intangible heritage*, South Africa, Human Sciences Research Council Publishers, 2004, p. 7.

²⁷⁴ Carvajal, D. J.; González, A., «La contribución del patrimonio geológico minero al desarrollo sostenible», dans R.C. Villas-Boas, R. C., A. González, et C. de Albuquerque, C. (Ed) *Patrimonio Geológico y minero en el contexto del cierre de minas*, Río de Janeiro, CETEM/MAAC/CYTED., 2003, p. 27-49.

²⁷⁵ Guerrero, D.; Guardado R.; y Blanco R., «La conservación del patrimonio geológico minero como medio para alcanzar el desarrollo sostenible», *Revista Geología y Minería*, N° 3 et 4, 2003, p. 121-128

²⁷⁶ Fernández, G. y Guzmán A., «Revalorizando el patrimonio tangible e intangible de la minería: el caso de una localidad en Argentina», *Revista de Humanidades Nmene*. v.6, n. 13, 2005, p. 302-313.

²⁷⁷ Fernández, G. et al., «La preservación del patrimonio intangible del trabajo minero a través de medios audiovisuales: un caso en Argentina», *Extensão em Foco*, n° 9, 2014, p. 106-116.

Comme on peut le constater, ces valeurs immatérielles sont ancrées non seulement dans les biens meubles et immeubles tangibles, mais aussi dans la communauté minière qui les crée, subissant des changements dans la création, la récréation et la réinvention.

Les propositions pour aborder la sauvegarde du patrimoine minier immatériel peuvent être faites de différentes manières. Si l'on tient compte de l'époque dans laquelle nous vivons, la mondialisation est un processus qui s'est caractérisé par la liquéfaction des structures solides de la société²⁷⁸.

Malgré ces processus dévastateurs et de préservation du patrimoine culturel, Cristina Amescua (2011) affirme que « *la mondialisation est le moyen de contraste qui permet aux cultures de se voir et de se connaître, de se rencontrer et de se découvrir* »²⁷⁹. Les différences et les similitudes deviennent visibles dans les infinis contacts quotidiens entre le local et le global. On peut soutenir que le patrimoine immatériel émerge dans des processus d'interaction et de friction, compris comme « *les qualités malaisées, inégales, instables et créatives de l'interconnexion à travers la différence* »²⁸⁰.

D'autre part, en relation avec le sentiment de risque, de perte et d'incertitude de l'avenir généré par les processus de mondialisation, il existe un processus de recherche de racines et d'appartenance à sa propre culture. Ce processus de retour au local, en même temps qu'un regard sur le global, est un fait qui détonne et dénote l'identité des agents culturels, c'est-à-dire qu'il génère, reconnaît, promeut et exalte les processus identitaires ; ils utilisent leurs pratiques et leurs atouts culturels pour affronter, rencontrer et comprendre les changements globaux.

Cependant, le danger de la perte d'identité culturelle subie dans les vallées minières asturiennes après la désindustrialisation rend cette approche délicate. Cela rappelle des épisodes peu flatteurs.

²⁷⁸ Bauman, Z., *Modernidad líquida*, Buenos Aires, FCE, 2004, p. 80-85.

²⁷⁹ Amescua, C., «Análisis regional de las proclamaciones de Obras Maestras del Patrimonio Oral e Inmaterial de la Humanidad» dans L. Arizpe, L. (coord.), *Compartir el patrimonio cultural inmaterial: narrativas y representaciones*, México DC, Dirección General de Culturas Populares/CONACULTA-Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias-UNAM, 2011, p. 103-128

²⁸⁰ Tsing, A. L., *Friction : an ethnography of global connection*, New Jersey, Princeton University Press, 2005, p. 4.

Pour cette raison, la proposition peut être faite par d'autres moyens et d'autres manières. Moins axée sur le tourisme et plus sur la récupération de la mémoire et de l'identité. C'est-à-dire par la pédagogie.

Les discussions théoriques sur la gestion du patrimoine minier immatériel et son éducation ne peuvent pas être abordées uniquement à partir d'une perspective générale de la pédagogie, car il existe des processus de socialisation qui ne se déroulent pas dans la logique de systématisation de l'éducation formelle réalisée dans les institutions éducatives traditionnelles, mais nécessitent une évaluation qui transcende ces cadres, c'est pourquoi une approche théorique à partir des positions épistémologiques et méthodologiques de la pédagogie sociale est indispensable.

Approche théorique à partir des positions épistémologiques et méthodologiques de la Pédagogie Sociale en tant que discipline qui a pour tâche de conceptualiser le champ complexe des voies et des procédures de tous les processus attachés au réseau des relations sociales et culturelles qui sont dynamisées dans le cadre du développement humain. Les évaluations importantes fournies par J. Sáez Carreras et J. García Molina²⁸¹, Núñez Pérez²⁸², J. Sáez Carreras, et M. Campillo Díaz²⁸³, entre autres, sont fondamentales pour ce travail. Elles mettent en évidence les dilemmes et les disquisitions les plus récents de cette discipline qui a élargi ses postulats et ses thèses essentielles à partir de la considération de celle-ci comme un champ disciplinaire visant l'éducabilité pour la socialisation.

Dans cette direction, cette discipline travaille sur le développement de la capacité transformatrice des individus non seulement pour s'adapter à la vie sociale dans les groupes auxquels ils appartiennent et pour se comporter conformément aux valeurs patrimoniales, aux sentiments et aux attitudes sociales requises par les règles de coexistence de ces groupes, mais aussi du caractère transformateur et participatif qui

²⁸¹ Sáez Carreras, J.; García Molina, J., *Pedagogía Social: pensar la Educación Social como profesión*. Madrid, Alianza Editorial, 2006.

²⁸² Núñez Pérez, Violeta, «Pedagogía Social, del imperativo de homogenización al espacio de la pluralidad», *Educatio Siglo XXI*, Vol. 31 n° 2 · 2013, p. 57-72.

²⁸³ Sáez Carreras, Juan; Campillo Díaz, Margarita, «La Pedagogía Social como comunidad disciplinar: entre la profesionalización y desprofesionalización del campo», *Educativo Siglo XXI*, Vol. 31 n° 2 · 2013, p. 73-96.

conduit à une dynamique socioculturelle dans la communauté, qui permet de concevoir et de développer pour elle avec son consentement l'intervention hétérogène des participants afin de satisfaire leurs besoins en matière éducative.

Depuis les considérations de Martínez, l'intervention socioculturelle comme processus d'éducabilité est un facteur important qui garantit l'internalisation du progrès collectif et individuel, en assurant en même temps la qualification adéquate des différentes initiatives mises en œuvre²⁸⁴. La préparation des différents sujets impliqués à l'exercice de leur participation et le protagonisme attendu de leur part devraient avoir un impact sur la qualité de vie des personnes impliquées et leur reconnaissance sociale.

Pour Castells l'éducation sociale ou socioculturelle est un type d'éducation spécialisée essentiellement interventionnelle dans la mesure où elle est conçue comme une profession de nature pédagogique, générant des contextes éducatifs et des actions médiatrices et formatrices. Sa base fondamentale est l'intervention socio-éducative et elle est développée dans différents domaines tels que l'éducation interculturelle et non formelle²⁸⁵.

C'est pourquoi Martínez affirme que les sujets doivent être motivés et disposés à appliquer ce qu'ils ont appris, raison pour laquelle, selon nous, la formation à la gestion du patrimoine minier immatériel doit passer par la mise en œuvre pratique, l'évaluation de son impact sur la production ou les services et la détermination des besoins en nouvelles connaissances et savoir-faire²⁸⁶.

Tout projet, ou action, qui tente d'aborder le patrimoine minier immatériel doit se baser sur des aspects multidisciplinaires qui tentent d'expliquer non seulement le patrimoine lui-même mais aussi les changements qui se produisent dans le travail industriel, les processus de production, les relations sociales et technologiques, les modes de vie à l'intérieur et à l'extérieur de la mine et dans les communautés. En d'autres termes, le projet doit être holistique, sinon il ne serait pas possible d'expliquer la dimension du patrimoine immatériel, restant un simple catalogue descriptif.

²⁸⁴ Martínez, M., *La intervención sociocultural como recurso de cambio*, La Habana, Centro Feijoo, 2011.

²⁸⁵ Castells Valdivielso, M., «Reencontrar el patrimonio. Estrategias de desarrollo territorial a partir de la interpretación» dans P. Torres Moré (ed.), *Técnicas de interpretación del patrimonio cultural*, La Habana, Editorial Félix Varela, 2006, p. 113-128

²⁸⁶ Martínez, M., *Introducción a la gestión sociocultural para el desarrollo*. La Habana, Editorial Félix Varela, 2015, p. 125- 138.

Le travail éducatif n'est ni nouveau ni inédit en Espagne. Plusieurs propositions de patrimonialisation du patrimoine immatériel ont promu ces projets, dans le cadre d'une politique altermondialiste, afin non seulement de le sauvegarder mais aussi de projeter les modes, les actions et les actes de sa culture aux nouvelles générations.

Les festivals maritimes qui se déroulent tout au long du littoral cantabrique sont des projets qui vont dans ce sens²⁸⁷.

Apparus entre 1970 et 2000, ces festivals, nés face à l'émergence du tourisme de masse, s'attachent à valoriser et à récupérer une activité ou un métier, une tradition culinaire ou un événement mémoriel ou festif significatif de l'histoire ou du folklore local. En d'autres termes, il s'agit d'une référence patrimoniale significative dans le passé qui est mise en valeur en l'évoquant dans le présent ou qui sert de support à de nouvelles représentations de l'identité locale dans le contexte de la modernité tardive, dans certains cas dans le contexte d'une désindustrialisation qui a freiné le progrès de la communauté²⁸⁸.

Parmi ces propositions et projets qui ont su s'adapter aux temps nouveaux, sans perdre la signification originelle du patrimoine culturel, on peut citer le Zapato Azule/Samedi bleu (Ondarroa) : une fête populaire qui se déroule le dernier samedi de juin, avec une foire de T-shirts basques, Dina Martxi, de la nourriture populaire, des événements folkloriques, un concours de bertsolaris et des concerts musicaux ; organisée auparavant par l'association Bolo-bolo et actuellement par Radixu Irratia. Les gens portent des chemises mahon (chemises traditionnelles des marins), dans une atmosphère festive dans la vieille ville. La fête a réussi à attirer des centaines de personnes d'Ondarroa et d'autres communes, presque autant que la Journée de l'Arrantzale qui, comme elle a lieu au mois d'août, éloigne de nombreux habitants de la ville²⁸⁹.

Ou encore les festivités maritimes du Cristo del Socorro à Luanco (Asturies), dédiées au saint patron des marins et des pêcheurs de la région, qui commémorent le miracle survenu au XVIe siècle lorsque l'image du Christ a sauvé les marins de la noyade. Après

²⁸⁷ Homobono Martínez, José Ignacio, «Memoria, identidad y patrimonio marítimo inmaterial festivo en el litoral vasco», dans José María Unsain (dir.), *Patrimonio inmaterial, memorias y fuentes orales*, Gipuzkoa, Untzi Museoa Museo Naval, 2016, p. 50-55

²⁸⁸ *Ibidem*, p. 47

²⁸⁹ *Ibidem*, p. 57-63

cet événement, chaque année, l'image du Christ est sortie en procession. Cette récupération des traditions locales culmine avec une régates entre Luanco et différentes villes maritimes des Asturies dans ce qui est connu comme la Régate royale, qui remonte à 1913. Cela a permis à la ville de se rétablir après la perte de sa principale source de revenus et de travail, la pêche, et de retrouver des traditions maritimes telles que la construction de petits bateaux et l'aviron.

Ces festivités, bien qu'elles constituent une attraction touristique, s'accompagnent d'un travail éducatif pour la récupération de la culture, des métiers et des actions passées que les communautés locales avaient.

Comme on l'a dit, le patrimoine culturel immatériel peut être utilisé non seulement comme un moteur pour activer des festivités avec une attraction touristique, comme les deux présentées, mais aussi comme un instrument de résistance de la société civile en tant qu'activateur du patrimoine pour la défense de la diversité culturelle et de l'identité culturelle des partenaires de l'écosystème dont ils font partie.

La valeur référentielle et identitaire du patrimoine, autrefois sous-estimée et marginalisée, est particulièrement pertinente dans le contexte actuel de mondialisation-localisation.

C'est dans cette optique que s'inscrit la proposition de patrimonialisation du patrimoine culturel immatériel de l'industrie minière. Dans le cadre d'un projet qui englobe une vision globale de la culture minière elle-même et de son environnement, mais qui tient compte de la particularité ou de la profondeur de cette culture sans l'occulter. En tenant compte du besoin de la communauté de récupérer à la fois les métiers et la culture, vu à travers les expositions des fêtes locales, et qui a une plus grande acceptation à travers les différentes propositions et projets de la culture asturienne qui sont en cours de réalisation²⁹⁰.

En conclusion, la crise économique et identitaire que traversent certaines communautés provoque de nouvelles formules de participation au patrimoine, mais la

²⁹⁰ C'est le cas du patrimoine de la culture immatérielle du cidre asturien, mené à bien par le gouvernement de la Principauté des Asturies et l'Université d'Oviedo, en collaboration avec les producteurs de cidre, <https://www.unioviedo.es/catedrasidra/index.php/blog/>.

participation est également instrumentalisée par des discours patrimoniaux autorisés (comme dans le cas de la proposition de patrimonialisation du cidre asturien, sa culture comme patrimoine immatériel). C'est à ce stade que la participation des citoyens est une étape importante, non seulement pour la prise en compte même de la culture à sauvegarder, comme nous l'avons vu au début du chapitre, mais aussi pour la préservation et l'utilisation des modes et cultures immatériels, et leur legs aux générations futures.

CONCLUSIONS

Le patrimoine immatériel est un élément de plus dans les questions de patrimoine. Bien qu'il s'agisse à l'origine d'un domaine plus adapté aux autres sciences sociales, à mesure que les sociologues et les historiens ont introduit leurs propres concepts autour des questions d'immatérialité, ce domaine s'est ouvert aux historiens pour qu'ils y pénètrent et y mènent leurs études.

Sans aucun doute, la sociabilité, telle qu'expliquée au chapitre 3, en tant que forme ludique de socialisation, est une catégorie qui nous permet d'étudier une multitude de questions sur la structure sociale, les cultures locales, à travers l'interaction entre les individus. Ses approches des questions d'immatérialité nous permettent également d'étudier et de découvrir les questions de patrimoine matériel, car c'est dans les espaces où se produisent pratiques de sociabilité que l'on trouve les matérialités qui les concernent, obéissant aux besoins de l'environnement et des agents sociaux qui les utilisent.

Non seulement dans le patrimoine matériel, mais aussi dans le patrimoine immatériel, enrichit considérablement le travail des chercheurs en sciences sociales qui décident de se lancer dans l'étude de la sociabilité. Non seulement la typologie, mais aussi les sujets sont vastes et larges, allant des interactions sociales aux interactions dans des espaces marginaux tels que les prisons, comme le travail de Maria Zozaya sur la sociabilité des prisonniers à l'époque napoléonienne.

Cette capacité à s'adapter aux fluctuations historiographiques donne aux études socioculturelles un grand avantage sur d'autres études plus contraintes. La sociabilité apporte une vision holistique, fondamentale et exposée tout au long de cet ouvrage à travers les différents chapitres (histoire, économie, société et culture), aux thèmes proposés et soulevés. Sans expliquer la forme, il est impossible de comprendre le contenu.

C'est la raison pour laquelle une approche générale a été adoptée dans ce rapport afin d'en comprendre le contenu. L'exploitation minière dans les Asturies a été un axe économique important dans l'histoire des Asturies. C'est non seulement l'une des industries qui a apporté le plus de capitaux, mais aussi les transformations qui ont eu lieu

lorsque l'environnement asturien est passé d'une économie principalement agraire à une économie industrielle.

Ces changements économiques ont entraîné des changements culturels qui ont conduit à l'émergence d'une nouvelle classe : la classe ouvrière.

La sociabilité minière a hérité et s'est approprié des pratiques culturelles du monde paysan, mais en les adaptant à la nouvelle sphère, celle de l'urbain.

Cette interaction, où un modèle est adapté à une nouvelle réalité, montre la plasticité des manifestations de la sociabilité à être investies de nouvelles significations en fonction des groupes qui les matérialisent. Il serait intéressant de vérifier les manifestations de sociabilité des immigrants venant d'autres régions d'Espagne vers les Asturies. Qu'ils aient conservé leurs propres pratiques de sociabilité, qu'ils aient adapté des éléments de leur nouvel environnement aux leurs, ou qu'ils aient embrassé la nouvelle culture.

Les mineurs, en termes de sujet d'étude, ont été un groupe intéressant à analyser. Non seulement en raison des histoires racontées lors des entretiens oraux, mais aussi en raison des histoires vécues qu'ils ont partagées à travers leurs souvenirs et leur mémoire.

L'enseignement tiré de l'interaction avec ce groupe, les mineurs, est celui d'une culture consciente d'elle-même, qui, bien que se considérant comme un groupe distinct des autres travailleurs, n'a pas créé ou adapté des pratiques qui les excluent du reste de la communauté.

L'exploitation minière est une activité industrielle étroitement liée à son environnement, non seulement en raison de l'impact environnemental qu'elle laisse sur les milieux et les écosystèmes, mais aussi parce qu'elle fait appel aux communautés pour sa demande de main-d'œuvre. Ce lien entre l'activité industrielle et la communauté se traduit par un fort sentiment d'identité, à travers les interactions des mineurs avec la communauté dans différents espaces publics (rues, places, marchés) ou privés (tavernes). Cette relation a créé une forte cohésion entre la communauté et les mineurs, qui s'est traduite par la nostalgie d'une époque révolue où les relations étaient plus étroites et où les difficultés et l'aide étaient partagées par tous. Cette situation contraste fortement avec le nouveau système libéral, où l'individualité a pris le pas sur les questions de solidarité et de fraternité.

La nostalgie de cette époque, notamment dans ce qui concerne la solidarité, tant vantée tout au long des entretiens, nous permet de comprendre que, pour beaucoup d'entre eux, la perte de cette interaction désintéressée a été le début de la fin de la culture minière. Bien que pour beaucoup la mine ait été perdue et ait disparu, sans avenir viable de réouverture, la solidarité est l'élément que beaucoup d'anciens mineurs trouvent être le pilier central de leur culture.

Pour certains, la culture matérielle peut être perdue, pour le malheur de tous, mais l'immatériel, l'identité de la culture a été une plus grande perte. Les puits se ferment et s'ouvrent, mais l'identité culturelle est une chose qui, si elle n'est pas traitée, peut entraîner la perte irrémédiable de tout un groupe humain.

C'est pourquoi l'approche pédagogique est un élément important, non seulement pour les hommes et les femmes qui ont vécu et continuent à entretenir la culture minière dans leur vie quotidienne, mais aussi pour les générations suivantes. Pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli et puisse être transmise.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaries

Carta de JoveLlanos

Site web Biblioteca Virtual del Principado de Asturias,
[https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/estaticos/contenido.cmd?pagina=estaticos/prese
ntacion](https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/estaticos/contenido.cmd?pagina=estaticos/prese
ntacion)

Cartas Fernando Casado Torres

Site web, <https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/registro.cmd?id=4202>

Cartas Bernando del Campo

Site web, [https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/busqueda_referencia.cmd?idValor=18
825&id=1144936&posicion=1&forma=ficha](https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/busqueda_referencia.cmd?idValor=18
825&id=1144936&posicion=1&forma=ficha)

El carbayón diario asturiano de la mañana (1879-1936)

Site web, <https://bibliotecavirtual.asturias.es/i18n/consulta/registro.cmd?id=4132>

La Gaceta de Madrid

Site web, <https://www.boe.es/buscar/gazeta.php>

Instituto Nacional de Estadística

Site web, <https://www.ine.es/inebaseweb/71807.do?language=0>

Sources bibliographiques

Abello i Güell, Teresa, (20-22 Septembre 2018), *La sociabilidad burguesa ante la cuestión obrera*, XIV Congreso de Historia Contemporánea, Alicante, España

Agulhon, M., *Histoire vagabonde, tome 1, Ethnologie et politique dans la France contemporaine*. París, Librairie Gallimard, 1988.

Alfredo Chapman Quevedo, Willian, «El concepto de sociabilidad como referente del análisis historiográfico», *Investigación & Desarrollo*, Vol23, nº1, 2015, p. 5-23.

Alía Miranda, Francisco, *Técnicas de investigación para historiadores. Las fuentes de la Historia*, Madrid, Síntesis, 2008.

Álvarez Areces, Miguel Ángel. «Patrimonio minero y museos en Asturias», dans vv.aa. (ed.), *Asturias y la mina*, Gijón, Ediciones Trea, S.L., 2000.

Amescua, C., «Análisis regional de las proclamaciones de Obras Maestras del Patrimonio Oral e Inmaterial de la Humanidad» dans L. Arizpe, L. (coord.), *Compartir el patrimonio cultural inmaterial: narrativas y representaciones*, México DC, Dirección General de Culturas Populares/CONACULTA-Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias-UNAM, 2011.

Arias, Fidias, *El proyecto de investigación. Introducción a la metodología científica*, Caracas, Editorial Episteme, 2012.

Arizpe, L., *Culturas en movimiento. Interactividad cultural y procesos globales*, México, Cámara de Diputados, LIX Legislatura-UNAM/CRIM-Miguel Ángel Porrúa, 2006.

Arostegui, Julio, *La investigación histórica: teoría y método*, Barcelona, Crítica, 1995.

Augé M., *Los no-lugares. Espacios del anonimato*, Barcelona, Gedisa, 1993.

Avilés Farré, Juan, *La daga y la dinamita. Los anarquistas y el nacimiento del terrorismo*, Barcelona, Tusquets Editores, 2013.

Barciela López, Calos, «Guerra Civil y primer franquismo (1936-1959)» dans Francisco Comín, Mauro Hernández Benítez, Enrique Llopis Agelán (ed.). *Historia económica de España, siglos XIX-XX*. Barcelona, Crítica, 2003.

Barroso Villar, Julia, «La sidra y su entorno en el Arte Asturiano», *Liño: Revista anual de historia del arte*, nº20, 1991, p. 195-210.

Bauman, Z., *Modernidad líquida*, Buenos Aires, FCE, 2004.

Benito del Pozo, Paz, «Pautas actuales de la relación entre industria y ciudad», *ERIA*, 66, 2005, p. 57-70.

Bernardo, Maria Ana, *Sociabilidade e Distinção em Évora no Século XIX. O círculo Eborens*, Evora, Edições Cosmos, 2001.

Biescas Ferrer, José Antonio. «La economía española durante el periodo franquista», *Gerónimo de Uztariz*, Nº. 3, 1989, p. 65-76.

Bonfil, G., «Implicaciones éticas del sistema de control cultural» dans Olivé, L. (Coord.), *Ética y diversidad cultural*, México, FCE, 2004.

Bullón de Mendonza et Gómez de Valugera, Alfonso, *La Primera Guerra Carlista*, 1991, Universidad Complutense de Madrid.

Caballero Espericueta, Mariano, *Comercio e industria madrileños en la transición del Antiguo Régimen al Sistema Liberal (1788-1833)*, [Thèse de doctorat non publiée], 2006, Universidad Complutense de Madrid.

Calderón Calderón, B., García Cuesta, J. L., «La estructura de las ciudades españolas: un complejo entramado de relaciones entre permanencias y cambios, formas y usos», *Boletín de la Asociación de Geógrafos Españoles*, 77, 2018, p. 283–314.

Canal i Morell, Jordi, «La sociabilidad en los estudios sobre la España Contemporánea», *Historia Contemporánea*, 7, 1992, p. 183-205.

Canal i Morell, J., «Los estudios sobre la sociabilidad en España. Una revisión», *ARXIUS*, 3, 1999, p. 11-132.

Canal i Morell, Jordi, «Historiografía y sociabilidad en la España contemporánea: Reflexiones con término», *Vasconia*, 33, 2003, p. 59-73.

Cañal Fernández, Verónica, «Desplazamiento del centro de gravedad asturiano. Patrón de distribución espacial de la población y características de su evolución (1900-2018)», *Boletín de la Real Sociedad Geográfica*, Tomo CLVI, 2021, p. 107-130.

Castells Valdivielso, M., «Reencontrar el patrimonio. Estrategias de desarrollo territorial a partir de la interpretación» dans P. Torres Moré (ed.), *Técnicas de interpretación del patrimonio cultural*, La Habana, Editorial Félix Varela, 2006.

Castrillón, López; María, Rosendo, *Las nueve vidas de la casa de la Fuente de Riodecoba*, Gijón, Muséu del Pueblu d'Asturies. FMCE y UP. Ayto. de Gijón / Xixón, 2018.

Caro Cancela, Diego, «Capítulo 21. La Dictadura de Primo de Rivera (1923-1930)» dans Javier Paredes (coord.), *Historia contemporánea de España*. Barcelona, Editorial Ariel, 2009, p. 369-392.

Carvajal, D. J.; González, A., «La contribución del patrimonio geológico minero al desarrollo sostenible», dans R.C. Villas-Boas, R. C., A. González, et C. de Albuquerque, C. (ed.), *Patrimonio Geológico y minero en el contexto del cierre de minas*, Río de Janeiro, CETEM/MAAC/CYTED., 2003.

Casal y Julián, Gaspar, *Historia natural y médica del Principado de Asturias*, Madrid, 1762.

Castro, Rafael. «Transferencia de conocimiento en la España del desarrollismo: el caso de las empresas francesas de consultoría técnica», TST, junio 2012, n° 22, p.34-64.

Collantes Gutiérrez, Fernando, «La ganadería de montaña en España, 1865-2000: Historia de una ventaja comparativa anulada», *Historia Agraria*, 31, 2003, pp141-167

Cooper-Ritcher, Diane, « Culture et sociabilité minières : freins à la reconversion? », *Mitteilungsblatt des Instituts für Soziale Bewegungen*, H.30, 2003, p. 91-96.

Cruz Martínez, Rafael, «El órgano de la clase obrera, los significados de movimiento obrero en la España del siglo XX», *Historia Social*, nº53, 2005, p. 155-174.

Deacon, H., Dondolo, L., Mrubata, M., & Prosalendis, S., *The subtle power of intangible heritage: Legal and financial instruments for safeguarding intangible heritage*, South Africa, Human Sciences Research Council Publishers, 2004.

De la Hera, Alberto. «Las relaciones entre la Iglesia y el Estado español (1953-1974)», *Revista de estudios políticos*, nº 211, 1977, p. 5-37.

Del Arco Blanco, Miguel Ángel. «El estraperlo pieza clave en la estabilización del régimen franquista», *Historia del Presente*, nº 15, 2010, p. 65-78.

Díaz-Faes Intriago, Manuel, *La minería de la hulla en Asturias (un análisis histórico)*, Oviedo, Universidad de Oviedo Servicio de publicaciones, 1979.

Erice, Francisco. *La burguesía industrial asturiana (1885-1920): aproximación a su estudio*, Gijón, Silverio Cañada, 1980.

Esteban González, Pablo, «Un paisaje rural con identidad minera en la comarca de la cuenca carbonífera del Río Turbio. Provincia de Santa Cruz, Patagonia Austral, Argentina», *International Journal of Scientific Management Tourism*, Vol. 2, nº3, 2016, p. 63-79.

Fernández, G. y Guzmán A., «Revalorizando el patrimonio tangible e intangible de la minería: el caso de una localidad en Argentina», *Revista de Humanidades Nmene*. v.6, n. 13, 2005, p. 302-313

Fernández, G. et al., «La preservación del patrimonio intangible del trabajo minero a través de medios audiovisuales: un caso en Argentina», *Extensão em Foco*, nº 9, 2014, p. 106-116.

Fernández Álvarez, Matilde, «Fiesta en preu, romería na caleya», *Cultures: Revista asturiana de cultura*, nº15, 2007, p. 153-174.

Fernández García, Aladino, «La reconversión industrial en España: impacto regional y transformaciones espaciales», *ERIA*, nº17, 1989, p. 191-200.

Fontana, J. y Villares, R. (dir.). *Historia de España. La dictadura de Franco*. Vol. 9. Sabadell, Crítica, 2010.

García Álvarez, Luis Benito, *Sidra y manzana en Asturias. Sociabilidad, producción y consumo en el primer tercio del siglo XX*, [Tesis], Universidad de Oviedo, 2008.

García Álvarez, Luis Benito, «Comensalidad, sociabilidad y rituales de consumo. La "Espicha" en Asturias en el primer tercio del siglo XX», *Historia social*, nº 71, 2011, p. 21-40.

García Delgado, José Luis. «Notas sobre el intervencionismo económico en el primer franquismo», *Revista de Historia Económica*, Año III. Nº. 1, 1985, p. 135-146.

González Calleja, Eduardo, Novísima. Actas del II Congreso Internacional de Historia de Nuestro Tiempo. *La dictadura de Primo de Rivera y el franquismo ¿Un modelo a imitar de dictadura liquidacionista?* Logroño, Universidad de la Rioja, 2010, p. 39-58

González Palomares, David; González Prieto, Luis Aurelio; Muñiz Sánchez, Jorge, «Carbón, hierro y maíz. Estudio de un caso precoz de truck system en España: Fábrica de Mieres (Asturias), 1856-1857», *Studia historica. Historia contemporánea*, nº 39, 2021, p. 191-208.

González Portilla, Manuel. «Aspectos de la industrialización vasca», *Ekonomiaz: Revista vasca de economía*, nº 9-10, 1998, p. 173-188.

Greasly, David «Fifty years of Coal-Mining Productivity : The Record of the British Coal Industry before 1939», *The Journal of Economic History*, Vol. 50, No. 4, 1990, p. 877-902

Guereña, J.L., «Una aproximación a la sociabilidad popular: el caso de Asturias durante la Restauración (1875-1900)», *Estudios de Historia Social*, nº50-51, 1989, p. 210-235.

Guereña, J., « Un ensayo empírico que se convierte en un proyecto razonado. Notas sobre la historiografía de la sociabilidad» dans A. Valín (Dir.), *La sociabilidad en la historia contemporánea*, Vigo, Duen De Bux. 2001.

Guerrero, D.; Guardado R.; y Blanco R., «La conservación del patrimonio geológico minero comomedio para alcanzar el desarrollo sostenible», *Revista Geología y Minería*, N° 3 et 4, 2003, p. 121-128.

Gutiérrez Claverol, M.; Ordaz Gargallo, J., «Anotaciones geológicas de Joseph Townsed en su viaje por Asturias en 1786», *Trabajos de Geología*, 30, 2010, p. 395-411.

Harrison, R., *Heritage. Critical approaches*, Estados Unidos, Routledge, 2013

Homobono Martínez, José Ignacio, «Memoria, identidad y patrimonio marítimo inmaterial festivo en el litoral vasco», dans José María Unsain (dir.), *Patrimonio inmaterial, memorias y fuentes orales*, Gipuzkoa, Untzi Museoa Museo Naval, 2016.

Jordi Maluquer de Motes, «La inflación en España. Un índice de precios de consumo, 1830-2012», *Estudios de Historia Económica*, n°64, 2013, p. 11-147.

López Rider, Javier, «La producción de carbón en el reino de Córdoba a fines de la Edad Media: un ejemplo de aprovechamiento del monte mediterráneo», *Anuario de estudios medievales*, Vol. 46 Núm. 2, 2016, p. 819–858.

Maceda Rubio, Amalia; Fernández García, Felipe, «Evolución de la población en Asturias entre 1922 y 1981: análisis parroquial», *Ería: Revista Cuatrimestral de Geografía*, n° 17, 1989, pp. 271-292.

Maluquer de Motes, Juan, *España en la crisis de 1898: de la gran depresión a la modernización económica del siglo XX*, Barcelona, Ediciones Península, 1999.

Martínez, M., *La intervención sociocultural como recurso de cambio*, La Habana, Centro Feijoo, 2011.

Martínez, M., *Introducción a la gestión sociocultural para el desarrollo*, La Habana, Editorial Félix Varela, 2015.

Maza Zorrilla, Elena, «Sociabilidad e historiografía en la España Contemporánea», *Ayer*, 42, 2001, p. 241-262.

Monge Juárez, Mariano «Orígenes de la industrialización en Vizcaya. Aproximación al marco jurídico liberal, 1868-1900», *PURIQ*, Vol. 3 Núm. 4. 2021, p. 635-644.

Montoya Hernández, Teresa; Montoya Rivera, Jorge; Cuadréns Villalón, Alina María. «La gestión del patrimonio intangible minero. Una mirada desde la formación», *Revista de Investigación, Formación y Desarrollo: Generando Productividad Institucional*, vol.7, no. 2, 2019, p. 67-71.

Moradiellos, Enrique, «El proceso de formación de la clase obrera de las minas en Asturias», *El Basilisco: Revista de materialismo filosófico*, nº 2, 1989, p. 43-50.

Muñiz Sánchez, Jorge, «Administrar minas, cuerpos y mentes. Los ingenieros del siglo XIX, una fuente fundamental para la Historia Social de Asturias», *Historia, Trabajo y Sociedad*, nº 2, 2011, p. 11-32.

Muñiz Sánchez, Jorge, «Los inicios de la emigración de trabajadores cualificados en la industria asturiana: la Real Compañía Asturiana de Minas a principios del siglo XX», *Historia social*, 2017, no. 87, p. 49-65.

Muñiz Sánchez, Jorge, González Palomares, David y González Prieto, Luis Aurelio, «Los entramados empresariales para la explotación del carbón en Asturias a mediados del siglo XIX», *Investigaciones Históricas, época moderna y contemporánea*, 39, 2019, p. 443-472.

Muñiz Sánchez, Jorge, «El germen belga de la industrialización en el norte de España. Asturias, 1833 – 1838», *Signos Históricos*, vol. XXI, núm. 41, enero-junio, 2019, p. 42-67.

Núñez Pérez, Violeta, «Pedagogía Social, del imperativo de homogenización al espacio de la pluralidad», *Educatio Siglo XXI*, Vol. 31 n° 2 · 2013, p. 57-72.

Ojeda, Germán, *Asturias en la industrialización española, 1833-1907*, Madrid, Siglo Veintiuno de España, 1985.

Ortega, Bienvenido; Núñez, J. Aníbal, «El proceso de crecimiento de la economía española(I): Los cambios que introduce el Decreto-Ley de Ordenación Económica de 21 de julio de 1959» dans Salvador Ortiz Serrano, Isabel Toledo Muñoz (ed.), *Economía Española*, Madrid, Ariel, 2009.

Otero Carvajal, Luis Enrique, «La sociedad urbana y la irrupción de la Modernidad en España 1900-1936», *Cuadernos de Historia Contemporánea*, 38, 2016, p. 255-283.

Palmer Thompson, Edward, *La formación de la clase obrera en Inglaterra*, Barcelona, Editorial Crítica, 1989.

Pascual Ruiz-Valdepeñas, Henar, «Reconversión y reestructuración industrial en Asturias», *ERIA*, n° 28, 1992, p. 151 – 164.

Patac, Ignacio, *Relaciones Estratigráficas entre varias Cuencas Hulleras de Europa, España-Bélgica-Holanda-Rusia*, XV Congreso de la Asociación para el Progreso de las Ciencias, qui s'est tenue à Santander en 1938.

Payau, J., *Etude lexicographique sur le concept de Sociabilité*, Paris, Memoria de DEA, Université de Paris III, 1992.

Payne, Stanley G. *El primer franquismo. Los años de la autarquía*. Madrid, Historia 16-Temas de Hoy, 1997.

Prats, L., *Antropología y patrimonio*, Madrid, Ariel, 2005.

Prats, L., «Concepto y gestión del patrimonio local», *Cuadernos de Antropología Social*, 21, 2005, p. 17-35.

Puche Riart, Octavio; Hervás Exojo, Ana; Mazadiego Martínez, Luís Felipe. «El patrimonio histórico minero-metalúrgico en España: su impacto en el turismo cultural», *De Re Metallica*, 17, 2011, p. 27-46.

Real Sociedad Económica Matritense de Amigos del País, *Informe de la Sociedad Económica de esta Corte al Real y Supremo Consejo de Castilla en el expediente de ley agraria*, Madrid: En la Imprenta de Sancha, 1795.

Rivière, C., «La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité», *Réseaux*, 123, 2004, p. 207-231.

Rodríguez-Martín, Nuria, «" Ni luz, ni carbón, ni autoridad". La crisis del alumbrado público y del suministro de gas en Madrid durante la Primera Guerra Mundial», *Historia Social*, 2021, No. 101. 2021, p. 23-42.

Rodríguez Gutiérrez, Fermin, et al. «Mieres (Asturias) como laboratorio geográfico para verificar la transición urbana en ciudades mineras», *ERÍA: Revista Cuatrimestral de Geografía*, Volumen 2022-1, Año XLII, p. 107-136.

Ruiz Torres, Pedro, «Volumen 5. Reformismo e Ilustración», dans Josep Fontana, Ramón Villares (dircts.), *Historia de España*, Madrid, Crítica, 2008.

Sáez Carreras, J.; García Molina, J., *Pedagogía Social: pensar la Educación Social como profesión*, Madrid, Alianza Editorial, 2006.

Sáez Carreras, Juan; Campillo Díaz, Margarita, «La Pedagogía Social como comunidad disciplinar: entre la profesionalización y desprofesionalización del campo», *Educativo Siglo XXI*, Vol. 31 n° 2 · 2013, p. 73-96

Sánchez Collantes, Sergio (7-9 Noviembre 2019), *La sociabilidad republicana al aire libre, el caso de Asturias (1868-1914)*, Sociedades y culturas: IX Congreso de Historia Social. Treinta años de la Asociación de Historia social, Oviedo, España

Serrallonga i Urquidi, Joan; Bonamusa Gaspà, Francisco (coord.), *La sociedad urbana en la España Contemporánea*, Madrid, Asociación de Historia Contemporánea, 1994.

Smith, A. H. V. «Provenance of Coals from Roman Sites in England and Wales», *Britannia*, Vol. 28, 1997, p. 297–324.

Smith, L., *Uses of heritage*. Estados Unidos, Routledge, 2006.

Tascón, Julio; Leboutte, René, «Migraciones de asturianos en los siglos XIX y XX. Un balance historiográfico», *Revista Asturiana de Economía*, RAE N°8, 1997, pp. 227-249.

Truyols, J. « El Carbonífero en la obra asturiana de Barrois », *Trabajos De Geología*, 1982, 12, p. 7-21.

Tsing, A. L., *Friction : an ethnography of global connection*, New Jersey, Princeton University Press, 2005.

Turnbull, Gerard. «Canals, Coal and Regional Growth during the Industrial Revolution», *The Economic History*, Vol. 40, No. 4, 1987, p. 537-560.

Uría, Jorge, «Cultura popular tradicional y disciplinas de trabajo industrial. Asturias 1880-1914 », *Historia Social*, 1995, No. 23, 1995, p. 41-62.

Uria, Jorge, «Educación, sociabilidad y demandas populares de cultura. Asturias a principios del siglo XX», *Historia educativa*, 20, 2001, p. 41-65.

Uría, Jorge, «Asturias 1898-1914. El final de un campesinado amable» *Hispania*, L.XII/3, núm.212, 2002, p. 1059-1098.

Valle Buenestado, Bartolomé, «La ganadería española a finales del siglo XIX (una aproximación geográfica a partir del Censo de 1865)», *Investigaciones Geográficas*, nº56, 2011, p. 7-30.

Vaquero Iglesias, J.A., *Muerte e ideología en la Asturias del siglo XIX*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1991.

Villares, Ramón; Moreno Luzón, Javier, «Volumen 7. Restauración y Dictadura» dans Josep Fontana, Ramón Villares (dirs.), *Historia de España*, Barcelona, Crítica Marcial Pons, 2009.

W. Flinn, Michael, *The History of the British Coal Industry. Volume 2. 1700–1830: The Industrial Revolution*, Oxford, Clarendon Press, 1984.

Zozaya, María, *El Casino de Madrid, orígenes y primera andadura*, Madrid, Casino de Madrid, 2002.

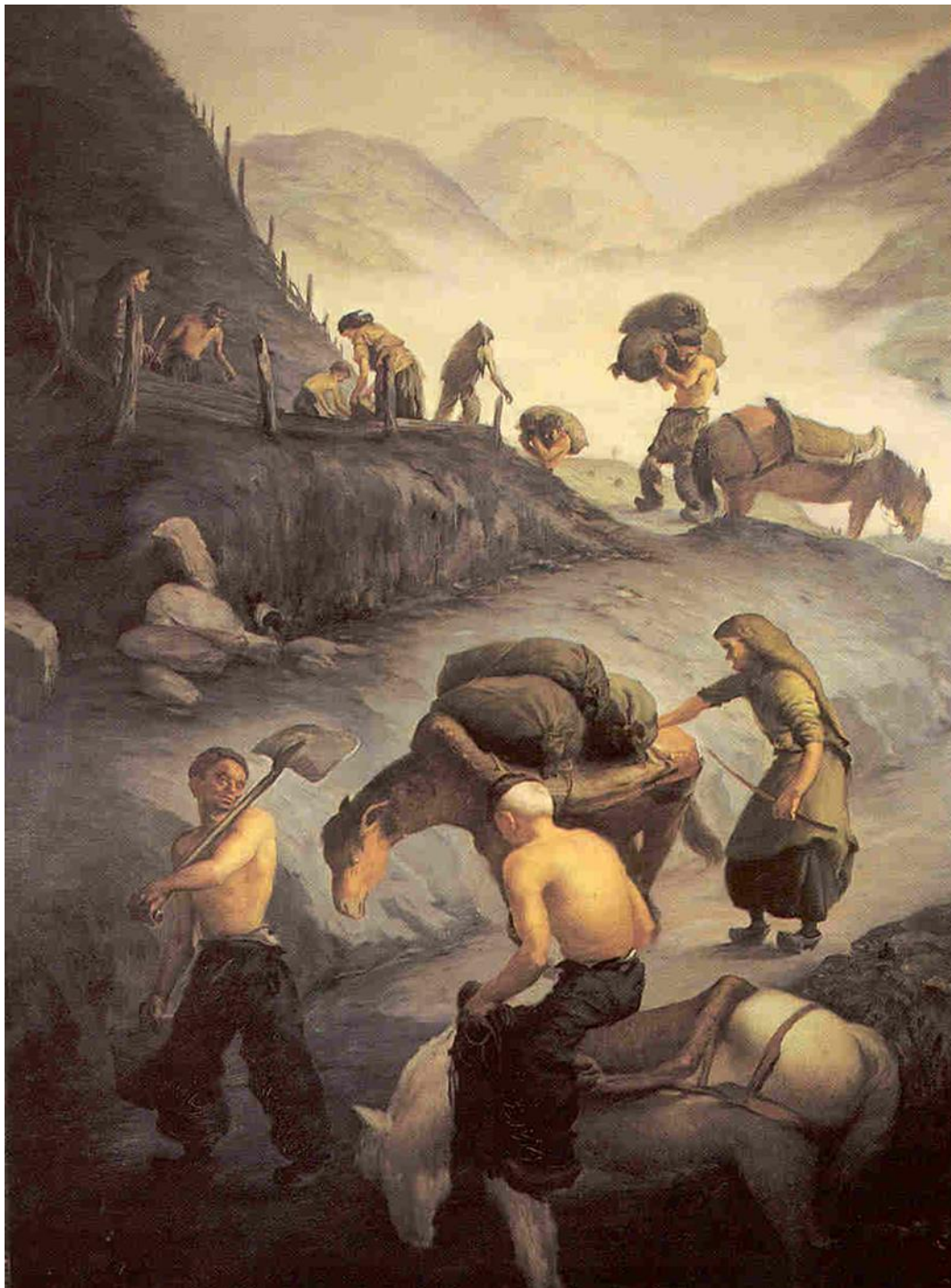
Zozaya Montes, María, *El Casino de Madrid: ocio, sociabilidad, identidad y representación social*, [Tesis], Universidad Complutense de Madrid, 2009.

Zozaya Montes, María, *Del ocio al negocio. Redes y capital social en el Casino de Madrid, 1836-1901*, Madrid, Los Libros de la Catarata, 2007.

Zozaya Montes, María, *Identidades en juego. Formas de representación social del poder de la elite en un espacio de sociabilidad masculino, 1836-1936*, Madrid, Siglo Veintiuno, 2016.

ANNEXES

ANNEEXE 1



Oro negro de Mariano Moré, 1952. Museo Bellas Artes de Asturias

ANNEXE 2



Mineros de Mariano Moré. Museo Bellas Artes de Asturias

ANNEXE 3



Mineros asturianos de Mariano Moré, 1928. Museo Bellas Artes de Asturias

ANNEXE 4

Entrevista a Solano Pérez, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

E.M.: Buenas tardes, hoy empezamos con las entrevistas a los mineros asturianos, del Valle del Caudal. Estas entrevistas están inscritas dentro del trabajo final del master eramus mundus TPTI (Tepetei). Nos acompaña Solano Pérez

S.P.: Encantao.

E.M.: para empezar, lo primero es si usted da su consentimiento para grabar esta entrevista y publicarla dentro del trabajo

S.P.: por supuesto, doy mi permiso.

E.M.: bien, lo primero de todo es conocer cuando nació usted, donde...

S.P.: Bien, yo nací en el cuarenta y tres en Ablaña, aquí en Mieres. Era el segundo de una familia de cinco. Aunque los dos últimos murrieron muy jóvenes, cuando aún eran guajes. Así que quedamos el mi hermano mayor, l ami hermana menor y yo.

E.M.: entiendo que la pobreza era algo extendido.

S.P.: Si si, tos éramos pobres. Bueno, casi tos. Los había quienes ficieronse ricos por el estraperlo y por ser unos chivatos. Pero fame siempre había.

Por eso cuando eras guaje ibas a trabajar a donde fuese, o al monte en la época de la siega o en la mina recogiendo carbón con tu madre o ayudando cuando ponían les vies del tren.

E.M.: ¿Cuándo era pequeño recuerda pasar tiempo con su madre? ¿o con otros niños?

S.P.: Si, sobre todo los días de mercado eran cuando íbamos con la mi madre a Requexu o a la Pasera. Siempre había algún puesto donde yo quería comprar algo, alguna golosina o juguete. A veces nos reuníamos varios guajes para comprar algo, de lo que habíamos reunido. Los paisanos iban a ver que podían comprar, y las muyeres se reunían para comprar patatas, berzas, cebollas... Había mucho movimiento y también a veces había sitios para tomar una sidra, y muchos paisanos se reunían.

Ibamos la mi hermana y yo, porque el miu hermano trabajaba en la mina con el mi pa, así que yo me encargaba de mi hermana. Y a veces íbamos a jugar con el resto de guajes.

E.M.: ¿y siempre jugaban en las caleyas?

S.P.: si, pero a veces íbamos a los chigres. Cuando éramos guajes íbamos a un chigre, el de Juanin. Ahí teníamos una rana donde jugábamos, y a veces algunos bolos. Taba la cosa siempre muy animada. A veces nos daban algunos duros para comprar algo. Era normal ver a guajes y paisanos en los chigres. Ellos estaban todo el día discutiendo, jugando a les cartes o cantando. Era lugares muy animados, y más cuando se sabía que en el chigre había buena sidra. Luego cuando vinieron las televisiones, los domingos nos reuníamos todos los críos del pueblo a ver las películas, la de vaqueros e indios.

E.M.: ¿y cuando entró a la mina? ¿con que edad?

S.P.: Yo entre a trabajar en el grupo Mariana en el sesenta y dos (1962). Empecé como ayudante de minero, luego pase a ser picador [...] Mi padre llevaba trabajando en la misma mina ya hace veintiún años (21), él entro en mil novecientos cuarenta y uno (1941) cuando empezaron a trabajar el pozu en Mariana. Él estuvo cuando arrancaron la máquina

para extraer. Cuando yo entre todos me conocían por ser el fiu de Santi. No veas las bromas que me hacían. Era normal que los fios entrasen en la misma mina, aunque ni en la misma galería. Ya sabes, por el grisú.

E.M.: ¿y había más hijos de mineros en la mina? ¿eran todos de la zona?

S.P.: Si si, todos en la Villa, o casi todos, éramos mineros de Mariana. Trabajábamos juntos. Los guajes, les mueres, todos tenían que ver con la mina. Salvo alguno que tenía algún chigre o alguna tienda...

E.M.: entonces habría mucha ayuda entre vosotros, la solidaridad.

S.P.: Si si. La solidaridad era algo que nun sabría cómo explicarte. Sentías que tenías a los tos compañeros al lado. Pasabate algo y luchaban por ti, te ayudaban. Era tremendo. No había algo igual en otro sitio. Todos te ayudaban, dentro y fuera de la mina.

Aunque algunos no. Pero era algo que se extendía. Algunos vigilantes te ayudaban, avisándote de quien era un chivato o no. Eso cambió cuando la mina ya empezó a ser más profesional. A algunos se le subía el título a la cabeza

E.M.: entiendo ¿y como era la vida fuera de la mina? ¿los mineros bebían mucho?

S.P.: Si si, todos bebíamos. No en la mina, eso no taba permito. Metiamos botes de vino, pero eso fue cambiando.

Los mineros bebían mucho, cuando yo entraba en la mina ya bebían, de gauje tocome ver a muchos mineros arruinaos. Por la bebida. Eran tiempos de fame, no teníamos nada que comer, y menos esos paisanos que iban al pozu por cuatro perres. Era una mala vida y muchos se dedicaron a la bebida

E.M.: y los otros mineros les decían algo, los ayudaban...

S.P.: Algunos si, otros no. Dependía mucho. Ya te digo que la solidaridad estaba muy presente, si alguien necesitaba ayuda le echábamos una mano. Pero había otros que no querían ayuda. Esos los dejábamos. Siempre que no pusiesen en peligro al pozu, no nos metíamos en su vida.

E.M.: ¿y como recuerda sus últimos años en la mina?

S.P.: pues fueron tristes, muy tristes. No era una vida dedicada a picar, sino que era to una comunidad, un pueblo, un valle dedicado al carbón. Hubo muchas peleas, muchas huelgas, pero poco se consiguió.

E.M.: Muchas gracias, con esto podemos terminar la entrevista.

S.P.: no hay de que.

E.M.: Pues aquí termina la entrevista con Solano Pérez.

ANNEXE 5

Entrevista a Zapico "Zapi" Martínez, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

E.M.: Buenas tardes, hoy continuamos con las entrevistas a los mineros. Estas entrevistas están inscritas dentro del trabajo final del master erasmus mundus TPTI (Tepetei). Nos acompaña Zapico Martínez.

Z.M.: Encantado. Puedes llamarme Zapi.

E.M.: de acuerdo Zapi, para empezar, lo primero es si usted da su consentimiento para grabar esta entrevista y publicarla dentro del trabajo

Z.M.: por supuesto, doy mi permiso.

E.M.: bien, lo primero de todo es conocer cuando nació usted, donde...

Z.M.: Yo nací en el cincuenta (1950), en Santa Cruz, en Mieres. Cerca de Bustiello.

E.M.: ¿eras hijo único o tenías hermanos?

Z.M.: no no, tenía hermanos y hermanas. Éramos seis en total, dos hermanos, yo era el mayor, y cuatro hermanes.

E.M.: entonces usted tuvo que encargarse de la casa. De ayudar en ella...

Z.M.: si si, bueno no ayudaba limpiando y esas cosas. Eso lo hacían más mis hermanas. Pero si ayudaba de otras maneras...

E.M.: ¿trabajando? ¿en el campo, en la mina?

Z.M.: Si si, recuerdo bien cuando trabajábamos en el campo. Bueno, yo trabajé de guaje y cuando era mozo. Me encantaba ir a la romería de los Santos Mártires. Íbamos todos los mozos tras las mozas solteras. Y las invitábamos a bailar y bebíamos sidra. Era un día que estabas de bromas, bebiendo y con los tus compañeros. Aunque había que tener cuidado, porque algún padre que otro, sabía de ti y decía que no te quería de yerno, que prefería a tal o cual. Era como antes nosotros conocíamos a las mozas y las cortejábamos. Era había un espíritu de armonía. Muchos juegos, muchos guajes...

Trabajábamos en el campo, unas horas y otras estábamos descansando. Pero si, trabajé en el campo, a veces segando y otras en el monte desbrozando.

E.M.: menciona la romería de los Santos Mártires ¿asistían a las fiestas?

Z.M.: Recuerdo cuando íbamos a la romería, si si. Cuando éramos guajes no nos importaba. Íbamos a jugar, a comer las casadiellas, bocadillos. Jugábamos a la rana. Guajes y Guajas, ahí todos estábamos juntos. Acuerdome de mi padre cantando junto a Emilio, que llevaba una gaita y la mi madre diciendo: Juan, calla por dios. Pero cuando crecíamos, vaya cuando crecíamos. Los mártires era otra cosa. Ya íbamos a por las mozas y las invitábamos a bailar, o a tomar unos culines. Había que tener cuidado con el padre, había más de uno que nos echaban a males ganas. Pero éramos jóvenes y lo intentabas, sobre todo cuando nos reuníamos y decíamos, a que no yes a dir a esa moza y decirle si sale a bailar.

E.M.: ¿incluso cuando entro a trabajar a la mina?

Z.M.: si si, incluso cuando ya trabajaba y tenía mi propia familia. Subíamos a la capilla que está en Insierto. Tal vez íbamos unos cuantos de la mina juntos con las nuestras familias. O te encontrabas arriba con compañeros

E.M.: ¿y cuando entro en la mina?

Z.M.: mira, yo entré en la mina cuanto tenía veinte años. Era un guaje todavía en lo que se refiere a la mina. Entré en mil novecientos setenta, en Figaredo.

E.M.: ¿y que recuerdo de sus primeros años en la mina?

Z.M.: muy dura la vida, dura y miserable. Luego la cosa ya fue cambiando cuando la democracia. Pero todavía cuando estaba en el poder, la cosa estaba mal. Pero mejor que cuando nuestros padres y güelos estaban.

Lo que so recuerdo era la solidaridad. La solidaridad era algo, que mira o ayudabas o morías. La mina no ye sitio para que andes tú solo. Ahí dentro necesitas otros manos. Los nuevos que entraben, diciéndote que ellos podían no sobrevivían mucho. Pero no era solo en la mina sino también fuera. Si pasaba algo, todos estábamos con el nuestro compañero. Era algo que te arropa, no sé cómo decirte. Pero ya no hay de eso.

Acuermome yo cuando entre, que estaba con los picadores, de ayudante. Y una vez el capataz me metió la bronca, por algo que no fice mal porque no me habían dicho nada. Pues el picador, nunca olvidaré el nombre, Gelín, salió a decir: que ye esto, no ves que le guaje no sabía como facerlo. Tú, que yes un paisanu y estás atacándolo sin que él sepa que fizo o no fizo.

Eso lo recuerdo como si fuese ayer. Nunca olvidaré como me ayudo en mis primeros días. Eso no lo veo ahora. Ahora cada uno va por su cuenta y si puede vender al compañeru, mejor.

E.M.: ¿y los mineros de mayor categoría tenían compañerismo con vosotros?

Z.M.: si si, además nosotros los veíamos como gente que sabía, que habían luchado cuando la cosa peor. Les tenías respeto.

E.M.: ¿y solíais comer el bocadillo todos juntos o estabais separados por categorías?

Z.M.: no no, tu entrabas con diez o quince y caminabas un rato. Cuando llegabas a la zona que te tocaba, comías el bocadillo con todos reuníos. Ahí abajo lo de las categorías no se usaban. El que sabía, sabía y se le hacía caso. Solo a los vigilantes, mas adelante, y a los ingenieros se les subía el titulo a la cabeza. A ellos y a los mineros que subían a trabajar arriba

E.M.: y luego, tras acabar la jornada ¿también os reunías en los chigres?

Z.M.: Si, había muchos cerca de la mina. Siempre parabas a la espera, si el tren te salía tarde o el bus cuando llegaron al valle. O no, y parabas porque alguno taba cantando, o veias a unos jugar a les cartes. Algunos eran por olvidar lo de dentro y simplemente desfogar.

E.M.: ¿y luego en las callejuelas había movimiento?

Z.M.: no mucho, no te creas. Algún que otro borrachu. Pero les calles eran más para les muyeres, los guajes y les fiestas. Algún que otro día de mercau, pero no estábamos mucho por fuera.

E.M.: muchas gracias Zapi, con esto concluye la entrevista.

Z.M.: no hay de que.

E.M.: Pues aquí termina la entrevista con Zapico Martínez.

ANNEXE 6

Entrevista a Avelino Suárez, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

E.M.: Buenas tardes, hoy continuamos con las entrevistas a los mineros. Estas entrevistas están inscritas dentro del trabajo final del master eramus mundus TPTI (Tepetei). Nos acompaña Avelino Suárez.

A.S.: Encantado.

E.M.: para empezar, lo primero es si usted da su consentimiento para grabar esta entrevista y publicarla dentro del trabajo

A.S.: por supuesto, doy mi permiso.

E.M.: bien, lo primero de todo es conocer cuando nació usted, donde fue.

A.S.: yo nací en Mieres, teníamos una casa en la Villa, cerca del Palacio, que ahora ye un instituto, pero antes había sido un hogar infantil del Auxilio Social. Yo nací ahí, el cuarenta y nueve (1949).

Emos cuatro, tres hermanos y una hermana. Yo era el del medio.

E.M.: y supongo que se puso a trabajar de muy joven...

A.S.: Si si, no en la mina, aunque había trabajo. Yo empecé en el campo, ayudando a un tío con la huerta. Nos daba algo pa comer para nosotros. Porque mi padre murió en una explosión, entonces teníamos una pensión, pero daba pa poca cosa.

E.M.: ¿y erais unos cuantos los que trabajabais en el campo?

A.S.: Éramos uno cuantos los que trabajábamos ahí, había muchos guajes de otros pueblos. A veces ayudábamos al mismo, otras veces a otro... Ya sabes cómo era antes, había fame así que o trabajabas en la mina o en el campo. Lo bueno que tenía este era que podían darte alguna patatina, berza, manzanas y les llevabas a la casa. Los que trabajaban en la mina recibían alguna peseta pero venían negros, negros como el carbón. Yo siempre le tuve miedo, no quería bajar, aunque bajé. El campo era distinto, duro, muy duro, como la mina, pero había mas canciones, y a veces ni trabajabas tanto...

E.M.: pero al final acabo por entrar en la mina...

A.S.: si, en el sesenta y ocho (1968)...

E.M.: ¿en qué mina entró?

A.S.: en la del grupo Mariana, en Barredo.

E.M.: ¿y como recuerda los primeros años?

A.S.: muy duros. Era algo que o aguantabas o podía contigo. No solo los pelihros, que si el grisú, que si un derrumbe. Era el bajar abajo, to oscuro, negro. No sabias por donde ibas. Antes en las minas que había en las montañas era distinto, el mi padre trabajó ahí y sabias por donde entrabas y por donde salías. A mi la jaula me producía terror. El sonido metálico, la reja cerrando. Parecía que ibas al infierno.

E.M.: entonces supongo que el compañerismo, la solidaridad, entre los mineros fue importante para aguantar.

A.S.: si si, yo creo que no fue importante, sino que sin esa solidaridad no habríamos aguantado nadie. Ningunu de nosotros.

Acuermome yo cuando mi hermanu matose que en la mina todos me ayudaron. Incluso el capataz dijome que podía ir fuera al lavadero por si necesitaba unos días para mí. Yo le dije que era picador y esa era mi categoría. Pero sentir que estaban compañeros para ayudarme, incluso el capataz, eso no lo vi cuando trabajé en la construcción. Ahí era

trabajar y trabajar. Había solidaridad si, pero era entre unos pocos compañeros. Aquí era la mina entera

E.M.: entiendo, sin esa solidaridad no habría sido lo mismo...

A.S.: si si, sin la solidaridad todos estaríamos muertos. Pero era tanto dentro como fuera. Pasabate algo y veniente los compañeros a ayudarte. Era algo que jamás vi en otros trabajos que pasase. No sabría explicártelo.

E.M.: entonces la vida de la mina no era solo cuando entrabas, sino también seguía fuera...

A.S.: Todo era la mina. Aunque acabases la mina siempre estaba presente. Si no era viendo los pozos, era escuchando alguna explosión o las noticias en los periódicos del grisú. En las casas, en las calles, en la forma de vestir.

Si algún minero tenía problemas en un chigre, íbamos todos con él. Si debía dinero, algunos le prestaban hasta que lograrse salir del socavón donde taba metiu.

E.M.: hablando de los chigres ¿los mineros erais mucho de ir a los chigres?

A.S.: si, supongo. Yo no era tanto. A mi me gustaba mas jugar a les cartes o a los bolos. Pero si íbamos, algunos más que otros. Y eso traía problemas, dentro y fuera. La muyer de uno podía aparecer y montarla buena, y más si era día de paga...

E.M.: ¿y dentro?

A.S.: si venias muy borrachu, no solo el capataz o el vigilante te amonestaben, sino que los mismos compañeros decían algo. Una cosa era meter la bota con vino, y otra venir borracho. Eso ponía en peligro a todos.

E.M.: y claro, eso los mineros no lo veían bien...

A.S.: no, ni los mineros ni nadie, creo yo. Nadie quiere tener a un compañero borracho, y menos cuando estas en una mina.

E.M.: Pues muchas gracias Avelino, por la entrevista.

A.S.: de nada, estamos para lo que necesites,

E.M.: con esto acaba la entrevista con Avelino Suarez.

ANNEXE 7

Entrevista a Carlos "Carlito" Acebal, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

E.M.: Buenos días señor Acebal, gracias por acceder a que le entrevisten

C.A.: No hay de que guaje, pa eso tamos.

E.M.: Bueno, antes de nada, debo comentarle que estas entrevistas se utilizarán para un trabajo final del master TPTI erasmus mundus ¿accede usted, por tanto, a dar su consentimiento para que se puedan publicar dentro de la Mémoire?

C.A.: por supuesto, doy fe y permito que las publiques.

E.M.: Perfecto, pues ahora empecemos un poco con su vida. Cuando nació, donde...

C.A.: nació el cuatro de marzo del cincuenta y cuatro (1954). Nací en Moreda, pero pronto mis padres fueron pa Mieres. Tendría yo cinco años.

E.M.: ¿y como recuerda su infancia?

C.A.: muy mal. Mucha fame, pobreza. Mucha. Recuerdo que hasta comíamos la piel de les patates. No se tiraba nada.

E.M.: ¿y en el trabajo?

C.A.: Había mucho trabayu, por aquí y por allá. Sobre todo, en el monte. Siempre necesitaban brazos, sobre todo en la cosecha.

E.M.: ¿y entonces luego pasó a trabajar en la mina?

C.A.: si, en el setenta y dos (1972), en el pozu Tres Amigos. Ahí trabaje como ayudante de picador, y luego con la categoría de picador.

E.M.: ¿y como recuerda la mina?

C.A.: Determinante para nuestra supervivencia. Si ya era difícil cogernos en el monte, imagina en un pozu. Creo que eso fue lo que nos ayudó mucho.

E.M.: ¿la recuerda dura? El trabajo...

C.A.: Si, el trabajo era duro, muy duro. Aunque tenias a tus compañeros para ayudarte. Siempre estaban ahí.

E.M.: ¿y como eran las relaciones dentro de la mina? ¿hablabais mucho o estabais más callados cuando trabajabais?

C.A.: no, en la mina se hablaba todo el rato. Siempre que se podía. Había veces que no se podía, cuando estabas picando. Pero cuando tenias l descanso para el bocadillo, ahí se hablaba...

E.M.: ¿solo en la mina o también en la casa de baños, en la lampoisteria?

C.A.: Recuerdo en la casa de baños, cuando estaba con otros compañeros. Siempre hablábamos, no de todo claro, pero hablábamos. Incluso a veces cantábamos. Pero tampoco tanto. En las lamparerías era donde más podías charlar. En la casa de baños dependía de si coincidías con algún compañero o amigo. Pero en las lamparerías había más tráfico, más movimiento y a veces se daban momentos donde uno podía estar hablando de futbol, otro de que tomo una rica sidra en tal chigre, incluso algunos te prestaban el periódico para leer.

E.M.: ¿se compartía los periódicos?

C.A.: si si, era normal prestarse el periódico, entre paisanos mayores o menores. Algunos que no sabían leer, que eran pocos, le pedían a uno si les podía leer las noticias. Era un ambiente muy cálido. Todos éramos compañeros de la mina y siempre te ayudaban, o tenían alguna palabra para ti.

E.M.: ¿y cuando acababa la jornada? ¿solían también ir juntos a los chigres?

C.A.: si, íbamos a los que habían cerca de los pozos. Algunos salían cantando de la mina y entraban en el chigre cantando.

E.M.: ¿y bebían mucho los mineros?

C.A.: Lo del vino, cago en ros, eso si era un problema. Cuando yo acompañaba al mi padre a la mina, acuerdome que en el chigre que había al lado de la mina, tenían todas las botas de vino colgadas de una viga y con el nombre de cada minero. Cuando venías cogías la tuya y pa adentro. Luego al salir, volvías a dejarla en el mismo sitio y al final de mes pagabas la cuenta.

Eso fue cambiando, cuando yo entre ya se puso de moda lo de las maquinas de la Fanta, y la Coca Cola. Pero antes se bebía mucho vino. Y eso a veces daba problemas.

Pero estaban ahí los tus compañeros para ayudarte si necesitabas ayuda.

E.M.: entonces la solidaridad era tanto dentro como fuera de la mina.

C.A.: si si, era dentro y fuera. Eras mineros siempre, no como cuando, ahora, entras a trabajar que eres compañero durante tu jornada y luego nada. Antes eras minero siempre, como eran los marineros, o los que trabajaban en Gijon en los astilleros. Ahora es distinto

Y después ¿Qué paso con todes las dificultades de la mina? Que me encontré con la gente, con una solidaridad tremenda, que luego no vi. Y cuando la mina cerró, la gente menos solidaria era. No no, nadie quedaba atrás. Aunque fuéramos, ya sabes, en momentos bruscos o violentos, la solidaridad. Yo es lo que me encontré. No ibas a estar solo nunca.

E.M.: pues muchas gracias por la entrevista.

C.A.: no hay de que, si necesitas más historias ya sabes dónde estoy.

E.M.: gracias, pues aquí acaba la entrevista de Carlos Acebal.

ANNEXE 8

Entrevista a Miguel Ángel Suarez, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

E.M.: Buenos días señor Suarez, gracias por acceder a que le entrevisten

M.S.: No hay de que.

E.M.: Bueno, antes de nada, debo comentarle que estas entrevistas se utilizarán para un trabajo final del master TPTI erasmus mundus ¿accede usted, por tanto, a dar su consentimiento para que se puedan publicar dentro de la Mémoire?

M.S.: por supuesto, sin ningún problema.

E.M.: Perfecto, pues ahora empecemos un poco con su vida. Cuando nació, donde.

M.S.: yo nací en el treinta y nueve (1939) en Turón. Era el fiu mayor de cuatro hermanos, el menor murió en la mina, y quedamos ahora dos.

 Mi padre nació en Turón y mi madre en Figaredo.

E.M.: ¿y empezó a trabajar joven?

M.S.: si, ayudando en otras casas, en una carpintería y luego ya entre en la mina de Figaredo.

E.M.: ¿y como recuerda la mina?

M.S.: dura, al principio era dura y sucia. Salias y volvías a casa con la ropa llena de polvo, negra. Era cuando el rio (Caudal) bajaba negro de todes les muyeres que lavaben. Luego la cosa cambió, pero seguía siendo muy duro el trabajo, y miserable. Pagaban tarde y mal.

E.M.: entiendo, entonces los mineros tenían que buscar alguna diversión...

M.S.: si, algunos la encontraban en la bebida. Muchos bebieron. Pobrecitos. Otros bebían, pero no como los otro. Bebían bien. Era lo que había. Beber.

E.M.: pero también estaban las romerías...

M.S.: Si si, las romerías. Vaya si me acuerdo. Las disfrutaba cuando era mozu, cuando era guaje y cuando ya era marido y padre. Ibamos toda la familia. Subían los abuelos, los tios, hermanos, sobrinos. Si había alguien que supiese tocar la gaita, subía con el vecinu que tocaba el tambor y algunos que iban con panderetas. Siempre había música, fiesta y jolgorio. Cuando eras guaje lo pasabas muy bien, casadiellas, la rana, el cascayu estabas jugando todo el día. Cuando eras más grande ibas por la sidra, para ver a vecinos o compañeros. Tabamos to el dia charlando, bromeando y las nuestras muyeres hablaben también entre sí.

Era cuando mas prestaba dir arriba, al monte. Los capataces sabían que, al día siguiente, si había que ir a trabajar, iban cuatro. Estaban que los traían los demonios.

E.M.: entiendo, era la fiesta que más esperabais...

M.S.: si, bueno, es ay otras. Pero si nos gustaba subir a la capilla y luego al monte en los Martires. Eran otros tiempos. Aprovechabas para bailar, ver a amigos, familiares.

E.M.: ¿y en las caleyas no habñia también fiestas?

M.S.: si, bueno, tal vez cuando Santa Barbara, pero las calles eran más para los guajes y las mujeres. Cuando yo era guaje salía mucho a jugar, cuando podía, pero estaban las niñas que si jugando, las mujeres charlando en las plazas.

Había vida, sí. Pero como en cualquier barrio y caleya de Asturias. En Gijón, donde Natahoyo había también vida.

E.M.: ¿y que recuerda de los chigres? ¿ibais mucho a los chigres?

M.S.: si, bueno, algunos diben, otros no. Habia mucho peligro en las bebidas. Y jugando a les cartes. Habia algunos compañeros que se dejaban el dinero de la paga bebiendo y jugando

E.M.: y la solidaridad ¿había mucha solidaridad en la mina?

M.S.: mucha, si. Todos te ayudaban siempre. Una vez me deje el bocadillo en casa y un compañero me dio del suyo. Otra vez cuando me deje el pañuelo, uno me dejo el suyo y me dijo: ya me lo devuelves mañana. Y se me olvido, aun debo tenerlo.

E.M.: y supongo que la solidaridad estaba dentro y fuera de la mina

M.S.: si, éramos todos compañeros. Trabajábamos juntos dentro y vivíamos en los mismos cuarteles o pisos. Estabamos siempre juntos.

E.M.: pues muchas gracias por la entrevista Miguel

M.S.: no hay de rapaz.

E.M.: aquí da por concluida la entrevista de Miguel Angel Suarez.

ANNEXE 9

Entrevista a Celestino Prieto Allende, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

PARTE 1

E.M.: Buenas tarde, continuamos con las entrevistas a mineros. Hoy estamos con Celestino prieto Allende. Para empezar la entrevista ¿en qué año nació usted?

C.P.: Nací el veintidós del siete del cincuenta y cinco

E.M.: ¿nació en Mieres?

C.P.: Si si, nací en Mieres. En un pueblín de Mieres, en la Mariana. Además, ye importante el tema de la Mariana en les mines

E.M.: ¿Cuándo entró en la mina?

C.P.: Entré el nueve de agosto de 1973.

E.M.: ¿y como entró?

C.P.: Entré como ayudante de minero, estuve en Polio tres años en la escuela y luego ya me incorporé a Barredo.

E.M.: ¿y como recuerda el trabajar en la mina? ¿era duro?

C.P.: Si, yo tenía total desconocimiento de lo que era la rampla. Entonces cuando estábamos en la galería, y llegó la hora de trabajar. Y cuando veo desaparecer a la gente pa abajo me pregunto ¿Pero a donde va esos?

Y ahí estaba el pozu de la rampla, ese día fue muy impresionante porque no tenía ni idea de que era una rampla. Y ahí dando tira, y eso pensaba yo como se podía ganar el jornal aquí, las dudas de si aguantaras. Luego ya volvimos para Barredo, estuve un par de días, y ya luego pasé a la rampla con los picadores.

Y después ¿Qué paso con todes las dificultades de la mina? Que me encontré con la gente, con una solidaridad tremenda. Yo venía antes de un taller que éramos cuatro, y dos eren los dueños. Y tengo que contar esto, porque siempre lo cuento.

Cuando iba para la rampla, había mucha diferencia entre los picadores y los recién llegaos. Los picadores eran unos paisanos de treinta años. Tenían cierto poder. Quiero decir que no era como lo que veía en los talleres, de avasallar y eso. Y yo recuerdo que, a los pocos días de estar en la rampla, que tarde algo en comer el bocadillo. Y el vigilante, en medio broma, dijo a ver el bocadillo, porque si no envuelvo y tal. Y saltaron los picadores come el bocadillo sino marchamos a Cenera a comerlo.

Yo digo que estos paisanos paren por mí por el bocadillo, pues fue esto lo que em ayudo...

E.M.: Ya, la solidaridad entre mineros...

C.P.: La solidaridad eso fue tremendo

E.M.: Entiendo que la solidaridad estaba presente desde el picador hasta el ayudante de minero.

C.P.: Cambio la relación con el tiempo con los picadores, porque al principio los picadores, bueno, los jefes les tenían mucho respeto. Eso ayudo muchísimo, la solidaridad. Yo siempre dije que la mina fue, para mí, una universidad, yo nunca pude verla (la Universidad).

Jubileme, soñé que volvía a trabajar, siempre tuve miedo de tener un accidente. Pero fue una universidad para mí. Y después la mina influía sobre, sobre donde vivíamos, en Mieres. El asunto de los mineros, la forma de vestir. Si un minero hacía el boicot a un bar, el bar tenía que cerrar.

E.M.: Era un sentimiento de unidad total. Que no había en otras profesiones...

C.P.: No no, nadie quedaba atrás. Aunque fuéramos, ya sabes, en momentos bruscos o violentos, la solidaridad. Yo es lo que me encontré. No ibas a estar solo nunca.

E.M.: Y el tema bocadillo, un tema muy recurrente entre los mineros. Ese momento, vuestro, lo comiais dentro de la galería donde trabajabais. Con otros mineros o cada uno lo comía por separado...

C.P.: No no, nosotros llegábamos a la rampla, que podía haber quince o veinte personas, según el pozo. Y al llegar al punto de destino, la rampla, ahí parábamos y comíamos el bocadillo.

E.M.: Y hablabais de tema de actualidad, o simplemente comiais y os poniais a trabajar...

C.P.: Era un acto de mucha broma, si si, de meterse uno con otros. Yo lo tengo pasado muy bien. No se hablaba mucho de política. Yo cuando entre aún estaba el señor vivo (Francisco Franco Bahomonde).

Pero en seguida te toquen de si por aquí puedes hacer algo, por aquí no.

E.M.: Entiendo que encontrabais siempre cualquier sitio para reuniros...

C.P.: si si, digote que cualquier sitio era bueno para reunirse. Lo normal eran los chigres, ya que había muchos a la salida de los pozos, y era normal que los mineros dejaran la paga. Por suerte yo nunca fui muy bebedor, pero si tenía compañeros que se reunían para beber, cantar, jugar a las cartas...

E.M.: ¿y las iglesias? También os reunías ahí...

C.P.: si si, bueno menos porque no éramos muy católicos. Esto está mal que lo diga, pero solo usábamos la iglesia para las reuniones políticas. No era normal. Aunque supongo que los más católicos si las usasen...

E.M.: ¿ni cuándo se celebraba San Juan?

C.P.: ahí sí, pero era distinto. Era más como una fiesta nuestra ¿sabes? Incluso yo, que no soy muy de ir a misa, acompañaba a los míos compañeros, y estabas rodeados de si Juanin, o Pepín y aunque podías ser más o menos creyente. Era una fiesta muy nuestra. Ahora se celebran con voladores, y pepinazos...

Pero antes era más reservada. Aunque claro, en las Cuencas era todo un espectáculo. Acuérdomo yo, de guaje, de acompañar al mi upa con la Santina. Y estar todo el pueblo acompañando, porque, aunque era una fiesta nuestra al final las minas afectaban a Mieres y a los pueblos.

Y lo que más recuerdo era cuando entregaban el bollu. Esa era mi parte favorita, aunque este mal decirlo.

E.M.: Ya claro, era un momento importante...

C.P.: Si, ya te digo. Yo acuérdomo mucho. Y también cuando todos se reunían, y estaban los guajes correteando por aquí y por allá. Jugando y haciendo trastaes. Les muyeres con los guajes, les más jóvenes podían mirar a alguno que estuviese curioso. A veces dabante el bollu en la mina, afuera. No era muy normal, pero pasaba.

Estaba todo el pueblo volcado contigo, sentías esa solidaridad y ese apoyo que te daban.

E.M.: ya, era muy importante y al fin os afectaba a todos.

C.P.: si si, al final si no eras fiu de un minero, eras hermano, hermana, hija o esposa. Cuando se mataba uno, pues era un duelo de todo el barrio. Porque sabias que podía pasarte al tuyo.

E.M.: ya, una profesión muy dura...

C.P.: si si, creo que hay gente que no sabe, u olvido, que también hay mucho que olvida, que antes la mina era peligrosa. No como en la época de los nuestros padres, pero había que tenerle respeto. Y yo ya te digo que tenía miedo de tener un accidente, si no era el grisú, era una máquina o un descuido. Pero no deje que el miedo me impidiera trabajar. Todos teníamos miedo, que es normal.

E.M.: Ya, es muy icónica la imagen de los mineros bajando a sus compañeros de la mina...

C.P.: si si, sabias que si les pasaba a ellos te podía pasar a ti. De ahí que la solidaridad estaba presente. No se trataba de ver quien era más cazurro, sino de saber en quien podías confiar.

E.M.: Ya. Bueno, damos por terminada esta primera parte. Continuaremos en la siguiente.

C.P.: cuando tu digas.

E.M.: perfecto (se corta)

PARTE 2

E.M.: Buenos días Celestino Prieto, gracias de nuevo por acceder a contar su historia.

C.P.: No hay de que. Vamos allá.

E.M.: habíamos hablado de la solidaridad dentro de la mina, pero también había dicho que fuera...

C.P.: Si si, digote, ahora que he ido recordando cosas, que las tiendas pequeñas financiaban las huelgas, sin ellas pues a ver quien habría aguntado tanto sin comer. Antes podías, cuando tenias una huerta que te daba algo pa comer, aunque fuesen cuatro patates y unas berzas, pero claro cuando no tenías nada, pues dependías de estas tiendas. Ya te digo que las tiendas fiaben cuando las huelgas, y luego pagabas. Ibas a las tiendas que sabías, y a las que no, a esas nadie se acercaba. Pero era raro que no apoyase la propia población a las huelgas.

E.M.: y las mujeres...

C.P.: Si, a ver. Las mujeres siempre tuvieron, siempre fueron importantes. No solo en la clandestinidad, sino también en los cuidados de la casa. Pero eran mujeres fuertes, podían coger toes juntas e irse a encerrar a una iglesia. Quierote decir que, aunque a mí no me toco ver a las muyeres trabajar, y aunque estaban en la mina pero en la oficina o en los lavaderos, siempre estaban contigo.

E.M.: claro, estaban tanto en lo malo, como en lo bueno...

C.P.: mira, acuerdome yo de una anécdota que me contaron. Vete a saber si será verdad o no. Pero antes no usábamos buses, eso llegaron más adelante. Antes bajaba andando o los que vivien en una parada de tren, pues lo usaban. Pues era normal ver a mineros y a otros usar los trenes. Pues en la parada de tren, a veces había algún guaje que había entrado recién a la mina y una moza, pues algunos aprovechaban esos momentos pa conocerse. Aunque tenias otros como las romerías, donde bailabas, bebias y comias. Pero digote que a veces se daba esos encuentros.

E.M.: ya claro, al fina y al cabo las paradas de tren pues eran puntos de encuentro

C.P.: si, a ver sobre todo en los valles. Por ejemplo, en el de Aller o en el de Turón, que no había quien dios caminase. Ahí era normal usar el tren. Comunicabate con todos los pueblos y los pozos, San José, San Vicente, Inocencio, Figaredo. Te encontrabas con tu vecino, el tu amigo...

A veces si el tren parabase pues aprovechabas para hablar algo, que tal iba el Oviedo, o si te habías enterado de a ultima noticia. Había vida. No se si en otros valles era igual, pero en Turón o en Aller usabase mucho.

E.M.: Claro, incluso permitía a otros usar el tren y ver otras partes de los valles.

C.P.: si, aunque bueno, debo decir que la gente era muy suya. Digo, que era normal los piques entre mineros de un pozu o de otro. Acuermome que a los de Mieres los llamaban los de Oviedo, que eran los sibaritas y pijos. Y notabase porque iban muy bien arreglados, con su chaqueta.

Había comportamientos que, bueno, podían ser una broma o no, pero para nosotros tenían mucha importancia.

Acuermome por ejemplo, cuando hablabas en los chigres o en la jaula, cuando te bajaban, que si tal o cual minero pegaba a la su muyer, eso se veía muy mal dentro de la mina. Y se le decía, oye como ye eso que pegues a la tu muyer. Porque podía ser la hermana o la fia de un minero. O no. No sé si me entiendes. Eso no se veía con buenos ojos dentro de la mina.

Como el chivato. Si sabias que había un chivato, ese tenía, no que marchar de pozu, si no del valle. Porque estaba marcado, y le iban a hacer la vida imposible. Y se iba, con la muyer, los fios...

E.M.: claro, los chivatos podían hacer peligrar la clandestinidad...

C.P.: si si, claro, obvio. Pero no era solo eso. Era algo más. Cuando yo entre, cuando esos picadores decían de parar si no me comía el bocadillo. Esa sensación de sentirte protegiu por los tus compañeros, era algo que como dije no había sentido nunca. Y sentir que había uno que rompía esa solidaridad. Era como si te abandonase. Y todos ya no querían saber nada de él. Ni en la mina, ni comiendo el bocadillo, ni afuera cuando ibas a los chigres. Era como si desaparecieras.

E.M.: el olvido...

C.P.: si si, mejor irte a otro sito que intentar cambiar de pozu. Porque al final todo acaba sabiéndose.

E.M.: Pues con esto se terminaría la entrevista. Gracias de nuevo por su colaboración Celestino

C.P.: no hay de que, pa lo que necesites.

E.M.: Concluye la entrevista a Celestino Prieto Allende.

ANNEXE 10

Entrevista a Juan Manuel Prieto Suarez, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

PARTE 1

E.M.: ¿Dónde nació usted?

J.M.: Yo nací en Ujo, Mieres.

E.M.: ¿sobre qué fechas?

J.M.: en el cincuenta y dos (1952).

E.M.: ¿sobre qué fecha empezó a usted a trabajar en la mina?

J.M.: Yo empecé por allá con catorce años en la construcción, empecé de guaje. En mi casa éramos familia numerosa, yo el mayor de nueve. La cosa estaba fastidiada.

Empecé en la mina en el pozu Polio, trabajando en el 66. Empecé de ayudante de minero. Taría como tres años, y luego ya empecé de picador.

E.M.: entonces usted empezó muy pronto en la mina.

J.M.: Si, luego allí ya empecé a integrarme con la gente, y a estar, con los problemas que había en el pozu. Ya empecé a estar moviéndome por los círculos, y luego me integré en el partido comunista.

Y ya ahí, ya, ya empezamos ya a cooperar con gente, con gente veterana, muy respetada, y que me forjaron a mí y a muchos compañeros. Empezamos a reivindicar las condiciones de trabajo.

Empezamos a humanizar los destajos, las condiciones de trabajo, condiciones de seguridad. Y luego ya empezamos a humanizar, peleando y luchando, por los mineros de muchos años. Respetando su categoría y labores.

Y luego, incluso, ya se llegó, cuando entre yo, había costumbre, como hacia mi padre, era meter el vino, la bota de vino con su agua. Y me acuerdo yo que, en el bar, costumbre era, yo no bebía vino ni nada, era tomar la copa de orujo, toda esa cosa, las botas ya estaban preparadas. Poco a poco se va entrando una nueva generación, ya se bebe menos vino, se bebe más agua. Las máquinas de la fanta, de la coca-cola, tenían mucha influencia, incluso ya se dejaba de beber mucho vino. Y luego ya sabes, la gente solidaria.

La gente solidaria, yo me acuerdo, no me acuerdo, tocome, no solamente cuando se mataba alguien se llevaba la corona a todos lados, no no, ye que incluso había gente de enferma, gente que tenía huelgas largues, tenían familias, familias largas, numerosas, siempre se pedía, la hermandad que había Polio, esa hermandad recaudaba y ponía a nombre de todos, y encima se ponía en el tablo el dinero y a quien iba dirigido.

A mí en una ocasión, en una casa por encima de la Güeria. Un compañeru se le quemó toda la casa entera, que hicimos también una petición allá, en el Pozu. La gente colaboro muy bien. Era cuando el día de la paga se cobraba por taquilla. Y allí se sacó para poder adecentar la situación, además era joven, era terrible, y ya en el pozu nuestro, todo el entorno, que eso hay veces que hay que explicarlo, todos los pueblos que había alrededor, Santa Rosa, Los Torneros, etcétera, el botiquien del pozo, para poner inyecciones, para una herida que se mancaba, siempre se iba al pozu. Eso siempre lo habíamos conseguido, y siempre la empresa del pozu estaba de acuerdo. Había de guardia, y a ese momento un corte con un guadaño, venía allá, y eso que a Rioturbio ya se llegó a poner.

Quiero decirte que esas cosas, por ejemplo, si había un camino trancao, con la pala venia la asociación de vecinos, oye mirai joder a ver si la sección del pozu puede enviar la pala para que pueda limpiar y abrir camino. Osea, jugabas un papel que te venia solu.

Incluso material para las escuelas ¿Qué material? Pintura, redes metálicas, para cerrar los patios de las escuelas donde jugaban los guajes para el balón.

Siempre, casi todos los pozos, tenían, se sacaban. Esas cosas, una vez que se llegaba a negociar con la empresa, se formaban los comités, se mejoraban las condiciones.

El humanizar los trabajos fue esencial.

E.M.: Claro, el humanizar y la solidaridad fueron muy importantes...

J.M.: Lo vuelvo a decir, esa solidaridad que había de un lado a otro. Pero esa solidaridad, yo anduve luego en otros sectores, y eso no lo conocí. En los cuartos de aseo, en la lampistería, duchándote, comiendo el bocadillo. Eso parecía un ejercicio, la gente hablaba de los problemas, de todo tipo, comiendo el bocadillo.

E.M.: Comer el bocadillo en la propia galería.

J.M.: Si si...

E.M.: Y hablando...

J.M.: si, tú llegabas. Entrabamos a las siete menos diez, ibas andando porque de aquella no había trenes. Pues igual echabas una hora o tres cuartos de hora. Entonces piensa que el bocadillo tal vez eran treinta o cuarenta minutos. Comiase cuando llegabas, se ponía la madera en los vagoneros, cuando yo empecé de guaje. Y ahí, todo el mundo llevaba el bocadillo envuelto, pero a lo mejor con algo que traían con ello. Y siempre había debates de todo tipo...

E.M.: No solo políticos, sino debates de cuestiones diarias...

J.M.: si si, había debates de que en tal pozu picaban más y aquí habíamos bajado el pistón, o que el equipo de futbol había ganado, incluso si un marido pegó a la su mujer... Anécdotas así hay muchas.

Me acuerdo yo cuando'l mio padre trabajaba en la mina, arriba en la montaña, llevaba turrón y cosas así. Pero estas cosas de todo el mundo llevaba, y llevaba. Luego aquello, todo esparcido y el turrón por allá, deciante bah coge de lo mio, las casadielles saben mejor las que hacen mi madre o mi mujer. Eso era algo, a pesar de que había fame la gente, no sé cómo explicártelo, era una situación era algo como bueno, la tarde no se trabajaba, jueves y viernes santo. Era muy distinto. Luchabase no por lo tuyo sino por lo de todos.

E.M.: Gracias por su tiempo Juan Manuel. Acordaremos una segunda entrevista para continuar con su historia.

J.M.: No hay de que, cuando quieras.

E.M.: se da por terminada esta parte de la entrevista.

PARTE 2

E.M.: Buenos días Juan Manuel, si le parece retomamos la entrevista desde la última vez donde lo dejo. Usted hablaba de que cuando luchaban, se luchaba por lo de todo, no por uno mismo...

J.M.: Una cosa que era clara, era que en la mina siempre se hablaba. Tabamos tos los días hablando, fuera, dentro.

E.M.: fuera, en el chigre...

J.M.: si si, ostia, el chigre taba siempre muy concurriu. Tengo anécdotas de paisanos de recoger la paga y no aparecer en casa hasta dos o tres días después, y la mujer

esperandolos. Y volvían diciendo que no les habían pagado, y la muyer sabiendo que se lo habían gastado todo en vino y sidra [risa].

Pero era algo normal, cuando acababas pues dibes a tomar algo con los tus compañeros. En el chigre hablabase de que si el equipo de futbol perdió, que si la muyer de uno le tenía atado, que si había que hacer algo con las condiciones....

E.M.: si, vamos, que era un lugar para descansar...

J.M.: si si, estábamos todo el día hablando de to. Pero creo, y esta ye una opinión, que no toy seguro de que sea asi. Lo hacíamos porque a veces, aunque comieras el bocadillu dentro de la mina, tabes siempre atento. Ya sabes, por las explosiones

E.M.: ya, el grisú...

J.M.: si, no sabias cuando podía explotar y llevarte pa el otro barriu. Y eso que la cosa mejoro, acuerdome yo cuando era un guaje que hubo una explosión y murieron varios mineros. Antes la cosa estaba peor, no como cuando entre. Pero aun así tabamos siempre en peligro. Y en el chigre estábamos más relajados, también porque había otros mineros, de tu mismo pozu, o de otros. Porque digote que a veces un chigre estaba donde había tres pozos cerca y eso se llenaba hasta reventar. Estaban todo el día cantando, charlando o jugando a les cartes.

E.M.: y esos chigres iban solo mineros o también iban personas de la zona...

J.M.: no no, diben todos. Paisanos, guajes que taben jugando por la caleya, alguna muyer buscando al su maridu, mineros...

No estaba nadie excluido o era solo para nosotros. Al fin y al cabo, muchos eran del pueblo donde taba el chigre, asi que era normal ver a gente.

E.M.: entiendo, y se darían casos de bromas, chistes...

J.M.: si ho, había de to. Muchas canciones que no cantabas cerca de la muyer, bromas con los tus amigos, o compañeros. Estábamos todo el día de chanza.

Mira, una cosa que tenía la mina era que era exigente. Cuando entrabas a la jaula y bajabas, no había tiempo para bromas. Puede que alguna se te escapase con el tu compañeru, pero lo normal era trabajar. Al menos cuando tocome a mí, no sé qué harían en otros pozos. Salvo cuando comies el bocadillu, era cuando tenías tiempo para charlar y desfogar.

El resto estabas pendiente de que todo salia bien, de trabajar y acabar el tu turno para irte. En la mina poco se hablaba.

E.M.: ¿tampoco se hablaba en las casas de baño o en la lampistería?

J.M.: ahí si se hablaba un poco más. En las casas de baño poco, porque si era de un pozu grande, puede que la casa tuviese un segundo pisu. Pero en las lampisterias sí, hay se hablaba un poco más.

Ya te digo, hablabase pero no mucho. Pero si hablábamos entre nosotros.

E.M.: Pues muchas gracias Juan Manuel. Le agradezco la oportunidad por contar su historia.

J.M.: no hay de que, si la historia no se cuenta, pierdese. Y eso ye una tristeza enorme.

E.M.: cierto. Pues aquí concluimos con su entrevista. De nuevo darle las gracias por la oportunidad.

J.M.: no hay de que.

E.M.: Aquí concluye la entrevista de Juan Manuel Prieto Suarez.

ANNEXE 11

Entrevista a María Martínez Soledad, por Enol Martínez Pérez (Mieres del Camino, junio de 2022)

E.M.: Buenos días María, bienvenida y agradecerle su disponibilidad para ser entrevistada

M.M.: No hay de que rapaz,

E.M.: para empezar ¿Dónde nació usted?

M.M.: Yo nací en Ujo en el 45, en una casa cerca de la casona, lo que ahora ye el chalet de los geólogos.

Nací siendo la tercera de cinco hermanos, yo era la hermana mayor y tenía otra hermana más pequeña. La última.

E.M.: una familia numerosa...

M.M.: si, era lo normal.

E.M.: y que recuerda de su infancia, solía jugar o se encargaba de las tareas de la casa

M.M.: solía encargarme de limpiar y ayudar a mi madre, pero también jugaba con los otros guajes en la caleya. A veces me escapaba y jugábamos, a la pita ciega, al embrunu, al cascayu o a les cabruxes. Pero eso era solo con otras chicas.

Pero solía jugar, aunque a veces la mi madre me obligaba a entrar y preparar la comida, o poner la mesa, o cuidar de la mi hermana.

E.M.: la caleya debía ser un sitio muy concurrido...

M.M.: si si, estábamos todo el día fuera, cuando podíamos. Si no eran los guajes jugando, había señoras con asientos fuera hablando, charlando. Era algo que hacíamos mucho en verano, ya sabes, con el calor que hacía, aunque no como ahora.

E.M.: si si, ahora es peor...

M.M.: también había paisanos en los chigres, y cantaben. Cantar era algo que en cualquier calle había.

E.M.: y cuál fue su relación con la mina...

M.M.: Pues mira, yo casé con un mineru allá por el 63. Pero mi padre era mineru, trabajó en el Pozu San Vincente. Así que fui fia de mineru y muyer de mineru.

E.M.: y entiendo que estaría con otras mujeres mineras...

M.M.: si si, andábamos toes juntas. Aunque también había muyeres de otros paisanos que no trabajaban en la mina. Pero si tenía amigas que también eran esposas de mineros, hermana o hijas. Nos apoyábamos cuando algo salía mal, o alguno moría. Íbamos a la casa y les ayudábamos a hacer la comida o limpiar las ropas, cuidar de los niños... Había que apoyarse, porque lo que pasaba podía pasarte a ti mañana.

E.M.: había mucha solidaridad, como entre los mineros...

M.M.: si, había mucha solidaridad. Es más, creo que había solidaridad incluso si no eras la muyer de un minero. Porque muyeres somos toes. Y algunas tratábamos de ayudarnos. No mucho, porque estaba el personaje aún vivo, y claro una muyer que tenía algo de movimiento algunos pensaban, ya está la muyer de Paco, seguro que tiene un amante. Ya sabes cómo son por aquí, les gusta mucho el hablar.

Acuermome yo cuando un compañeru de mi maridu se le murió la muyer. Yo iba a su casa a hacer algunas tareas, ayudar con lo que podía. Cuidaba de los guajes, que llegaron casi a ser tan míos como suyos. Me entiendes.

Era una sensación de que o estábamos todos juntos o cada uno por su cuenta. Me recuerda cuando era guaja e íbamos a ayudar a un vecino que tenía un prao y le ayudábamos con la siega. Luego nos invitaba a un culín, a mis padres, o a unos chorizos. Era ese sentimiento de solidaridad, de que podías contar con el vecino.

E.M.: una unión vecinal...

M.M.: si, puede. Ahora ves que los vecinos apenas se conocen o ayudan. Yo antes me sabía el nombre de todos mis vecinos. Ahora es mas frio y nadie te saluda. Todos miren pa abajo y pasen a tu lado como si no existiese.

Antes estabas en la calle hablando, pasaben unas vecines y te saludaban. O pasaba un paisanu en bicicleta con algunas panoyas y comprabes. Hacías muxcha vida de calle, ahora les calles solo son para caminar, para los coches y ya.

Acuerdome yo de una anécdota, donde una vecina, María Luisa, que ya murió hace tiempo. Pues que siempre diba a la estación, y estábamos nosotres en la plaza de la iglesia, la de Santa Eulalia, que nos reuníamos ahí para hablar mientras los guajes jugaban, y venia siempre muy arreglada ella, era muy guapina. Y no sabíamos qué hacía que venía siempre de ahí. Pues nos enteramos luego que le estaba cortejando un maquinista de la RENFE, e iba pa allí a ver qué pasaba con el chico ese. Y nos contaba todo, mientras estábamos en la calle.

Entiendes, era muy distinto.

E.M.: entonces hacías mucha vida en la calle por lo que entiendo ¿también en otros sitios? ¿chigres, en los praos en las romerías?

M.M.: a ver, hacíamos vida en la calle cerca de las casas donde vivíamos o en la iglesia. Los chigres no solíamos entrar, salvo si alguna trabajaba en alguno, pero era más para los paisanos. Y en las romerías, ay, ahí si nos gustaba ir a nosotres, y a ellos también pero no te lo van a decir. Aprovechabas para bailar, beber, bromeabas. Cuando subías al prao con la falda, y con la chaquetina, y ponías a los guajes bien vestidos. Me acuerdo yo que mi madre siempre nos decía que, si al volver teníamos algo de tierra o de barro en la ropa, más nos valía no llegar a casa.

E.M.: Muchas gracias por su tiempo, y por acceder a ser entrevistada.

M.M.: no hay de que.

E.M.: aquí da por terminada la entrevista de María Martínez Soledad.